
U d'/of OTTAWA
39003003987665







HENRY BAUER



MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME

— AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR —

> J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
> Rougit presque aujourd'hui!
>
> VICTOR HUGO.

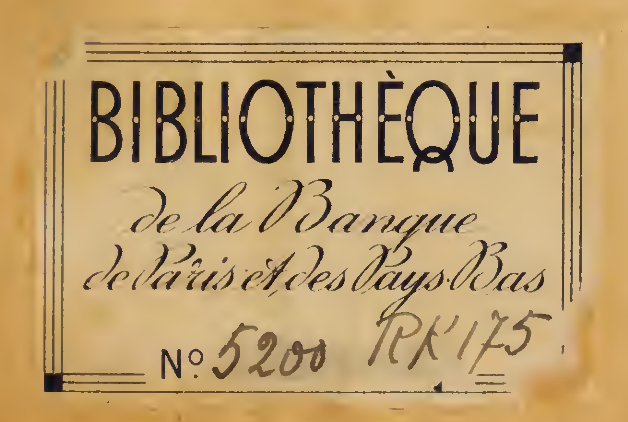
QUATRIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1895

MÉMOIRES

D'UN JEUNE HOMME



G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, PARIS

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

UNE COMÉDIENNE . . . . 1 vol.

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 4827.





Henry Bauer

HENRY BAUER

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME

J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
rougit presque aujourd'hui!

VICTOR HUGO.

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR

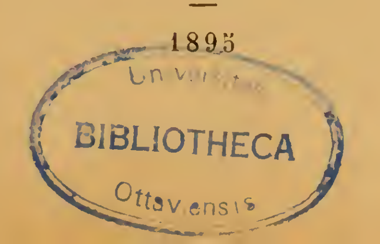
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1895



MÉMOIRES

D'UN JEUNE HOMME

Un de mes plus anciens amis, Jacques Renoux, qui est mort l'an dernier au village ignoré où il s'était retiré, loin des hommes, me laissa ses papiers et ses livres. C'étaient des volumes d'élection maculés par l'usage, des poètes préférés comme Racine, André Chénier, Musset et Baudelaire, quelques tomes dépareillés de Balzac, *Manon Lescaut* et *Salammbô*. Depuis longtemps, il ne lisait plus : il ne faisait que relire. Ses papiers, contenaient les reliefs d'une vie accidentée et sensationnelle, des impressions de voyage en pays exotiques, des pensées, des notules sur les hommes et les caractères, jetées pêle-

mêle, au hasard de l'observation. Mais un cahier assez compact attira mon attention : j'eus plaisir à y retrouver les fragments, les souvenirs de l'existence de mon ami, décrits, taillés en pleine sincérité, de cette âme mélancolique qu'inspire la souvenance de la jeunesse dépensée en prodigalités fâcheuses, de la vie sans noble emploi, usée au frottement des choses. Encore une fois j'éprouvai combien les complexités de la vie réelle dépassent les inventions du roman et les jeux de l'imagination ; je résolus de transcrire le manuscrit de Jacques, de publier ces chapitres de l'existence d'un homme sans les altérer, ni les commenter, respectueux de la forme et de la tournure du récit. Et maintenant, après ces mots d'avis — considérés comme nécessaires — je commence l'édition.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

SENSATIONS PUÉRILES

Si loin que je relie mes souvenirs, ma première vision d'enfant est une levrette étalée au coin du salon, sur un coussin de tapisserie. Elle s'appelle Lelia, et son nom témoigne la lente infiltration du romantisme dans les couches de la société parisienne jusqu'à la bourgeoisie commerçante et retardataire de la rue d'Enghien. Lelia furète à travers le salon qu'elle affectionne, flairant les tapis, sautant sur les fauteuils d'un mouvement las, revenant lécher mes mains et ma figure de bambin de trois ans, puis elle retourne invariablement à son coussin. Toujours je suis de

l'œil la navette de la petite bête de race, j'admire sa robe blonde, son corpuscule mince, ses attaches fines, ses pattes grêles et fragiles, son museau allongé aux yeux doux. Souvent, je cours après elle, je lui tire la queue et j'essaye de la chevaucher. Elle se dégage vite d'entre mes guiboles me mordillant avec de petits cris joyeux et rageurs. C'est le premier être que j'ai aimé, parce qu'il était plus petit que moi, au-dessous de moi, par le sentiment de son infériorité, par la fierté de la protection, par l'instinct de la beauté qu'il éveille confusément. Ainsi, les premières sensations affectueuses ont déjà la forme de l'égoïsme.

Un jour, durant sa promenade matinale dans la rue, Lelia a disparu : quelque voleur de chien la déroba, sous le nez de la bonne.

Mon premier appel, au réveil, fut Lelia qui avait accoutumé de gambader sur le lit et de souhaiter bonjour en caresses. Quand je sus qu'elle était perdue, que je ne la reverrais plus, je pleurai, je poussai des cris convulsifs qui effrayèrent mes parents. Ils m'assurèrent, sans calmer mes gros sanglots, qu'elle était en promenade et reviendrait bientôt. Le lendemain et les jours suivants, longtemps je

réclamai la levrette. A chaque repas, je réservai une part du dessert : « C'est pour ma Lelia quand elle reviendra ». Pendant plusieurs années, je la regrettai, j'appelai de son nom toutes les levrettes que je rencontrai, et je pleurai de leur indifférence.

Ce fut mon gros chagrin de baby.

En vain s'efforça-t-on de me consoler par l'introduction de Coco, ara bariolé qu'un officier nous avait rapporté des Indes. Je demeurai fidèle au souvenir de ma Lelia et détestai le camarade, au plumage éclatant.

Le méchant oiseau, sentait ma haine car sitôt que j'approchais de son perchoir il fendait l'air de clameurs stridentes qui troublaient la maison ; il cherchait à atteindre les mains de son terrible bec et secouait furieusement la chaînette rivée à sa patte. Devant mon père, il s'adoucissait, devenait câlin et communicatif, proférant les seuls mots qu'il eût jamais retenus : « Grattez la tête à Coco ! » Je devins jaloux du perroquet et cette humeur s'accrut quand un portraitiste chargé de peindre l'auteur de mes jours en costume de cérémonie, eut l'idée bizarre, par opposition de couleurs, de placer le perroquet sur le poing paternel.

Le portrait au perroquet fut tout ce qui me resta de mon pauvre cher père. Je ne puis songer sans sourire au malencontreux ara que j'ai fait gratter de cette toile familiale.

Mon père était un rêveur bienveillant, un bourgeois romanesque, tout ensemble timide et aventureux. Il sentait de la gêne, comme une sorte de honte, dans la pratique des affaires et s'il tirait quelque avantage de la plus honnête, il rougissait de son lucre. A ce train-là, il ne prospéra point et dut vendre sa fabrique, ayant fort entamé son bien. La défaveur pesant sur le négociant qui n'a pas réussi lui fut insupportable. Il avait aussi le goût des voyages lointains, l'espérance de refaire sa fortune sur un champ plus vaste, plus indépendant, offert à l'activité, à l'énergie des immigrants. A cinquante ans, il trouva le courage de se séparer de sa femme et de son enfant, de partir pour l'Australie. D'abord vinrent de là-bas, chaque deux mois, les lettres pleines d'espoirs que ma mère lisait tout émue, et que, plus d'une fois, m'étant éveillé à minuit, je la vis relire sous la lampe, les yeux gros de larmes. Puis un, deux, trois, dix courriers passèrent sans lettres, sans nouvelles, et ni demandes, ni démarches offi-

cielles ne nous dirent la cause de ce silence, ne nous apprirent rien sur le sort de l'absent évanoui.

Je n'ai jamais su ce qu'il devint, ni le coin de terre où il repose, ni la place où m'agenouiller pour prier sur lui. Et quand je veux revoir la matérielle image de la fine et mélancolique figure qui se penchait sur mon lit d'enfant, je découvre le portrait inepte au poing veuf du perroquet.

CHAPITRE II

INSTITUTION ROSQUET

A neuf ans, ma mère me mit en pension, à l'institution Rosquet. Je revois encore toutes les circonstances de mon internement : encombré d'instruments de physique, le cabinet du maître de pension, la longue face solennelle et hypocrite du long cuistre qui me fit tant souffrir. J'entends ses paroles menteuses de consolation à la pauvre maman pleurant de me quitter : « L'enfant sera très bien au milieu de petits camarades... nourriture saine et fortifiante.... excellente éducation.... discipline paternelle. » Maman ne se console pas, et moi, avec l'égoïsme féroce des enfants, je me réjouis de vivre entre de nouveaux compagnons de jeu et d'amusantes études; j'ai hâte d'être libéré d'une affection

ardente et inquiète, d'une sollicitude continuelle. Je laisse percer ce sentiment à tel point que ma mère, tout en larmes murmure m'embrassant : Ingrat enfant !

Je ne tarde point à perdre les premières illusions : mes camarades sont brutaux, méchants et lâches, des petits hommes enfin ! Les maîtres me rudoient et ne me jugent pas d'intelligence suffisante pour s'occuper de moi et m'apprendre un peu du peu qu'ils savent ; quant à Rosquet, le chef de la maison, c'est le *marchand de soupe* achevé : il ne songe qu'à réduire les portions du réfectoire, la consommation du « pain à discrétion ». Pour lui, les meilleurs élèves sont ceux qui paient la plus chère pension.

Que de fois j'ai eu faim, après le repas, me plaignant à un camarade qui, affamé comme moi, répondait en ricanant : « Tu as faim ! Mange ton poing et garde l'autre pour demain. » Combien souvent je me suis couché le cœur gros, d'avoir été rudoyé ou battu.

En même temps que moi avait été interné à la pension Rosquet, un garçonnet de mon âge nommé Santi, de famille vénitienne. Ses parents connaissaient les miens et nous avions souvent joué ensemble aux Tuileries

où chacun admirait son joli visage aux cheveux noirs, aux grands yeux bruns, ses traits fins et nerveux de petite fille. Moi je n'aimais pas Santi : il avait des habitudes répugnantes, comme de se mettre le doigt au derrière et de passer ensuite sa main sous mon nez. C'était une manie certainement très innocente de jeune singe qui m'étonna et me causa un profond dégoût.

Au moment de quitter ses parents, Santi poussa des cris de désespoir, s'accrocha aux jupes de sa mère dont il fallut user de violence pour l'ôter. A l'étude, on crut que mon voisinage le consolerait et il fut placé auprès de moi. Durant trois jours, il ne cessa de pleurer ; quand aux récréations je l'invitais à jouer, il demeurait, la figure couverte de son bras, à sangloter dans quelque coin. Le quatrième jour, paraissant calmé, il restait sombre et triste, quand, à l'étude du vendredi soir — je me le rappelle, comme si c'était hier — il poussa un grand cri dans le silence de la salle en même temps qu'un flot de sang jaillissait de son bras gauche et éclaboussait ses cahiers et les miens. Sournoisement, d'un coup de plume, il venait de se frapper profondément à l'avant-bras. Immédiatement il fut mené à l'infir-

merie. Dans l'émotion générale, personne n'avait pensé à l'interroger sur la cause de cet accident, mais, lorsqu'un peu plus loin, Rosquet la lui demanda, ce fut moi que le perfide Italien accusa. Il supposait, non sans raison, le dangereux enfant, que ses parents ne manqueraient pas de le retirer d'une pension où dès le début son plus proche camarade lui perçait le bras d'un coup de plume, et il advint selon son espérance. En vain je me récriai, je protestai contre une telle invention : nul ne voulut croire à mon innocence. Comment supposer autant d'artifice chez un gamin de neuf ans? Convaincu de méchanceté noire et traité par Rosquet de petit scélérat, j'eus encore le chagrin que ma mère elle-même n'ajoutât pas foi à mes dénégations. Je fus puni et durement réprimandé. Depuis, la vie m'a éprouvé par d'autres mécomptes. J'ai subi l'injustice, la haine et la calomnie : ce sont les manières des hommes envers qui discute leurs actes d'intérêt ou excite leur envie mais jamais je n'oubliai le premier mensonge sous lequel j'avais succombé. Je sentis une cuisante impression, une véhémente indignation chaque fois qu'on me rappela la blessure de Santi : le reproche revint

souvent sur les lèvres de mes maîtres et pendant plusieurs années dans toutes les réprimandes de ma mère. Ce fut la révélation à un enfant de l'injustice, salutaire leçon qui m'en versa la haine et a fait bouillir mon sang chaque fois qu'un innocent pâtit d'accusation injuste, dans les engrenages d'une machination.

Ce don-quichottisme juvénile n'est pas tout à fait refroidi sous la cendre des cheveux blancs. Pareillement, m'ont enseigné la révolte contre la force brute, certains de mes camarades brutaux et grossiers. La vanité, la sottise des fils de boutiquiers, de bourgeois cossus m'inspirèrent l'amour des faibles et des humbles. Par la répercussion de mes sensations puériles je devins un socialiste humanitaire, un révolutionnaire.

Sans doute j'étais destiné aux misères enfantines par quelque Dieu malfaisant. Aucun garçonnet n'a été, à mon égal, battu par les plus forts, poursuivi de tourments physiques et moraux. Quand mes grands camarades se lassèrent de leurs persécutions, quand la fureur dont je repoussai les taquineries des plus agressifs les eut découragés, ils se rabattirent sur ma mère, sur cette visiteuse unique, fière

et triste, qui deux fois par semaine, m'embrassait, me tenait au parloir, serré contre elle. « Pourquoi toujours cette femme?... le père, où est-il? Parbleu! il n'y en a pas », murmuraient aux oreilles de leur charmante progéniture les couples de belles Madames et de Papas très bien.

Ce ne furent point paroles perdues. Certain jour, après l'heure des visites, un des grands m'apostropha :

— Ta maman est venue?

— Oui.

— Et ton papa, tu ne le vois jamais.

— Il est parti.

— Où cà?

— Qu'est-ce que ça peut te faire!

— Il paraît que tu es un « bâtard ».

— Je m'en fiche pas mal!

Je n'avais pas compris l'expression et mes onze ans ne sentirent point l'outrage prémédité. Le mot me frappa par un instinct de la malfaisance de l'interpellateur. Quand plus tard j'en connus le sens, j'aurais presque ri de l'imputation mensongère si elle n'avait atteint que moi. J'eus tout de suite l'esprit assez libre pour concevoir que le hasard de la naissance et de l'origine ne comporte ni

gloire ni infériorité, que l'homme vaut par son action personnelle.

Cependant je m'accoutumais aux privations durant trois ans passés en ce bagne infantile appelé « pension de jeunes gens » où je souffris la faim, le froid et les coups.

L'institution Rosquet connue et recommandée, était sise en un quartier suburbain, au milieu d'un vaste parc et de grands jardins destinés à déçevoir les parents. J'acceptai tout joyeux l'internat sans me soucier des pleurs maternels, dans l'élan de ma curiosité vers une existence nouvelle. Le « chef de l'institution » n'avait cure ni de l'éducation, ni de l'instruction, ni du bien-être, ni de la santé, ni de la propreté des enfants commis à ses soins. Son unique visée était de réduire ses frais pour gagner gros sur les pensionnaires. Ses premières économies comprenaient la table. Ce que le réfectoire vit passer de fâcheuses ratatouilles, de viandes avariées, de légumes secs et conservés retour de l'Inde, est inénarrable. Nos estomacs se soulevaient à ces pitances, nos dents ne parvenaient point à les broyer, ni nos palais à les mastiquer, mais si nous les avions laissées sur le plat du déjeuner, elles reve-

naient invariablement au repas du soir. Il n'était même pas possible d'assouvir notre faim sur le pain, bien que les prospectus de la maison le promissent à discrétion. Des corbeilles pleines de tranches menues étaient portées à travers les tables et présentées à chaque élève. Mais le maître de pension, toujours présent au réfectoire, escortait la manne, y suivait jalousement les doigts agiles et, souvent, d'un coup de longue règle prestement appliqué, les obligeait à lâcher leur conquête. Une fois il acheta la cargaison de pruneaux d'un bateau vendu aux enchères sur le canal et, durant quinze jours, à tous les repas, nous vîmes des pruneaux. Vers le neuvième jour, il y eut soulèvement contre les pruneaux, qu'on lança au plafond, sur les carreaux, les murs et les fenêtres du réfectoire. Alors notre maître jugea nécessaire de « faire un exemple » ; il renvoya de la pension un des *grands* dont les parents, subitement ruinés, n'avaient pu payer les derniers trimestres... Et nous subîmes les pruneaux encore six jours de suite, puis deux fois par semaine, jusqu'à épuisement du solde.

Ce que nous avions faim !... Nous rôdions comme des jeunes loups autour de la cuisine,

près de la panneterie dans l'espoir de chiper un morceau. Nous pûmes un matin nous glisser dans la pièce ouverte par mégarde. Alors quelle orgie de pain frais, quel régal de tartines-galettes confectionnées dans le folio d'une grammaire Lhomond, en s'asseyant dessus ! C'est le seul jour, durant trois ans de pension où j'aie mangé à ma faim.

La nourriture intellectuelle valait l'autre. Le professeur de la classe préparatoire, aiguisait son esprit sur ses petits élèves. A chacun il décochait un surnom, appelant l'un : Misère, l'autre : Citrouille, un troisième : Ratichon, moi je fus baptisé : Quasimodo, à cause de ma laideur ; je ne compris pas alors la plaisanterie du loustic. Nous croupissions tous, du reste, dans l'ignorance et la saleté. A peine si la compagne sèche et anguleuse, tard mariée, de notre digne maître, daignait vérifier chaque dimanche de sortie la propreté de nos visages, de nos mains et nos habits. Il me souvient qu'elle se contentait de peu.

Une bande d'Anglais et d'Américains de quinze à vingt ans exerçait la tyrannie de brutes sur tous les autres enfants. Soit brutalité naturelle, soit qu'ils se sentissent raillés à cause de leur baragouin, ils nous rouaient

de coups, ils frappaient à nous blesser, jusqu'au sang. Mais en toutes leurs violences, ils étaient approuvés, soutenus parce qu'ils payaient grosse pension. A trente ans de distance, je m'indigne encore contre la méchanceté de ces aînés; mon sang bouillonne aux noms de William, de John et de Harry, je souhaite de me trouver en présence de mes bourreaux d'enfance pour payer les vieilles dettes. Du moins m'inspirèrent-ils une révolte contre l'injustice, la force brute et la lâcheté, dont les revers et les leçons ne m'ont pas corrigé.

Les *pions* étaient de pauvres hères, sans feu ni lieu, épaves de tous les naufrages, échoués en cet établissement à l'âge où l'on n'a plus le choix des moyens d'existence, résignés à la pire nourriture et aux salaires dérisoires. J'ai gardé l'impression très vive de l'un d'eux, Borman, qui comptait deux congés aux chasseurs à cheval en tous les coins de l'Algérie, où il avait pris le goût de l'absinthe. La tête toute blanche, la moustache taillée en brosse, l'air morne à jeun, la redingote râpée et crasseuse serrée à la taille, le large pantalon noir luisant, rétréci sur les bottes éculées, — parfois, à l'étude du soir, avant dî-

ner, sa face, rougeoyait, son œil brillait et dans le silence, des mots entrecoupés tombaient de ses lèvres :

— Dites donc... les p'tits camaros, v'là assez longtemps que vous vous faites des cheveux et moi aussi... Un peu de rigolade n'est-ce pas?...

Et tous les gamins sachant le pion en état : Oui, oui! père Borman, chantez, chantez!

— Sufficit! je vais vous en pousser une, des vieux d'la vieille; seulement motus! au refrain! l'chien d'quartier aboulerait!

Et debout dans sa chaire, le vieux brave, d'une voix enrouée, murmurait sa chanson. Quelle chanson : tout ce que le corps de garde charrie d'obscénités, la chambrée renifle d'ordures, il le versait dans la mémoire des gamins attentifs! Habituellement. il avait le verbe et le ton conformes à son esprit militaire. Mettait-il un enfant au piquet ou à genoux sur un banc : « Allons! loustic! pose ta chique, ferme ta boîte et va t'coller là-bas! »

Cependant les parents ignoraient les mœurs et les coutumes de la pension. Les enfants ont, comme une fierté, de ne pas conter au dehors les mauvais traitements dont ils souffrent. Ils craignent de n'être pas crus,

de passer pour menteurs; la mobilité de leurs impressions est si heureuse qu'ils ne songent plus le dimanche aux ennuis de la semaine. Puis le *marchand de soupe* était habile à entretenir les illusions des familles. A chaque visite du père ou de la mère, il interrogeait l'enfant : « Voyons! mon petit ami, es-tu content? Tu as bon appétit, bonne santé, tu travailles bien ; as-tu à te plaindre de quelque chose ou de quelqu'un ? » Et l'œil du cuistre hypocrite fixé sur nous, durant la question, imposait la réponse.

Pourtant, je fus ôté au bout de trois ans de ce bagne, malgré toutes les ruses du garde-chiourme. Un matin de janvier, à la sortie de la classe, un des Anglais en humeur de boxe me tuméfia l'œil et le nez de son terrible poing. Je tombai étourdi et fus conduis à l'infirmerie où ma pauvre maman, inopinément survenue le même jour, me trouva au lit, grelottant la fièvre, dans une chambre glacée, sans feu, la tête entortillée. Alors, je soulageai mon cœur et exposai, en pleurant, mes malheurs, la nature de l'enseignement et les misères de mon estomac. Cinq minutes plus tard, tout ce qu'une mère exaspérée peut trouver d'expressions humiliantes et de quali-

fications indignées, le cuistre dut le subir. Il ne me le pardonna point, et, si je disais comment, dix ans plus tard, il essaya de satisfaire sa rancune, on aurait peine à me croire. Je me rappelle encore sa longue tête grimaçante et furieuse émergeant à la fenêtre, comme le fiacre chargé de mon trousseau m'emportait hors de cette tour de la faim.

Telle était l'institution Rosquet, tour de la faim, misère des enfants, séjour d'oppression et de malfaisance que je déteste encore de toute la force du souvenir ; telles sont la plupart des maisons où l'unique souci et la seule activité du marchand de soupe consistent à gruger les familles naïves, à gagner de l'argent aux dépens de la santé, de l'intelligence et de la moralité des enfants qui leur sont confiés.

CHAPITRE III

AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

Dans la partie la plus resserrée de la rue Saint-Jacques, ceint de hautes murailles noircies par le temps le lycée Louis-le-Grand avec ses froids dortoirs, ses salles d'études obscures, ses classes resserrées, ses réfectoires éclairés au gaz en plein midi, avait un aspect qui tenait du cloître, de la caserne et de la prison. Je ressens l'émotion de mon entrée dans la troisième cour carrée où grisonnent de poussière une demi-douzaine d'arbres minces en forme de plumeau usé.

— Tiens? un nouveau? Oh c'te tête : chahutez le nouveau!

Et les balles de pleuvoir sur le but vivant, et les camarades de bousculer, de tirailler cette recrue à la tête énorme, coiffée d'un

képi trop étroit, — au buste maigre, perdu dans une tunique trop large, d'où émergent des manches les grosses pattes rouges — aux longues guibolles de jeune coq terminées hors du pantalon trop court en longs pieds chaussés de souliers plus longs encore. — « Oh! c'te tête! » Le chef embroussaillé de cheveux frisés en peloton, les yeux écarquillés, de gros yeux bleus avec des regards un peu louches, la bouche aux lèvres relevées — une figure de vilain poupard maussade et hébété provoquant les brimades, l'eau jetée dans le cou, les balles en manière de massacre, la pressée dans un coin. Et je gigote comme un beau diable, je riposte du pied et du poing, l'âme désolée, également triste des coups que je donne et de ceux qu'on me lance; c'est l'apprentissage de la lutte pour l'existence, la première déception d'un cœur tout plein de sympathie, molesté par des adversaires là où il espéra des amis. Au sortir de l'odieuse pension Rosquet, j'imaginai rencontrer des compagnons de jeu aimables, affectueux : voici que j'étais raillé, taquiné, tourné en ridicule; j'en pleurai le soir, dans mon lit.

Mais ces brimades interrompues à la salle

d'étude ne durèrent pas plus de trois récréations. Le surveillant général de la troisième cour s'aperçut des petites persécutions et les termina en châtiant le boute-en-train. Le père Toussaint, que nous appelions le père Flan, était un homme de bonté quasi paternelle, dont la vue ne dépassait pas les murailles du lycée où il vivait. Il connaissait chacun des deux cents élèves placés sous son gouvernement, s'intéressait à leurs études, à leurs progrès. Au lieu d'user de punitions, des privations de sortie, il mandait dans son bureau les paresseux pour les morigéner en excitant leur amour-propre et leur émulation. A l'occasion, il distribuait quelques taloches aux récalcitrants et ces corrections manuelles extra-réglementaires empruntaient un caractère familial qui ne laissait pas de rancune aux battus. J'ai gardé affectueux souvenir du bonhomme Flan et de sa patiente bienveillance, de sa sévérité à l'égard des moqueries, des railleries, des vexations d'enfants qui, loin d'affermir le caractère, créent la susceptibilité et la défiance. Les taquineries, les brimades — je l'ai remarqué parmi les écoliers comme dans les réunions d'hommes — sont formées de lâcheté, de méchanceté, de la

raison du plus fort. Elles laissent chez ceux qui en furent victimes un ferment d'aigreur et d'humeur irritable. Le jeune homme raillé, tourné en dérision durant ses années scolaires garde de la mélancolie, une disposition à se fâcher, à s'emporter, à prendre pour insulte l'inoffensive plaisanterie ; longtemps poursuivi de mots, de ricanements offensants, il croit lire une moquerie des défauts de sa personne sur tous les visages rieurs ; il devient susceptible, timide et de ton agressif.

La discipline du lycée était très rigoureuse, car Louis-le-Grand affectait une tradition de bon ordre et de tenue supérieure aux autres lycées de Paris. Souvent la règle stricte me sembla bien pesante. J'ai compris depuis comme elle était nécessaire et profitable aux mille internes, comme elle réprimait les écarts des turbulents et contraignait les paresseux à la besogne. Les rebelles à tout travail, les cancres invétérés, n'étaient pas tolérés longtemps ; au bout d'un semestre, le proviseur renvoyait les incorrigibles à leur famille. A ce régime, l'oisiveté où croupissent quinze élèves sur vingt dans les bas-fonds des pensions d'industrie privée est impossible. La négligence d'une leçon, d'un devoir était

punie de la privation de récréation, le bavard et le tapageur étaient privés de sortie le dimanche. Mais un pire châtiment atteignait le perturbateur de l'étude, de la classe; il était mis aux arrêts.

Les « arrêts » de Louis-le-Grand se composaient d'une demi-douzaine de cellules, au septième étage, sous les toits (comme les plombs de Venise!), meublées d'une sellette et d'une table de bois noir. Évidemment, il y faisait froid l'hiver et très chaud l'été, mais le jeune prisonnier pouvait se consoler au souvenir de Voltaire et de Robespierre qui, affirmait-on, l'avaient précédé en cet ergastule; il lui était loisible de se jucher subrepticement aux lucarnes grillées ajourées sur la rue Saint-Jacques en se rappelant que de ces hauteurs, un « grand » de la classe de philosophie avait naguère conquis une jolie grisette à la fenêtre d'une maison d'en face. Un pensum était imposé qui consistait soit à copier l'*Art poétique*, ou un chant de l'*Énéide*, — et Onésime surveillait le travail, Onésime, fameux guichetier qui a tiré les verrous sur trois générations d'écoliers, tout en déplorant ses malheurs conjugaux.

Si je me reporte au professorat d'il y a

vingt-cinq ans, je sépare dans ma mémoire les maîtres intelligents et actifs des cuistres et des pédants qui faisaient nombre. Dans toutes les professions stagnantes, la répétition ininterrompue des mêmes exercices aux mêmes heures, les habitudes fonctionnelles rapetissent l'horizon et ôtent toute ouverture à l'esprit. Déjà la gymnastique intellectuelle de l'École normale, les leçons d'assouplissement et de développement tendent à abolir la pensée originale, le vagabondage de l'imagination. Le professeur, déprimé par la lettre morte, ne sentira plus monter en soi l'esprit vivifiant; il n'aura nul souci d'éveiller en ses disciples la personnalité et les idées généreuses. Après dix ans d'enseignement littéral, il est atteint d'abrutissement foncier, de suffisance incorrigible et de pédantisme bouffon; il ressasse, doctrinale machine, les règles de grammaire, les exemples de prosodie, les lambeaux de texte; il s'occupe, au dédain de trente autres élèves, d'une demi-douzaine de « bêtes à concours » qui proclameront, à l'épreuve solennelle, les mérites de ses leçons, — ou comme la courtisanerie n'est jamais en défaut, il entoure de ses attentions, de ses démonstrations tel élève, dont le père tient une

haute place dans l'État, tel autre, dont la famille possède un nombre émouvant de millions.

Ce sentiment, cette servilité, je me hâte de le dire, n'étaient ordinaires ni dans la chaire professorale ni sur les bancs des élèves. Au contraire, si vous souhaitez l'égalité, elle existe au lycée comme à la caserne, plus qu'en aucun lieu du monde; c'est la conséquence de la discipline rigoureuse, commune à tous.

A Dieu ne plaise que je conclue contre tous mes anciens maîtres; l'ingratitude ne m'est pas permise. J'en connus qui avaient échappé au joug, à l'étroitesse de vue, à la dépression universitaire, et conservaient un esprit libre, plein d'initiative. Ce furent des amis vénérés auxquels je dois d'être entré, d'avoir vécu dans le monde des idées. Sur le chemin cahoteux de la vie, je ne les ai plus revus, ces maîtres excellents, dont le nom reste fixé dans mon affection. Comment oublier l'enseignement cordial et viril du professeur de troisième Boudhors, qui nous initia au charme de la poésie et nous apprit à goûter une belle page d'écrivain? Que d'aménité, de bonne grâce, de clarté dans ses explications

où il associait notre intelligence, où il déterminait la formation de notre jugement et de notre sens critique! Comment n'avoir pas un souvenir précieux de maîtres aimables et distingués : de Bertin qui, je crois, professe maintenant à la Faculté des lettres, de Gustave Merlet, incomparable lettré? Ces éducateurs, si soucieux de la personnalité morale de leurs élèves, si curieux de l'éveil de jeunes esprits, peuvent s'appliquer pour chacun de nous le mot de Jean Baudry : *Je suis le père de son âme.*

La table du réfectoire n'était pas succulente et la cuisine reléguée dans une ruelle obscure, peuplée de gâte-sauces au tablier crasseux, n'offrait pas un spectacle apéritif. Il se perpétra là de si étranges mixtures et de si abominables ragoûts, qu'en 1869 nous levâmes l'étendard de la révolte contre le régime. Il y eut des chants séditieux, des vitres cassées, des livres jetés par la fenêtre des études sur le sol de la cour, et puis l'on nous licencia. Et dans le particulier, un haut fonctionnaire de l'Université, nommé Danton, petit-neveu du conventionnel, nous chapitra sur le danger des révolutions.

CHAPITRE IV

SENSATIONS JUVÉNILES

Les années scolaires s'accomplissent; j'ai quatorze ans. Ma nervosité d'enfant gâté, ma sensibilité aiguë s'exaspèrent contre la rigueur de la discipline du lycée et je souffre encore des railleries de mes condisciples. Je suis laid, très laid; les plaisanteries me rendent timide et gauche avec une susceptibilité batailleuse et la honte de ma laideur. J'enrage que des méchants garçons me répètent sans cesse : « Oh ! c'te tête, ces lèvres en rebords de pot de chambre, ces yeux de travers ! » C'est un supplice lorsque je suis appelé au parloir, de traverser la grande cour où m'apercevant, cent galopins crient à tue-tête :

« Oh ! la la ! c'te binette ! »

3.

— « Mon pauvre Jacques ! comme tu es laid ! » me dit souvent Chalmer, un excellent camarade, et les élèves de ma classe ayant à désigner un commissaire pour offrir le bras aux dames durant le concert annuel du lycée m'ont choisi en manière de dérision, moi, le plus laid, le plus gauche et ridicule. Cruellement mortifié, j'ai accepté par bravade : mais le proviseur annula l'élection de mauvais aloi et doucement me conseilla de n'être pas commissaire. J'affectai de rire sur l'incident devant les autres et j'en pleurai toute la nuit, étouffant les sanglots sous les draps, honteux de moi-même, dégoûté de la vie.

— « Mon vieux, tu n'es pas assez beau, tu n'auras jamais de femmes », m'a encore répété le copain Chalmer. Pas de femmes ! lorsque mon rêve juvénile est tout entier habité par la femme, qu'en mon imagination et mon cœur fermentent les légendes d'amour, qu'en mes lectures passionnées je me suis cru le Paul de Virginie, le Desgrieux de Manon, le Stephen de *Sous les Tilleuls*, le Rolla de toutes les Marions, et que j'ai adressé, ah ! combien de vers brûlants à mes divines maîtresses ; pas de femme ! et dans mon cerveau illuminé de feux d'artifice romanesques par le

sexe qui s'éveille, elle est l'inconnue tant attendue, la joie souveraine, la sublime aventure. Pas de femme qui m'embrasse et serre contre son cœur mon cœur plein d'amour! Suis-je un paria, un monstre, que nul ne regarde sans moquerie? Je me tords les mains de désespoir, de rage contre la destinée... Souvent, j'ai eu envie de mourir.

Un an après, au théâtre de la Gaîté, j'assiste à la représentation d'un drame écossais, *Jean la Poste*, et je suis ravi, complètement charmé, par Mlle Antonine qui joue le principal rôle. Depuis, j'ai vu souvent de jolies actrices sur la scène ou à la ville : aucune n'a jamais renouvelé l'impression de cette délicieuse fille en casaque de velours sur la jupe à carreau. Durant la soirée, j'ai dévoré des yeux son fin et gracieux visage au sourire adorable : toute la semaine j'en eus la chère image présente et, le dimanche suivant, je suis entré, tremblant de timidité, chez un marchand de photographies, sous les arcades de Rivoli et lui ai demandé le portrait de ma bien-aimée. « Il n'y en a pas » me fut-il répondu. Le soir, j'ai composé une pièce de vers, brûlant d'admiration et d'amour, que, rassemblant tout mon courage, je m'en

fus le lendemain déposer chez le concierge du théâtre :

— Mademoiselle Antonine ?

— Vous avez une lettre... mettez ça là.

Où allèrent-elles mes rimes puériles ? Par la route ordinaire de telles élucubrations, sans doute à l'habilleuse qui les marmota pendant que l'aimée faisait sa figure et riait du soupirant candide, puis à la glace de la loge, dans la rainure, au milieu d'autres poulets, pâture de joie pour l'amant du moment, les familiers et les camarades.

Longtemps encore je ne cesse de rêver à Antonine, de prononcer son nom comme un mot cabalistique. Trois fois, je retournai à *Jean la Poste* pour assouvir mes yeux d'elle. A la fin, je liai conversation avec un musicien de l'orchestre et l'ayant emmené à la brasserie, après le spectacle, je l'interrogeai sur Antonine : « Elle est avec le gros qui joue le premier rôle », me dit-il tout de suite.

J'ignore ce qu'il y avait de vrai dans son dire, mais il me monta l'imagination et décida d'une vocation nouvelle. Je serai acteur, j'approcherai moi aussi d'Antonine et des créatures divines qui lui ressemblent ; ma mère y consentirait certainement, puisque l'année

précédente, j'avais eu un accessit de récitation. Mais à l'exposé de ce projet, elle se fâcha tout de bon. J'eus beau supplier, recourir aux larmes ; — « Ce n'est pas un métier d'homme, répétait-elle obstinément ; travaille, mon Jacques, et ne pense plus aux sottises. »

Tout ce que je retirai de l'aventure fut de ne plus être désormais mené au théâtre durant les vacances.

— « Comment, Jacques, *tu l'as encore !* s'exclama avec un certain dédain, à la récréation, pendant notre promenade autour de la cour, Guersant, mon camarade de rhétorique. Et comme j'avoue une innocence qui me pèse :

— « Eh bien ! mon cher ! je te présenterai, aux premiers jours de vacances, à l'amie Camélia ; c'est une bonne fille qui, pour tes dix francs, te recevra comme elle fait pour moi. C'est très chic ! tu rigoleras bien. »

Guersant est un type que j'admire et auquel je voudrais ressembler. A ses sorties du lycée, il porte le faux-col ceint d'une cravate claire et met des gants jaunes. Il fréquente les courses, connaît les noms, l'origine, les qua-

lités des pur sang et joue au pari mutuel. Avant de rentrer au « bahut », il s'arrête une demi-heure au café d'Harcourt et plaisante avec les femmes du quartier qui s'y réunissent. Jamais il n'oublie le numéro de la *Vie Parisienne*, qu'il prête à ses voisins d'étude ; il rapporte aussi une provision de londrès qu'il fume après le déjeuner, soit aux cabinets, soit même en pleine cour, en se cachant du pion.

Huit jours plus loin, le camarade me guide vers Mlle Camélia qui va et vient régulièrement, chaque soir, sur un terre-plein du boulevard Clichy, non loin de la place Pigalle. A la montée de la rue des Martyrs, nous avons côtoyé des filles qui, aux hardis propos de Guersant, ont éclaté de rire, en nous renvoyant à notre nourrice... Il est neuf heures et demie lorsque nous rejoignons Mlle Camélia. C'est une grasse de trente-cinq ans, aux cheveux noirs luisants, à la figure peinte en blanc et en rouge, nu-tête, vêtue d'un caraco sombre, d'un jupon de soie rouge assez court pour montrer les bas de soie jaune. Elle accueille les recrues à bras ouverts, certaine de ne pas perdre sa soirée avec nous : « Tu es bien gentil, mon petit potache, de venir me voir et de m'amener un ami. Vous

me suivez à la maison, n'est-ce pas, mes petits? » Et, sur ses pas, nous voici passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, à l'une des masures basses de l'entrée où elle gîte au rez-de-chaussée.

Une heure après, je sors du garni et vais m'asseoir, avec la fille, à la terrasse d'un café du boulevard Clichy, tout fier d'avoir une femme. J'ai cependant éprouvé plus de déception que de plaisir; d'abord je fus étonné de la voir glisser dans son bas la pièce d'or sollicitée à l'accès de la chambre; j'ai eu quelque hésitation dans le vautrement du lit banal. Mais si la volupté ne répondit point à mon attente et à mon désir, si j'ai pensé : « Quoi! ce n'est que ça! » j'ai cru que je devenais homme par ce triste baptême, par cette répugnante preuve de virilité. Je n'ai pas senti le dégoût de la fillasse et de son commerce, car l'amour avec ses grandes envolées se liait plutôt dans mon esprit à une créature idéale qu'à la femme de chair. Enfin je respirais la fierté de n'être plus innocent, et tout de suite avec la forfanterie d'un jeune coq, à ma compagne hasardeuse qui se plaignait des agents des mœurs et des sergents, je promis de la défendre contre ses persécuteurs jurés.

Je n'ai jamais revu Camélia et j'y pense sans orgueil. Quelques mois plus tard, une grande fille de vingt-cinq ans, longue, maigre et jaune, qui était bonne chez un mien oncle à la campagne m'apprit la connexité étroite du moral avec le physique et l'inévitable piège où la nature attire tous les animaux, porcs, hommes ou dieux, pour perpétuer le mal de la vie.

CHAPITRE V

ÉTUDIANT

Le lycée avait pesé sur moi ; ses murs de geôle attristèrent mes années puériles. Quelle joie d'être libéré d'une discipline de prisonnier! quelle délivrance quand je m'échappai de la règle et de l'assujettissement scolastiques par le pont-aux-ânes du baccalauréat.

Combien d'idées confuses et désordonnées avaient implanté en mon cerveau l'éducation universitaire. Avec l'idéologie irréelle des classiques, les savantissimes docteurs ès rhétorique et philosophie, mes maîtres m'inculquèrent un républicanisme héroïque et rigoriste absolument contraire au mouvement des sociétés modernes. En leur enseignement, nul sentiment de l'humanité, nulle notion de la vie pratique, de tout ce qui n'existait pas

chez les anciens. Longtemps je n'eus aucune compréhension des variations de l'homme, des nécessités de l'existence, aucune pitié pour les faiblesses et les déchéances individuelles. J'étais, au moins de théorie, un petit Régulus qui ne pardonnait ni les transactions, ni les vues intéressées. Il me manquait tout à fait la conscience des fatalités organiques, des besoins matériels, de la lutte pour l'existence quotidienne; il me manquait l'expérience avec les vraies douleurs qui enseignent un doux mépris, la pitié et l'indulgence; il me manquait la lumière en mon esprit chaotique et aussi le sentiment artistique, car je destinais l'art, de ma visée grossière, à une mission de propagande républicaine.

Certes j'étais un bon jeune homme, bercé d'abstractions, croyant à la générosité, au désintéressement, à la loyauté, à la vaillance des passants, attendant de merveilleuses aventures d'amour avec des créatures idéales. Romanesque et républicain, la tête toute pleine d'histoires, le sang bouillonnant, avec un besoin débordant de mouvement, de bruit, de tapage, d'actions extraordinaires, de combats, de révoltes, de périls, je m'élançai à travers la vie, de toute la fougue de dix-huit

ans, vigoureux et sans peur, singulièrement timide et susceptible par les taquineries de mes camarades d'enfance.

Et pourtant l'éducation universitaire, avec ses vices, ses lacunes, ses préjugés scolastiques est une discipline intellectuelle indispensable. Sans la culture classique, comment comprendre le langage, les institutions, les littératures de peuples fondés sur la tradition gréco-latine; sans la connaissance d'Athènes et de Rome, comment bien lire Shakespeare et Molière? Privé de cette instruction préliminaire, un homme si intelligent qu'il soit, se trouve le plus souvent en état d'infériorité intellectuelle, incapable d'atteindre à la conception de l'art; rien ne saurait remplacer le manque d'études classiques. Assurément, comme je l'ai dit, cette discipline de l'esprit est étroite, routinière, et par plus d'un point ridiculement surannée ; elle rétrograde dans le passé comme pour ôter à l'enfant le sens de la vie moderne et de la vérité immédiate; mais le tempérament, les dispositions naturelles ont vite fait de corriger les excès de l'idéologie; les épreuves inévitables de l'existence nous arrachent nos rêves un à un et nous rejettent en pleine réalité.

— Je suis reçu bachelier !

Minos, Eaque et Rhadamante, juges d'enfer et de Sorbonne, furent cléments, et le soir, ayant convenablement festoyé avec des amis assortis, je galope par le boulevard Saint-Michel en vociférant des chants obscènes et séditieux ; je bouscule les passants de ruades de poulain échappé, en une joie effrénée qui faillit s'achever au poste de police. Durant soixante-douze heures, je ne cesse de rire, de crier, de faire tapage le jour et la nuit.

Tout de suite, j'ai choisi un café où je viens chaque soir. La patronne, grosse matrone, mûre, m'y regarde d'un œil complaisant et me tapote sur les joues, à la sortie, avec de doux reproches, quand notre table d'étudiants de première année fut bruyante et qu'on essaya d'y chanter en chœur.

Il avait été décidé que je ferais mon droit : aussitôt je manifestais du goût pour la médecine mais craignant de résister ouvertement à ma mère, je pris mes inscriptions aux deux Facultés, de sorte que je n'allais ni à l'Ecole de Droit, ni à l'Ecole de Médecine. Parfois, honteux de ma paresse, je poursuis selon l'impulsion du moment l'Anatomie ou le Code civil.

Mes meilleures résolutions persistent quarante-huit heures et je ne sais par quelle chance d'état, j'ai franchi les deux examens de première année.

Ma préoccupation est de me singulariser par le costume, la tenue, l'attitude. La situation d'étudiant me semble tellement supérieure à celle du reste des hommes, commis, employés, banquiers ou militaires, que j'aspire à la manifester par des marques extérieures. Or, sur les pavés du quartier défilent fièrement ceux qu'on nomme les *types*, de tout jeunes gens comme moi, des rapins ou d'antiques étudiants réfractaires aux examens. Ils affectent un genre artiste depuis longtemps suranné, laissant croître leur barbe quand ils ont de la barbe et leurs cheveux qui tombent sur les épaules, couronnant leur chef d'un large chapeau mou à la Rubens. Je les contemplai souvent d'un regard d'envie sans avoir l'audace de les imiter. Enfin je me suis lié avec l'un d'eux qui est étudiant en médecine. Il se nomme Briffaut; c'est un garçon de vingt ans, intelligent, exubérant et insouciant. Chaque mois, son père, vigneron de l'Anjou, lui envoie une mince pension de cent francs qu'il dissipe en trois jours,

4.

réduit le reste du temps à vivre de cuisines bizarres, en des gargotes de maçons.

Briffaut me mena chez son chapelier, rue de l'Ancienne-Comédie où j'ai acheté un large feutre gris. Désormais, je le porte à toute heure, en tous lieux, comme un panache que les passants regardent avec étonnement; je soigne le négligé de ma tenue, la bizarrerie de mes foulards; je fume une pipe de fourneau énorme, au long tuyau qui ne quitte pas mes dents : je suis devenu, moi aussi, un type du quartier Latin.

C'est ce besoin de se distinguer par le costume, d'affirmer, de manifester sa spécialisation qui a créé l'uniforme du soldat, la robe de l'avocat. La mascarade du Palais de justice peut se flatter de l'emporter sur toutes les autres. Quoi de plus solennel que tous les basochiens, de plus convaincu que les avocats de l'importance de leur jupe noire et des privilèges de leur corporation!

Nous n'avions pas moindre opinion de l'état d'étudiant, vers 1869. Nous considérions le « quartier » comme une sorte de terre privilégiée, habitée par des êtres d'espèce spéciale. A peine si, à de rares intervalles, nous franchissions les ponts : passer l'eau et che-

miner sur l'autre rive, nous semblait voyager en pays inconnu. Le plus souvent nous tenions séance du soir à la brasserie, où entre de nombreuses chopes, Briffaut professait le matérialisme de Buchner avec les théories de Darwin sur l'origine des espèces, où nous mêlions en des récitations confuses et enthousiastes les nuits d'amour de Musset et les clameurs d'airain des *Châtiments*.

CHAPITRE VI

MADEMOISELLE MARIE

Mlle Marie Bernier est petite, un peu boulotte, harmonieusement faite. De prime abord, elle surprend par sa beauté originale, par le ferme dessin dans la mignardise de ses traits. Ses cheveux noirs, frisés naturellement, séparés en deux ondes par une raie médiane, flottent en boucles sur le cou. Sous le front bombé, sous de larges sourcils arqués, ses longs yeux marron brun sourient, pétillent ou se voilent de tristesse expressivement. La bouche aux lèvres fortes qui rougeoient comme une grenade, s'entr'ouvre pour laisser rire trente-deux morsures d'ivoire.

Eclats de rire, fanfare des dix-huit ans ! chère Marie ! hantise de mes rêves lointains, tu gardais près du menton une fossette que je n'oublierai jamais.

D'où venait-elle, l'aimable compagne ? je ne le sais pas au juste. D'un de ces accouplements ouvriers dont les produits, sans nul lien familial, courent sitôt qu'ils tiennent sur leurs pattes, les mâles au gagne-pain de l'atelier, les femmes à la conquête d'un peu de joie. André Gill, au crayon fulgurant, qui était grand, beau et fort, pareil à Apollon, l'avait rencontrée à six heures du soir, sortant d'un atelier de fleuriste, sur le pont Notre-Dame, et n'avait pas tardé à lui persuader de jeter par-dessus les tours, la pince sans rire, les violettes artificielles et la fleur d'oranger.

Il ne la retint pas longtemps : ses amours étaient éphémères et insatiable son goût de la nouveauté : près de lui la plus charmante maîtresse ne durait pas une semaine. Après deux mois, il lâcha Marie à travers le Quartier Latin où ne manquèrent pas les jeunes hommes dignes d'elle. Mais la singulière petite femme se composait de sentiments et de dispositions contradictoires. Changeante, elle aussi, à la fois capricieuse et difficile, elle répugnait de céder à l'intérêt, et se donnait tout de suite à qui lui avait plu. Un tour à Bullier, un souper de jambon, de choucroute et de bière, une hospitalité peu somp-

tueuse, un déjeuner au réveil, puis un baiser au camarade de lit, et elle recourait à quelque autre aventure d'amusement. Rien en elle de la fille : c'était un libre oiselet voletant et gazouillant entre vingt nids où elle ne trouvait pas toujours la becquée. De désintéressement absolu, sans la moindre prévoyance, elle n'avait point la notion de l'argent et se moquait des billets de banque. Dirai-je mieux : elle était chaste, ignorante des baisers savants et des complications sensuelles. C'est qu'elle n'avait senti l'étreinte, souhaité et accepté les caresses que d'êtres jeunes, vigoureux et sains, aux désirs virils et naturels. Bien que d'humeur coquette, sa mise et sa tenue dépendaient de ses passades et de son existence nomade. Elle n'y prenait pas garde, sentant le besoin d'une nouvelle robe quand l'ancienne l'abandonnait par fragments. Si son chapeau ne supportait plus la lumière du jour, elle allait nu-tête, coiffée de ses beaux cheveux noirs. Quand l'hôte du garni lui refusait la clef de la chambre, elle déclarait en riant, à l'ami de son choix, ancien ou nouveau, qu'elle se trouvait sans gîte et lui demandait l'hospitalité. C'est ainsi qu'elle vint habiter chez Briffaut en un hôtel plus que mo-

deste, au seuil des escaliers de la rue Antoine-Dubois.

L'union a régné trois semaines au bout desquelles mes deux amis se sont querellés et séparés. Ils font mine de s'aimer encore et je tente de les rapprocher. Je n'ai pu n'être pas touché par le chagrin, les larmes de M[lle] Bernier, mais Briffaút paraît irréconciliable, et comme j'insiste, il se fâche : « Tu m'embêtes avec les histoires de Marie, c'est une scie ! » Un peu plus loin, je lui ai demandé « de me dire franchement s'il trouverait mal que je couchasse avec Marie ? » Et lui étonné : « Ça m'est parfaitement indifférent, vas-y, si elle te plaît. » J'ai quarante-huit heures après usé de la permission ; je crois que j'aurais passé outre. Huit jours plus tard Briffaut me lança, à la table commune de la brasserie, quelques plaisanteries aigres-douces : nous avons échangé des mots blessants et notre amitié finit ce soir-là.

La gentillesse, le charme original, l'humeur capricieuse de cette compagne m'ont monté au cerveau comme une griserie joyeuse ; depuis que je l'ai près de moi, je ris sans raison, je chante à tue-tête ; au lever comme au coucher, le lit est mis au pillage, les matelas

renversés par les jeux d'enfants qui se culbutent, se pourchassent à coup de traversin, se bombardent avec les oreillers. Ai-je pu lui plaire tout d'abord dans la bizarrerie de mon costume et l'impétuosité de mon discours — jeune homme excessivement timide, doux et turbulent, hésitant et emporté, casse-cou romanesque et déclamateur ? Elle s'ennuyait, elle a choisi quelqu'un dont l'âge, la condition, le train de vie lui rappelât l'autre, — et puis pour elle l'aventure ne tirait pas à conséquence. Mais la joie du début fut mère de l'amour, car la nuit de nos faciles noces appartient à l'historiette : en voici l'épithalame comique.

J'avais loué, à l'hôtel de l'Odéon, une chambre d'aspect convenable, au prix de soixante francs par mois. La maison était propre, presque élégante pour le quartier ; le logis, garni d'un fragile mobilier d'acajou, tout battant neuf, fort agréable à l'œil. Il se trouva que le jour de l'entrée en jouissance de mon logement coïncida avec la consécration de nos accordailles. Nous dînons gaiement, participons aux quadrilles et à l'entrain de Bullier, soupons à la brasserie et buvons du lait, rue Dauphine, chez une crémière nocturne. Enfin

nous rentrons au logis dont la porte ne s'ouvre qu'après maints coups de sonnette. A la montée de l'escalier, l'hôtelier portier maugrée dans la loge. — « Qu'est-ce qu'il a ! il n'est pas aimable ton concierge, » crie Marie — « Je ne sais pas : c'est mon début dans l'hôtel. »

Dans la chambre, Marie s'exclame sur la bonne façon des meubles : « Tiens ! c'est gentil ici, ce sera bon d'y rester. Ah ! que je suis fatiguée ; aide-moi donc à ôter mes bottines » ; et elle se laisse tomber dans le fauteuil qui gémit piteusement.

« Il proteste contre ma présence ! Je m'en vais ! »

Elle se lève, fait mine d'aller à la porte et revenant, s'asseoit plus brusquement. Cette fois, craquement inquiétant.

— « Fais-le donc taire celui-là, mon Jacques », dit-elle, en me cédant la place.

Je me laisse choir lourdement, les jambes levées et voilà le fauteuil en trois morceaux, et un choc violent sur le plancher et « mon Jacques » sur le derrière, un peu frappé de son effet, tandis que Marie se tord de rire et clame : — « Les jolis meubles, les bons meubles ; demandez un fauteuil solide ! »

Nous n'avions pas fini la plaisanterie ; il y a

dix minutes que nous sommes couchés quand, à son tour, le bois de lit proteste et que, patatras! le sommier croule à terre avec une dégringolade de boiserie retentissant sur le plancher.

Nous nous relevons secoués par un fou rire inextinguible, et quand nous recouvrons la parole, c'est pour nous jurer sur les débris du mobilier un éternel amour, tandis que cognent au plafond les voisins réveillés, et que de tous les étages de l'hôtel gronde une clameur de malédiction contre les troublesommes :

Le lendemain, désireux d'éviter les explications ennuyeuses, nous choisissons pour sortir un moment où le gérant de l'hôtel était occupé à l'étage supérieur. Mais à minuit, lors de notre rentrée, il veillait Comme je demande ma clef :

« — Il n'y a plus de clef pour vous, reprend-t-il d'un air goguenard, vous n'avez qu'à envoyer chercher vos malles, demain, quand vous aurez payé les meubles. »

— C'est entendu! je les paierai; donnez-moi la clef!

— Vous aurez la clef quand mademoiselle sera dans la rue.

— Vous êtes grossier.

— On ne reçoit pas de femmes, dans ma maison.

— Alors, c'est un séminaire?

— C'est un endroit où les honnêtes gens ont besoin de dormir sans que des gourgand...

Il n'a pu achever le mot avant qu'un magnifique coup de poing l'ait couché les quatre fers en l'air sur la dalle du vestibule. Cependant qu'il pousse des appels déchirants, je m'empare de la clef et regagne fièrement la chambre avec ma chère Marie. Elle est au comble de l'enthousiasme, elle m'embrasse passionnément.

— « Oh! mon Jacques, comme tu es gentil; tu crèves les fauteuils, tu défonces les lits, tu poches le nez au concierge. Je t'adore! »

Vous êtes mon lion superbe et généreux!

CHAPITRE VII

MADEMOISELLE MARIE

(SUITE)

J'ai payé la casse des meubles et trouvé rue Racine un autre hôtel, de mœurs plus tolérantes. La chambre est petite, peu confortable mais j'aime cette rue caractéristique, un peu sombre, où flotte durant le jour un parfum de silence avec les rêveries du recueillement. Par les croisées ouvertes, on aperçoit de jolies filles en jupon, bayant à quelque roman ou fumant la cigarette; on admire l'étudiant plié sur l'in-folio et le cahier de notes.

Au soir, la rue s'allume et s'emplit de mouvement, de bruit et de joie. Des voitures roulent vers l'Odéon, à grand tapage, sur l'étroite chaussée. Deux petits caboulots illuminés hébergent leurs clients fidèles dont par brusques éclats les voix de discussion, les plaisanteries montent dans l'air. Les boutiques closes, des rumeurs résonnent encore par

l'infini de la nuit. Jusqu'à l'aube, les joyeuses bandes de jeunes hommes et de femmes promènent en chœurs graves et cristallins la patrie languedocienne ou font retentir la *scie* en vogue du café-concert : *le Bouton de Billiou.* Et doucement réveillé par ces gais passages, ma maîtresse entre mes bras, je pose sur ses lèvres un baiser rieur sans regret de n'être point parmi les chanteurs.

Je vis le plus insoucieusement du monde, heureux parce que je cabriole comme un cheval désentravé, que je crois à la bonté de mes voisins et de mes amis. Ma bourse est plate car ma mère souhaitant me retenir auprès d'elle ne me sert qu'une très modique pension. Mais à dix-neuf ans, ne pas déjeuner est un incident comique. Ce comique-là entre souvent dans nos journées, bien que nous ayons élu la crémerie Polydore où pour quinze sous, Marie et moi nous nous repaissons d'aliments légers, de café au lait, d'œufs sur le plat et de beaucoup de pain. Deux ou trois de mes camarades plus prévoyants atteignent sans gêne la fin du mois. L'un d'eux a six mille francs de rente ; c'est un Corse, brave et complaisant ami. Enhardi par la disette, je lui demandai vingt francs

qu'il me prêta volontiers, et ne pouvant les lui rendre, j'eus honte et pris soin d'éviter son approche.

La valeur de l'argent m'échappe : je n'en sais pas le prix, n'ayant point été contraint de le gagner; je n'en subis pas le joug, puisque je ne suis pas privé du nécessaire et que mon couvert est toujours mis à la table maternelle. Mais je ne tarde pas à apprendre qu'il règne sur le sentiment et sur le cœur. J'ai été invité à souper chez un prince nègre, étudiant en droit, qui occupe deux belles chambres meublées, au premier étage, sur le boulevard Saint-Michel. Marie, froissée de n'avoir pas été personnellement conviée, refusa de m'accompagner.

Il y a foule chez le prince : toute la négritie des écoles de France, des blancs aussi et surtout des blanches. Après les clameurs farceuses, les boniments répétés en chœur, Son Altesse donne le signal du festin et nous nous asseyons autour d'une table où s'accumulent pêle-mêle langoustes, jambonneaux, œufs durs, boîtes de sardines, où sont confondues les bouteilles de champagne, d'huile, de vinaigre, de cognac, de rhum, de kirsch et de sauce tomate.

Mon voisin de droite est un nègre anglais; à ma gauche une fille blonde de vingt-cinq à trente ans, d'assez belle tournure, qui, au prime abord, paraît vieille à mes dix-neuf ans : c'est Victorine, une célébrité de la rive gauche, et plus je regarde ses traits un peu fanés, sa mine affectée, tout ensemble effrontée et mélancolique, plus je considère l'élégance de son ajustement, les diamants de ses oreilles et de ses doigts, la désinvolture de ses gestes et de son attitude, plus je me sens paralysé par la timidité. J'avale coup sur coup plusieurs verres de champagne et de rhum pour puiser du courage. Entre le bruit des fourchettes et des assiettes sonnent les hurrahs, les interpellations bizarres. Naturellement je crie plus fort que les autres, je casse une assiette. Mais Victorine, me tutoyant tout de suite :

— « Allons! Jacques, pas tant de chahut! c'est bête! tâche de causer avec moi! »

Aussitôt elle me raconte sa vie, sa servitude auprès d'un vieil oncle qui l'a mise à mal le premier, sa fuite à Paris, ses débuts au quartier. Elle y connaît tous les *types ;* elle est fameuse entre toutes les femmes. Il y a des journaux et des livres qui parlent d'elle et, ti-

rant de sa poche une plaquette : *les Petites Femmes du quartier Latin*, elle m'y fait voir son portrait et sa biographie. Le nègre anglais me prend des mains la plaquette qui bientôt circule autour de la table au grand contentement de Victorine, au déplaisir des autres femmes qui chuchotent ironiquement : « C'était à prévoir! elle la fait toujours celle-là, quelle poseuse! » L'une d'elles tente une diversion en commençant le refrain du cantique chéri des écoles :

« *Esprit saint, descendez en nous !*

Mais le prince nègre qui vient de parcourir la brochure :

— « Dis donc! Victorine, on dit que tu as sucé le lait de Musset, répands-en quelques gouttes sur nous. »

Et comme elle se fait prier, tous les assistants de réclamer en chœur : « du Musset! du Musset! »

Souriante, elle se lève et s'en prend à *Rolla*, d'une voix émue et tremblante :

Pauvreté, pauvreté, c'est toi la courtisane
C'est toi qui dans ce lit as jeté cet enfant
Que la Grèce eût gardé pour l'autel de Diane.

. . . .

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde;
Vous qui vivez gaiement dans une horreur profonde

De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous,
Vous ne la plaignez pas, vous mères de familles
Qui poussez les verrous aux portes de vos filles
Et cachez un amant sous le lit de l'époux !

La récitation est acclamée; moi je suis transporté d'enthousiasme pour l'héroïne historique, nourrie du lait de Musset et dont la gloire est imprimée, la photographie publiée en plaquette. Voilà la maîtresse idéale, ma compagne rêvée. Je le lui dis : elle n'a pas de peine à le croire. A mon tour, je veux briller, — pour elle — et je déclame rageusement « Ultima verba » des *Châtiments* qui soulèvent quelques murmures, car si les seigneurs nègres se déclarent républicains, il est, parmi nous, plus d'un blanc bonapartiste. A ma voix succèdent d'autres pièces plus libres ; bientôt les vers ne suffisent plus et les défis se portent aux coupes de champagne et de rhum. Je ne cède point, je bois et bois encore, hurlant ma partie du cantique avec tous les assistants :

En descendant la rue Troussefouille :
J'ai rencontré la p'tite Suzon,

Charivari grandissant, danse en rond, bourrée d'Auvergnats martelant le plancher, litres de rhum versés dans le pot de chambre, lumières éteintes, punch allumé, ronde de

joie autour du vase et comme je suis tombé épuisé. étourdi sur le canapé, à côté de Victorine, je perçois vaguement aux lueurs vertes de la flamme, le prince nègre dévêtu, en caleçon et maillot écarlate, qui danse un cavalier seul, en criant à tue-tête.

Vers deux heures de l'après-midi, je me suis réveillé à l'hôtel du Périgord, place de la Sorbonne, dans le lit de Victorine. C'est entre nous à la vie et à la mort. Le soir, après le dîner, elle m'a, sur ma demande, encore récité du *Rolla*, le lendemain et les deux jours suivants sans que je le lui demandasse. Peut-être abusait-elle de Musset mais je n'en éprouvais pas la satiété. Au milieu de la quatrième journée, je songeais à retourner à mon logis. Préoccupé, attristé, n'ayant plus le sou, je ne savais comment me retirer. Victorine m'indiqua la route. Sans cérémonie, elle me demanda 150 francs pour payer sa couturière, et comme en rougissant j'avoue mon dénuement :

— Eh bien, mon petit, va chercher ces 150 francs, et quand tu les auras trouvés, reviens me voir !

Je les ai cherchés depuis !

CHAPITRE VIII

MADEMOISELLE MARIE

(SUITE)

Quand je rentre au logis, la crête basse, comme un jeune coq que la poule a mis en fuite, ma chambre bouleversée manifeste la fureur de Marie. Entre les débris du pot à l'eau, les pages, les morceaux de mes livres jonchent le tapis mouillé; Duvergier lacéré ne m'enseignera plus le droit et Nysten et Littré, arraché de son cartonnage, gît fragmenté en dix parties de dictionnaire. Mais mon plus grand chagrin est de trouver en pièces trois fascicules de la *Justice dans la Révolution et dans l'Église* et le Baudelaire de Poulet-Malassis. Après ces ravages, Marie s'en est allée, emportant son peu de hardes.

Durant huit jours, je ris de cet abandon avec affectation et n'en souffre point; mais j'ai senti, tristesse noire, isolement et ennui au

milieu de mes compagnons habituels. L'appétit et le sommeil m'ont quitté et j'ai dû m'avouer combien je regrettais Marie et à quel point son départ m'angoissait. Peu de jours après, je l'ai vue : elle passait sur le boulevard Saint-Michel en voiture avec un élève militaire du Val-de-Grâce et j'ai maugréé contre les traîneurs d'uniformes qui viennent « lever les femmes du quartier ». Mais tout de suite je suis rentré chez moi le cœur bien gros. Le même soir, pire épreuve. Elle est revenue à notre brasserie, accompagnée du même aide-major, en civil cette fois ; elle s'est assise, près de lui, à la table où nous avions accoutumé, de sorte qu'à mon arrivée, je n'ai pu ne pas les voir. J'ai pâli, saisi d'un tremblement et ne me suis remis qu'à l'autre bout de la salle, auprès de camarades.

Marie me suivait de son regard rieur ; elle s'est penchée pour murmurer quelques mots à l'oreille de son cavalier qui aussitôt m'a dévisagé. Mes yeux courroucés les menacent ; le sourire sans contrainte, la bonne humeur perfide, comme les jolies moustaches blondes et l'air hautain de l'homme m'exaspèrent. Ah ! ces moustaches, je me défends d'aller les

arracher au provocateur. Mes camarades sentent ma colère et ne font que l'exciter par leurs conseils de paix.

— « Tiens-toi tranquille. Jacques, ne dis rien ; cette méchante fille n'en vaut pas la peine. » Et tout à coup, j'ai brusquement traversé la salle et me voici à la table du couple, devant Marie qui sans peur éclate de rire. Je lui serre le poignet et d'une voix entrecoupée : « Sale grue !... c'est assez !... tu vas sortir d'ici ». Lui a fait le tour de la salle et s'avançant sur moi : « Monsieur, vous êtes un lâche ! » Je le frappe vers le visage au moment qu'on se jette entre nous et que le cafetier, tenant pour ses anciens clients, invite le couple, cause de la bagarre, à quitter la place.

Le lendemain matin, à huit heures, le garçon d'hôtel me réveille pour me prévenir que deux officiers demandent à me voir. Deux élèves de médecine militaire en uniforme, bottés et éperonnés, à la sortie du manège, viennent réclamer une réparation au nom de mon adversaire de la veille, l'aide-major Vincent. Je charge un étudiant et un graveur de s'entendre avec ces messieurs. A midi, une rencontre est décidée pour le lendemain sept

heures à Vincennes. Les témoins de Vincent ont choisi le sabre.

J'ignore l'arme, je ne sais même pas si, de ma vie, j'ai tenu un sabre entre mes mains. Au lycée, j'ai reçu en leçons d'escrime de quoi distinguer le contre de quarte du contre de tierce, j'en suis au *b a ba* de l'épée. Mon témoin, le graveur, me mène chez un maître d'armes qui, au bout de longs discours d'accent gascon, se déclare incapable de m'apprendre le jeu du sabre en une séance :

— « Ne répondez à aucune feinte ; laissez-vous menacer la figure et la tête ; allongez le bras et piquez droit. »

Nous faisons le simulacre du combat et j'obéis à ses indications. Jusque-là je n'avais pas songé à l'événement d'un duel et cette nouveauté me donne une sensation de plaisir. Mon tempérament exubérant, mon besoin d'action s'y emploient. J'éprouve la joie particulière des sports périlleux, comme de sauter quelque fossé profond, d'escalader un rocher à pic, au risque de se rompre les os.

C'est aussi l'occasion non pareille de fêter la veillée des armes qui s'achève au restaurant Baratte où nous avons même porté les

sabres, deux lattes de cuirassiers, prêtées par un sous-officier. Nous crions, nous faisons tapage ; mes témoins ne résistent pas à l'envie de conter aux habitués du cabaret de nuit l'expédition prochaine. Ils sont fiers de m'assister et j'ai le contentement de mon personnage qui me vaut un joli succès. A notre table se succèdent les femmes m'interrogeant :

— « C'est vrai que tu te bats tout à l'heure ? »

Sur ma réponse : — « Alors pauvre petit ! embrasse-moi avant de mourir. »

Mais à cinq heures, saturé d'embrassades, ayant réglé la note, nous nous apercevons avec inquiétude, les seconds et moi, qu'il ne nous reste plus cent sous en poche, de quoi payer un fiacre. Nous ne pouvons pourtant pas gagner Vincennes à pied. Devant cette détresse un étudiant en médecine présent offre la voiture et propose de nous accompagner ; il souhaite voir ; il fera l'office de docteur et comme nul n'y contredit, le voici des nôtres.

Nous roulons vers Vincennes, non sans que mes compagnons ne fassent haltes successives à un café, chez un marchand de vin ouverts. Ils sont gris et chantonnent ; la tête un peu lourde, je fredonne avec eux. Passé les fortifi-

cations, sur l'avenue de Saint-Mandé je ne dis plus mot, mon cœur se serre d'appréhension instinctive. Ma raison se révolte vite contre cette impression et je crispe les poings de honte, et je voudrais me frapper pour m'en punir. Un peu plus loin, j'ai peur d'avoir peur, je redoute de ne pas faire bonne contenance, de manquer de résolution, le sabre à la main. Puis je ne songe plus à rien du tout et recommence à causer bruyamment avec mes amis.

La voiture s'arrête et, comme nous descendons devant les glacis du fort, me reprend une angoisse qui durera pendant les préliminaires du combat. Nos adversaires nous ont précédés et l'un des témoins tire sa montre non sans quelque affectation. Je regarde l'heure à la mienne et je constate avec dépit que nous sommes en retard de dix minutes.

Les quatre témoins se réunissent et se concertent pendant que M. Vincent, en redingote noire boutonnée, va, vient fouettant de sa canne les touffes d'herbe et que j'attends, immobile, fumant machinalement la cigarette.

Un des témoins a jeté en l'air une pièce de cent sous. Je la suis de l'œil jusqu'à ce qu'elle

retombe face et me donne le choix entre nos armes et celles de l'adversaire. Or ses témoins considèrent avec inquiétude nos longues lattes de grosse cavalerie; aussi, par courtoisie, je choisis les sabres d'officier flexibles et légers qu'ils ont apportés.

Enfin les témoins nous font ôter paletot, gilet, chemise et nous voilà face à face, le sabre à la main. A ce moment toute oppression physique, toute anxiété disparaît : ma poitrine est à l'aise, mon sang circule librement; la présence d'esprit, le calme et la décision qui m'abandonnent parfois aux menus incidents de la vie, me secondent efficacement pour l'importance. Ici mes forces sont condensées afin de toucher l'aide-major et d'éviter ses coups. En même temps, je perçois nettement tous les détails de la scène; j'ai fort bien vu un soldat de faction sur le glacis qui déposait son fusil contre une guérite et venait au plus près du spectacle : mon buste long et mince comme un échalas qui me valut si souvent l'apostrophe de *grande asperge*, domine l'adversaire de taille moyenne. Je regarde fixement sa figure un peu pâlie et ses jolies moustaches qui m'ont tant agacé. Mon sabre me semble léger comme une badine : le direc-

teur du combat le croise par la pointe sur l'arme adverse :

— « Allez messieurs ! »

Vincent a tout de suite essayé de me porter un coup de figure ; j'ai reculé et, tendant le bras, j'ai menacé la poitrine de ma pointe. Il rompt à son tour en tâchant par un revers de m'atteindre au flanc. Il n'y parvient pas et chaque fois qu'il simule une attaque sur la tête ou le visage, je lui pousse le sabre au corps et il est obligé de se couvrir, de rétrograder.

Mais je m'irrite à ce jeu et je perds mon calme ; de chaudes bouffées me montent au cerveau ; mes dents se serrent et tout à coup je fonds sur lui, le sabre haut, la poitrine offerte. Il n'avait qu'à tirer droit et il me traversait, mais instinctivement il a levé l'arme pour parer le coup furieux et protéger sa tête. Le tranchant du sabre asséné de toutes mes forces a rencontré sa lame qui plie de la violence du coup, et ma pointe entrée vers l'épaule gauche, trace sur la poitrine un sillon sanglant.

— Nom de Dieu ! quel atout ! a crié le soldat spectateur.

Le blessé chancelle et s'assied sur un talus,

soutenu par ses témoins. Je m'avance vers lui la main tendue, des larmes plein les yeux :

— Oh ! monsieur, je vous ai fait bien mal !

Il sourit, très pâle, veut mettre sa main dans la mienne et se renverse évanoui. Ses amis le raniment, le portent à sa voiture et le mènent à l'hôpital de Vincennes.

Nous attendons à la porte durant une heure et demie la sortie de l'un des témoins :

— Eh bien, monsieur? interrogé-je, anxieusement.

— La pointe, par bonheur, n'a pas pénétré profondément. C'est égal, vous avez de la chance, vous tirez à vous faire tuer...

Vincent, recousu et bandé très serré, fut pendant six semaines condamné à l'immobilité. Au bout de huit jours, je me remis avec Marie.

CHAPITRE IX

MADEMOISELLE MARIE

(SUITE)

Marie m'a donné de nombreuses preuves d'affection. Elle accepte gaiement une existence incohérente et malaisée. Je crois que notre manière de vie lui plaît et que les repas réguliers et les habitudes normales l'ennuieraient vite. Comme moi elle aime l'imprévu, l'accidentel et le hasardeux : dîner un soir au bouillon, le lendemain déjeuner à la crémerie, le surlendemain ne pas dîner du tout. Elle s'attife originalement, coquettement avec des loques, en fille de Bohême qu'elle est, et n'envie pas un autre appareil. Certain jour que mien oncle, en accès de générosité, m'a fait riche par deux cents francs, j'en dévouai cent, qui nous restèrent quarante-huit heures plus tard, à la toilette de ma compagne. Nous fûmes acheter ensemble au prochain magasin de nouveautés

une robe et un chapeau à plumes. La dépense atteignit quatre-vingt-six francs, mais quand je m'apprêtai à la payer, elle m'ôta le billet des mains, le mit dans sa poche et sortit du magasin, sans mot dire, à la grimace du commis, à ma stupéfaction. Je la rejoignis et la grondai de son départ :

— N'est-tu pas devenue folle? Tu choisis une robe de ta couleur, le chapeau de ton goût; tu passes une demi-heure à l'essayage et lorsque l'achat est conclu, que les objets sont mis dans le carton, tu gagnes la porte et nous laisses en plan! Pourquoi ce changement d'humeur?

— « C'est que, vois-tu, mon Jacquot, quatre-vingt-six francs, c'est trop cher! Ma robe actuelle me va très bien; je t'y parais gentille! mon chapeau ne me quitte pas encore. Avec l'argent économisé nous aurons huit jours à nous amuser, à nous promener en canot, à manger des matelottes et des fritures chez la mère Flammery. »

C'était une guinguette hospitalière, près de la Seine, à Suresnes.

Marie me trompa souvent et chaque fois je lui pardonnai son inconstance, ses caprices et ses fugues, eussent-elles duré deux ou trois

jours. Lorsque, de retour à la maison, je ne l'y trouvais pas, je me promettais de ne plus la recevoir, de la jeter dehors à coups de pied, mais quand elle revenait, le sourire aux lèvres, rieuse et caressante sous les reproches et les injures, ma rancune n'y tenait plus, je n'avais point le courage de persévérer et je finissais par rire avec elle de ses plaisants prétextes.

Telle indulgence ne dérivait point d'une lâcheté de chair. Les sens n'ont que peu d'empire sur un tout jeune homme. Sa maîtresse n'est souvent pour lui que la compagne de route avec qui on prend ses repas, on cause, on joue, on parcourt chemin faisant, les sites de quelque agrément. Le dirai-je aussi : Othello n'est pas du tout mon héros ; je ne connais que de réputation « le monstre aux yeux verts ». L'infidélité m'a plutôt atteint à l'amour-propre que causé un chagrin. J'ignore la jalousie et estime que c'est mensonge de l'associer à l'amour. Elle dérive de l'égoïsme dont elle est l'implacable manifestation ; elle n'affirme ni ne prouve une affection robuste puisque vous voyez en mainte occurrence hommes et femmes furieusement jaloux d'êtres qui ne leur tiennent pas au

cœur. N'est-ce point aussi de la jalousie, cette inquiétude, cette tristesse de la bonne fortune d'un voisin ou d'un camarade, cette morsure au cœur à la nouvelle du succès d'un ami? Je l'ai sentie une demi-douzaine de fois cette blessure secrète et l'ai aussitôt brûlée comme un mal honteux et infectieux. La jalousie, qu'elle sévisse sur les choses de l'amour ou s'exerce au train de la vie, est l'indication d'un caractère médiocre, la manifestation incoercible d'une vilaine âme. Convient-il de distinguer la jalousie de l'envie : ne sont-ce pas sœurs jumelles, ordinairement inséparables? La première affecte parfois la forme pathologique et mérite un peu de compassion; l'autre est toujours méprisable et haïssable : je ne sais rien de pire, de plus hypocrite et de plus méchant que l'envieux.

Le dernier tour de ma maîtresse, et qui décida, je ne dis pas de notre rupture mais de notre séparation de biens, n'est plus qu'un souvenir comique. Un jour d'été, une lourde chaleur m'avait retenu toute l'après-midi aux bains froids de Henri IV. Entre deux plongeons, assis à la buvette, je me mis à causer avec un voisin de table, au bout d'une heure de nage et de têtes piquées simultané-

ment, nous étions amis et je l'invitai à dîner avec moi. Il accepta et je le plaçai à côté de Marie pour qui il usa d'une galanterie empressée. Ce nouveau camarade me déplut et m'agaça avant la fin du repas par son bagout, son aplomb, son ton avantageux. Je n'avais pas eu de peine à démêler à travers ses récits qu'il était *calicot* en disponibilité, encore qu'il prît soin de dissimuler son état dans le monde. Or, le commis de boutique semblait aux fils de commerçants et de bourgeois un inférieur méprisable. Fréquenter avec un *calicot* c'était déchoir! L'étudiant n'appliquait-il pas ce mot comme une grave injure à tous les jeunes gens de la rive droite, lorsqu'ils venaient se divertir « au Quartier ».

Après le dîner, le garçon d'hôtel m'apporte une dépêche qui m'oblige d'aller immédiatement chez un parent malade. Marie insista pour que je remisse la visite au lendemain. Je ne voulus pas l'entendre et la laissai, au café, avec mon camarade du bain froid.

Le malade demeurait à la porte de Neuilly. Un commencement de pluie avait rempli les voitures et les omnibus, Je me décidai, après trois quarts d'heure d'attente, de faire la route à pied et m'acheminai lentement à tra-

vers les arcades de la rue de Rivoli et les Champs-Elysées. Il était près de minuit quand dans l'avenue déserte j'arrivai auprès de l'Arc de Triomphe. A ce moment, me dépassa une voiture découverte remplie de chants et de cris joyeux. Quel n'est pas mon étonnement, ma colère, en reconnaissant la voix de Marie. — « Oh! les coquins, c'est trop fort! »

Et voici que je poursuis la voiture et la rejoins bientôt.

— « Tapez derrière » profère sous la capote une voix d'homme, celle du *calicot*.

Un coup de fouet me cingle le cou et les mains comme j'atteignais le marchepied. Craignant d'être éborgné, je m'arrête pendant que les gueux s'éloignent au galop.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit, ne respirant que la vengeance. Sitôt que je pus quitter mon parent, je fus au bois que je traversai à grands pas. Parbleu! je me doutais bien où nichaient la traîtresse et l'assassin : chez la mère Flammery, à Surennes, à l'endroit même où nous avions tant de plaisir à nous asseoir ensemble.

Je ne m'étais pas trompé. Il est midi et l'odeur de la friture emplit le jardin, peuplé

de convives. Tout de suite, à ma table préférée, sous le bosquet, je les vois qui déjeunent gaiement. Mais le compagnon m'aperçoit : il a le temps de voir la statue du Remords marchant sur eux, sur lui. Il pâlit, il n'a plus aucune envie de rire et comme, les poings serrés, j'atteins à la table, il se lève et file prestement par le fond du bosquet. Alors Marie se détournant m'aperçoit et me barre le passage en riant :

— « Oh! mon pauvre Jacques, laisse-le partir, il te cède la place! »

Ma main brutale l'a frappée au visage et rejetée sur la table dans un fracas de bouteilles renversées. Elle crie et indignés, deux ou trois hommes me saisissent, m'apostrophent et proclament « qu'il est lâche et dégoûtant de battre une femme ». Je me dégage et vais risposter quand la battue, se relevant et essuyant ses yeux :

— « Tas de *calicots!* mêlez-vous donc de vos affaires. C'est mon amant! et il a raison. »

Éclats de rire à toutes les tables du jardin pendant que je m'éloigne honteux et confus.

Durant deux jours, je ne rentrai pas chez moi; je déambule à travers les brasseries, déclamant contre Marie; je jure à tous les

amis qui consentent à m'entendre que jamais je n'approcherai plus cette fille infecte ; je me grise comme un sonneur et m'en vais coucher dans le lit de la première venue. La troisième nuit, à deux heures, ne sachant où reposer mes jambes vacillantes et ma tête lourde, je rentre au logis et me déshabille à tâtons, jetant à travers la chambre chapeau, vêtements et bottines. Me voici près du lit que je sens habité, tiède de la douceur d'un corps, en même temps que des bras câlins m'enlacent et qu'une voix chérie murmure pitoyablement : « Mon petit Jacques, pardon! bats-moi encore tant que tu voudras, mais ne me renvoie pas; j'en mourrais de chagrin. »

Et je me laisse attirer contre elle, je ressoude cette liaison désordonnée, sans dignité, aux chapitres équivoques, que je rougis un peu de relire, que je regrette de tout mon cœur, car si j'avais la faculté de rétrograder à dix-huit ans, comme je serais heureux de recommencer!... Ç'a été la part de joie de ma prime jeunesse : le reste ne fut plus que misère et déception. Plaise à Dieu qu'il donne une Marie à vos fils sur le chemin des vingt ans, une gaie et tendre compagnonne, une

amie dévoué et charmante, folle de corps, forte de cœur, celle que j'ai éprouvée et aimée.

Nous cessâmes d'habiter ensemble après sa dernière frasque. Nous nous retrouvions à des intervalles courts d'abord, puis plus éloignés, jusqu'à ce que le torrent des événements nous eût définitivement séparés. Cinq ans plus loin, proscrit, isolé, au bout du monde, je recevais encore une lettre de ma chère compagne qui, en mots affectueux, sollicitait de mes nouvelles et j'y retrouvais le charme de son rire, voilé d'un peu de mélancolie. A quoi bon répondre, nourrir l'illusion d'un retour que je n'espérais plus, la croyance d'un amour pour lequel je n'étais plus fait ! Je me tus ; elle n'écrivit plus, mais je retins le lieu et l'adresse de son ultime souvenir : à Anvers, 10, rue du Marché-aux-Hareng.

Il y a une dizaine d'années que, passant à Anvers, des amis me menèrent voir le Rydeck, ce fameux ghetto de la prostitution que les travaux du nouveau port jetaient à bas. Je m'arrêtai devant une maison renommée « la grotte de Calypso » où la hache des démolisseurs éventrait les salons et les chambres,

précipitant aux débris, parmi les gravats, panneaux peints et fragments de glace. Un seul mur encore debout branlait sur la rue où d'un vitrail déjà défoncé se détachait un gros numéro 10.

— « Rue du Marché-aux-Hareng », me dit celui à qui je demandai le nom de la rue.

Alors, déjà vieil homme, je pleurai.

CHAPITRE X

LA POLITIQUE

Le républicanisme classique dont je suis imprégné, la haine de l'Empire, la révolte intellectuelle contre le césarisme et ses formules brutales de gouvernement, m'ont réuni à quelques jeunes gens de même disposition. Parmi ces camarades nouveaux, je suis le plus jeune, le plus ardent, le plus irréfléchi. Plusieurs d'entre eux, combattants du livre, du journal, de la bonne parole, ont encouru la rigueur des juges bonapartistes et souffert la prison. Je les admire et brûle de m'égaler à eux par épreuve pareille. Pourtant ils me semblent d'un calme irritant, d'une prudence raisonneuse qui déçoit mon impatience. Tout de suite, je souhaiterais agir, me précipiter dans la mêlée, tenter quelque coup de main audacieux où risquer sa liberté, sa vie

au renversement de l'Empire. Mon cerveau en fermentation me pousse aux folles manifestations, et les aînés qui ont vingt-cinq ans considèrent avec un peu de dédain et parfois d'inquiétude le galopin effréné que je suis.

La politique est devenue l'unique thème de conversation, de discussion, de dispute autour de la table de brasserie. « L'art pour l'art » provoque les mépris de compagnons qui ramènent la littérature à une forme de propagande républicaine. Ils n'ont d'yeux, d'oreille et de goût que pour les études sociales : la générosité de la jeunesse, leur culture intellectuelle, la philosophie idéaliste, les exercices métaphysiques, et aussi la tradition de 1848, les ouvrages des réformateurs les avaient faits socialistes. Ils étaient plus *avancés* que moi : j'en eus honte. Leurs opinions précédaient les miennes ; je ne tardai pas à les rattraper. Ils se réclamaient sans cesse de Proudhon ; je le lus!

Et je lus avec passion, dévotieusement, comme une Bible de vérité, — d'abord le *Système des contradictions économiques*, puis *de la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, enfin *la Création de l'ordre dans l'humanité* — et ce

fut dans mon esprit un désordre, une confusion inexprimable, le chaos.

Il y a confondues, dans l'œuvre de Proudhon, deux parts qui, à la réflexion, se discernent et se séparent distinctement. La première, c'est le système issu de la philosophie allemande, de sa méthode de raisonnement, compliqué et obscur comme elle, aggravé d'arguments de scolastique moyennageuse, de subtilités jésuitiques par la lourde érudition du gars franc-comtois, par le fait d'une instruction solide, malaisément assimilée. De là, ces règles arbitraires d'une nouvelle distribution des richesses, d'une plus équitable répartition des biens fondée sur l'intérêt mutuel et la réciprocité des services. La seconde part de l'œuvre, toute critique, est admirable de clarté et de mouvement. Rhéteur éloquent, frappant des aphorismes sonores et éclatants, plus loin écrivain de tempérament au style savoureux, original et pittoresque, polémiste vigoureux et véhément, Proudhon met en pièces toute l'armée des économistes, démontre la bêtise de leurs apophtegmes, et l'inanité de leur science, leur impuissance à trouver remède à la misère, comme leur incapacité de déterminer les lois de la richesse.

Le voici à l'examen de la littérature, perforant les capitans du romantisme de sa plume tranchante et aiguë, fouillant les ouvrages de George Sand d'une analyse impitoyable et prononçant, à l'emporte-pièce, le jugement définitif sur ce mode de pensée.

C'est le merveilleux critique que j'ai retenu quand, depuis, j'eus senti le précaire du réformateur. Mais alors j'étais ivre de mots, fier d'avoir appris, de tenir prêt mon système de rénovation sociale. Je pouvais me mesurer aux discussions de mes amis et bouleverser la vieille société avec la certitude de la restaurer sur des bases équitables.

Des mots, des formules lancées au vent, un vague sentiment de rebellion contre les iniquités, et c'était tout. N'ont-ils pas raison, les plébéiens, quand ils se méfient de notre idéologie et déclarent vouloir faire eux-mêmes leurs affaires, et changer leur condition, étant seuls aptes à connaître d'où ils souffrent, comment ils seront plus à l'aise?

En une petite brasserie suisse, de la rue Monsieur-le-Prince, la bande républicaine socialiste tenait chaque soir ses assises à côté d'un piano sans cesse retentissant. Là, deux jeunes et jolies Hébé en costume ranz-

des-vaches, verseuses de cafés et de bocks, clamaient chaque quart d'heure aux sons du piano quelque refrain en vogue. L'une des deux vocifératrices est devenue une artiste quasi célèbre : je ne dirai pas son nom.

Conjurer, en pareil milieu, la ruine de l'Empire exécré était attrayant ; je me complaisais aux ardentes discussions, au tapage de la goguette. Cependant mes compagnons émigrèrent un à un rue Saint-Séverin, à la brasserie du père Glaser, dignitaire de la franc-maçonnerie, qui avait précédemment débité de la bière rue Bergère aux ennemis de l'Empire. Son nouvel établissement réunit bientôt ce qu'il y avait sur la rive gauche de jeunes hommes décidés à payer de leur personne en tout « attentat contre la sûreté de l'Etat ».

Mais de profondes divergences, de sourdes haines existaient entre eux. Imbus de l'histoire de la Révolution française, les révolutionnaires de 1869 y avaient élu leur opinion, leur coterie et leur prototype. Celui-ci sentait vivante en soi l'âme du grand Vergniaud, cet autre gardait la tradition d'Hébert, un troisième aspirait à l'honneur de recommencer Fouquier-Tinville. Peut-être attendaient-ils moins impatiemment la République de

leur rêve que l'occasion de se guillotiner l'un l'autre, selon la formule.

L'homme est une bête d'habitude, un animal d'imitation.

Quelques-uns ne prenaient jamais part à nos discussions et se réservaient pour l'action : les Blanquistes affiliés à des groupes mystérieux et fermés, acceptant passivement le mot d'ordre de leur chef suprême, Blanqui. Cet homme extraordinaire, d'intelligence supérieure, de caractère ambigu, a exercé sur tous ceux qui l'approchèrent un pouvoir irrésistible. Dans les prisons où il passa presque toute sa vie, plus de quarante années, sa prédominance lui attira les jalousies furieuses d'autres agitateurs, avec un assaut de calomnies qui ne lui ôta pas la force morale. Mais sa domination s'exerça à de petits sujets, à la formation des sociétés secrètes, vieux jeu des révolutionnaires du commencement du siècle. Le vétéran gardait encore l'illusion qu'une poignée d'hommes déterminés, secrètement conjurés, peuvent, au moment opportun, au signal donné, renverser un empire et élever leur chef au souverain pouvoir. Il caressa toute sa vie ce rêve de tyrannie révolutionnaire et, malgré le dé-

vouement aveugle de ses affidés, n'aboutit qu'aux échauffourées piteuses, sans écho dans la population. Il eut les qualités d'un dompteur d'hommes, paralysé par les préjugés de vieux conspirateur ; il en était resté à 1835, au mélodrame des carbonari, aux poignards en croix sous une tête de mort. Il ne se résigna jamais à comprendre qu'un coup de main adroitement préparé ne provoque pas fortuitement une révolution, qu'il y faut le concours de tout le peuple exacerbé contre le régime et las des fautes du maître.

J'eus deux fois l'honneur de voir Blanqui et de lui parler ; je me rappelle dans les traits du petit vieillard tout blanc et cassé par l'âge, ses yeux aigus et charmants. Il avait la parole douce et bienveillante, avec une rare distinction de manières ou du moins il me laissa cette impression, car les jeunes gens n'ont point toute liberté d'esprit et de jugement devant les hommes célèbres. Celui-là m'imposait par sa renommée, par le fanatisme de ses sectaires. Aussi, « le vieux », comme ils l'appelaient, me gagna-t-il par son affabilité, par l'attention qu'il accorda à mon personnage, d'ordinaire plus dédaigneusement accueilli, J'ignore si la complaisance aux nouveaux ve-

nus lui était familière, si elle était comprise dans son rôle de directeur de consciences et de manieur d'hommes? Il ne s'en départit pas pour les deux circonstances où je l'approchai : la première fois, à une réunion publique durant le siège de Paris; la seconde, dans la nuit du 31 octobre à l'Hôtel de Ville, où il se trouvait au gouvernement révolutionnaire proclamé durant la journée.

CHAPITRE XI

LA BRASSERIE GLASER

Les mots : brasserie, café, reviennent fréquemment dans ces souvenirs, non pas que nous nous plaisions uniquement dans la tabagie, devant une pile de soucoupes. Mais où l'étudiant, le jeune homme, habitant d'une modeste chambre meublée, retrouverait-il ses amis, débattrait-il les questions de son choix ailleurs qu'à l'estaminet? Il n'a ni salon, ni autre salle de conversation. Donc la nécessité autant que la camaraderie et l'habitude le ramènent chaque jour au même endroit. Bientôt, il s'y immobilise, il y consume ses journées et ses soirées dans la discussion. Ce fut mon cas.

Entre mes compagnons, trois figures caractéristiques se sont fixées dans ma mémoire, et

je puis restituer leurs traits moraux et physiques, tels que j'en fus impressionné.

Le plus distingué des trois est un garçon de vingt-cinq ans, long, mince, au masque saillant en arêtes vives, avec la physionomie de douceur, de bonté d'un Don Quichotte. Il se nomme Charles Longuet et arriva de Caen cinq ans plus tôt, le cerveau prodigieusement muni, la parole nourrie et abondante. Bientôt se groupèrent autour de lui les meilleurs jeunes gens, les vaillants et les intelligents de la rive gauche, capables par leur esprit généreux de tenter contre l'Empire les escarmouches du journal littéraire hebdomadaire, à défaut du grand quotidien politique que le cautionnement et l'autorisation préalable interdisaient. Réduits à la petite guerre d'épigrammes, d'allusions, de comparaisons historiques, ils s'exercèrent à décocher au monstre des traits barbelés. Tels javelots pareils à l'éclair déchirant la nue, portèrent des coups envenimés; tels pamphlets, comme les *Propos de Labienus* ou la *Dynastie des la Palisse*, retentirent longuement dans le silence public.

Charles Longuet, directeur des manœuvres de ces feuilles d'avant-garde, en vit périr trois

à l'ennemi, frappé chaque fois lui-même d'amende et de prison.

Je le regarde, je l'écoute émerveillé, proclamer la loi vivante de Proudhon et déployer devant une table de café plus d'éloquence par soirée qu'il n'en faudrait pendant un an pour gouverner tous les Parlements. De faconde intarissable, il ne se trouve jamais à court d'arguments. Il a la voix sonore, le geste exubérant, la passion de la dispute, quelque excès de la rhétorique nuageuse dont usait Brissot de Warville, son modèle. Je ne me lasse point de l'entendre, et plus d'une fois où la soirée s'acheva en batailles de systèmes, je l'accompagne au sortir de la brasserie, jusque chez lui ; à son tour il revient à ma porte, je le reconduis à la sienne, il me ramène encore et les heures de la nuit courent en la navette, cependant que la déclamation du maître, renforcée par les timides objections du disciple, emplit le boulevard Saint-Michel.

Ce fut, parmi les voisins de ma jeunesse, le plus influent sur mon esprit. Il m'a fait lire, il m'a incité au raisonnement, à la réflexion par sa brillante et un peu désordonnée controverse. Longtemps après, quand la vie nous a

séparés et rendus presque étrangers, ne s'est pas effacée la première impression de sympathie. Si tenace fut ce compagnonnage intellectuel, que je ne me désintéressai pas de Longuet et que j'ai pris ma part de ses joies et de ses douleurs.

Tout différent m'apparut Raoul Rigault, son contradicteur juré, son adversaire ordinaire en des discusions violentes qui bouleversaient la brasserie et décidaient le père Glaser à venir prier les orateurs de le prendre un peu moins haut. De taille moyenne, le visage enfoui sous la barbe châtain, les yeux fureteurs derrière le lorgnon, Rigault avait l'aspect d'un répétiteur de mathématiques déprimé dès sa jeunesse par la monotonie des leçons. Il fut, je crois, en effet, destiné aux études scientifiques mais ne connut pas les misères du professorat. En vérité sa culture intellectuelle était nulle : elle s'était bornée à la lecture de quelques tomes de l'histoire de la Révolution française, où il élut son modèle. Par esprit paradoxal, par gaminerie, par désir de se singulariser, de paraître plus fort qu'aucun, ce fut Fouquier-Tinville qu'il choisit. Au programme d'un tel politique, il joignit la connaissance superficielle de « l'organisation du

travail » de ce Louis Blanc qu'il affectait de mépriser profondément. Pourtant le terrorisme, le communisme rudimentaire ne suffisaient pas au jeune singe rouge, à sa grimace réglée sur un cabotinage particulier ; il affectait dans les conversations, même devant les tribunaux, le vocabulaire sans-culotte dont sont éliminées les désignations nobiliaires ou canoniques, comme saint, sire, roi. L'une de ses plus grandes joies fut, ayant à prononcer au tribunal, dans une affaire politique, le nom de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel; de pouvoir dire la rue Ya-Michel, le boulevard Germain, la rue Jacques.

Quatre-vingts ans plus tôt une victime de Fouquier-Tinville railla spirituellement le langage nouveau. Comme le sanglant et prudhommesque procureur lui demandait : « Votre nom? » Il répondit : *anonyme !* — « Comment, *anonyme?* » — Certainement! Je m'appelle le chevalier de Saint-Cyr ; or il n'y a plus de *Chevalier*, ni *de*, ni *Saint*, ni *Cyr* : je n'ai donc plus de nom !

Pareille gaminerie avec prétention de terroriste marquait tous les discours de Raoul Rigault. Au bout de cinq minutes de débat : « Je te ferais fusiller! » rugissait-il au nez de

son contradicteur. Sans doute il pensait comme il disait. Mais sa disposition la plus sincère était un goût de la police assez fréquent parmi les révolutionnaires. Il prenait vif plaisir à *filer* les agents de la brigade politique chargés de surveiller les républicains; il était parvenu à connaître un à un les noms de tous ces mouchards, à retourner contre eux leurs armes habituelles. C'était joie, sitôt qu'il pouvait les *brûler* en publiant dans les journaux leur signalement et leur adresse. Ainsi il y avait, dans ce gamin terrible, du diable au corps, de la force redoutable, du cynisme et de l'audace imperturbable.

Rigault m'avait d'abord étonné et un peu effrayé. Il bouleversait mes idées sur la Révolution française en insultant les hommes que j'avais accoutumé d'admirer, en exaltant des sanguinaires comme Hébert, comme ce Fouquier-Tinville qui me révoltait d'un mot odieux : « La République n'a pas besoin de savants ». A ce moment-là, Girondin tout au rêve d'une révolution élégante et humaine, j'avais un secret dégoût pour cet énergumène. Ma naïveté, ma violence de modérantisme, ma susceptibilité, ma timidité et mes emportements eurent le don de l'agacer. Il se moquait

de moi et haussait les épaules à mes arguments me tenant pour un niais. Il ne manquait point pourtant d'ajouter en guise de conclusion ordinaire :

— « N'empêche, mon petit Jacques, que je te ferais fusiller, comme un homme. »

Mais même les exagérations, la fantaisie de politique enragée partaient d'une conviction sincère, de désintéressement et de courage.

Une anomalie singulière, était de rencontrer, en ce clan de républicains socialistes, un bourgeois égoïste, épais, à la nature vulgaire, aux sens rassis, incapable de générosité dans les idées, de dévouement et d'action : je vous présente Tubercal. Imaginez un gros garçon de vingt-six ans, aux traits secs et durs sous l'estompe de la graisse et du poil follet, venu d'Angers pour suivre les cours de l'École de droit dont sa paresse foncière l'avait éloigné comme de tout autre travail. Il vivotait doucement au Quartier Latin d'une rente suffisante, passant les jours à ne rien faire et les soirs à la brasserie où je ne sais quelle loi des contrastes l'avait fourvoyé parmi des jeunes gens hardis et enthousiastes. Son égoïsme

irréductible s'affirmait sur toute sa personne, dans ses vêtements, ses regards et ses poses, dans le geste dont il ouvrait son porte-monnaie et buvait son café. Or, l'égoïsme, explicable à quarante ans par le frottement et l'usure de l'existence, est odieux chez un jeune homme. Au milieu de sectaires désintéressés, conjurés pour réformer l'inégalité des conditions sociales et la distribution des richesses, cet égoïste suprême n'eût en aucun cas prêté quarante sous à un misérable pour le sauver de la faim. Bien mieux, c'était un de ces êtres exemplaires ayant en leur aspect le *je ne sais quoi* écartant toute idée de prêt ou de service, devant qui les affamés pâtissent sans oser demander un morceau de pain. Parfois il était accompagné d'une longue femme anguleuse, déjà mûre, qui avait l'air de la veuve de Joseph Prudhomme et réservait sans doute à ses amants de maigres joies.

Tubercal me détesta tout de suite à cause de ma naïveté, de ma bonne foi, de mon tempérament de casse-cou si opposés à sa lenteur et à sa prudence. Sa médisance de provincial s'exerçait sur mes écarts, mes emportements juvéniles; elle devint plus réservée du soir où il sentit près de sa joue grassouillette le vent

de ma main. Depuis, jusqu'à sa mort d'apoplexie, il ne cessa de grogner à mes talons et de me faire tout le mal qu'il pouvait sans danger. Pauvre Tubercal! Je le décris tel qu'il fut et n'en ai plus ni amertume ni rancune. A quoi bon! Sans doute, alors j'étais un petit personnage insupportable de tapage, de coups de tête, d'entreprises déraisonnables! Peut-être aussi que sous l'égoïsme et la mauvaise qualité du camarade veillait une lueur d'idéal, l'âme des causes généreuses.

N'est-ce pas niaiserie, intolérance et inhumanité de ne concevoir que des hommes parfaits!

Je revois la petite brasserie, le tonneau de verre de l'enseigne aux flancs illuminés qui incite à entrer, le gaz qui rougeoie dans la salle en boyau entre les tables chargées de soucoupes, la poussée, sur les banquettes, des amis de même opinion opposés aux contradicteurs véhéments; j'entends retentir la voix de Longuet comme trompette, parfois un peu fêlée :

— « Je vous dis que les Girondins furent les premiers républicains et les grands novateurs de la Révolution, Athées avec Guadet, socialistes avec Brissot, politiques avec Ver-

gnault; c'est eux qui eurent l'honneur de déclarer la guerre à l'Europe et de lancer à travers le monde le soleil de l'idée révolutionnaire. »

— « Les Girondins? d'odieux bourgeois provinciaux, des réactionnaires, bons pour la guillotine. C'est la Commune révolutionnaire qui fit triompher la République, » reprenait Rigault.

— « Allez à l'école, mon cher, et lisez Proudhon. »

— « Proudhon est un bourgeois que j'aurais eu du plaisir à faire fusiller à côté de tous les fédéralistes comme vous. »

— « Vous êtes un fou et n'aurez jamais personne à fusiller parce que vous serez mis aux petites maisons. »

— « Je serai délégué à la sûreté générale et procureur syndic de la commune de Paris, » vociférait Raoul Rigault.

Et il le fut, et cette prédiction que j'entendis, en fanfare de bravade, plus de dix fois se trouva vérifiée par les événements, et il ne tint pas à lui qu'il n'achevât son programme en remettant, au peloton d'exécution, fédéralistes, individualistes et mutuellistes. Mais il n'y suffit point! c'est lui, qui collé au mur

devant douze fusils, mourut crânement, sous les balles des Versaillais, signe héroïque, avec une clameur hautaine et révolutionnaire.

CHAPITRE XII

UNE VISITE A EDGAR

Cependant rien de ce qui touche à la Révolution ne m'est indifférent, et durant les vacances, au cours d'un voyage en Suisse, je suis allé rendre visite et présenter mes hommages à un vieux de 1848 qui malgré l'amnistie refusa de rentrer en France sous le règne de César. Une aussi fière attitude m'impose, bien que j'eusse préféré voir au milieu de nous des chefs vénérables assumer le commandement et nous mener au bon combat. Mais ces preux, stupéfiés par le 2 décembre, n'ont-ils pas à redouter de Bonaparte, appuyé sur les suffrages universels, le guet-apens de quelque loi de sûreté générale, la déportation, la prison? Leur rôle, au delà des frontières, s'exerce par des écrits et les livres. Je n'en

sens pas toute l'efficacité; mon impatience n'admet que les hommes d'action.

Edgar Quinet est un des publicistes et des orateurs qui du haut de la chaire professorale remuèrent les étudiants, nos aînés. A ma sollicitation d'entrevue, il répond une lettre fort aimable. Au jour, à l'heure dite, j'accours.

Sa maison, sise à Montreux, devant un superbe paysage lacustre, est enfouie sous la verdure et les fleurs, précédée d'un joli jardinet où l'eau jaillit des rocailles. Sur le seuil, Edgar me tend les bras pour y serrer le représentant de la génération nouvelle. Mais à ma première émotion, succède quelque désappointement. Ce bonhomme en longue robe de chambre, à la tête bénigne et douce de vieux magister retraité, coiffée d'une calotte de velours, ne remplit pas le type attendu, imaginé, de farouche adversaire des jésuites, de fougueux pamphlétaire. Bientôt, quand il m'a fait asseoir et montré en discours formels une haine de l'Empire pareille à la mienne, je me reproche mon irrévérence. Parfois il s'interrompt pour prendre sur sa cheminée une photographie d'Henri Rochefort qu'il embrasse passionnément :

« — Voilà, voilà celui qui nous délivrera du parjure et de son infâme régime! »

Son enthousiasme pour la *Lanterne* est égal au mien. Son ardeur réveillée le soulève de son fauteuil et voici que comme jadis du haut de sa chaire, il tonne contre l'infâme, contre le clergé, complice des tyrans.

A ses éclats de voix la porte s'ouvre et une vieille dame coquette, en bonnet enrubanné, à figure d'institutrice anglaise, entre dans le salon :

— « Voyons, Edgar! ne t'emporte pas, tu vas encore te faire mal », dit-elle en lançant sur mon importune personne un regard peu aimable.

— « La compagne de ma vie, la seule joie de mon exil » a murmuré Edgar, puis :

— « Ne t'inquiète pas, ma chérie, mais tu sais que je ne puis parler de l'Empire sans colère! »

— « Il faut être calme, il faut conseiller la patience à cette imprudente jeunesse, reprend la vieille. Ce n'est pas par un coup de force, mais par la philosophie et la science que vous convertirez les hommes à la liberté. »

Le proscrit rasséréné abonde dans le sens



de sa femme et proclame la supériorité des doctrines sur les faits.

— « Ce n'est point pourtant par les doctrines que Louis Bonaparte a tué la République au 2 décembre! » ne puis-je m'empêcherde m'écrier violemment.

Madame Edgar semble révoltée de mon impertinence; lui, réfléchit un moment : « Avez-vous lu mon nouveau livre, *La Nature?...* »

— « Pas encore! mais dès mon retour à Paris... »

— « Eh bien, mon jeune ami, permettez-moi de vous l'offrir! »

Et il se dirige vers la bibliothèque; mais la vieille :

— « Tu oublies, chéri, qu'il n'en reste plus qu'un exemplaire, et que j'y tiens! Monsieur Jacques fera prendre le volume chez son libraire. »

Je jette un coup d'œil sur le rayon vitré où dix tomes de *La Nature* sont en ligne, et ce trait d'avarice me rend maussade, et je ne tarde pas à me retirer non sans qu'Edgar ne m'ait serré encore une fois entre ses bras.

« Si l'Empire n'a que des adversaires pareils à ce bonhomme, pensais-je, m'en allant le

long du lac de Genève, César peut dormir en paix; la désagréable vieille! » Mais dans cette réflexion dépitée entrait le regret de l'ouvrage avec l'autographe du contemporain célèbre dont j'eusse été si fier.

CHAPITRE XIII

CONSPUEZ LABOULAYE

L'opposition parlementaire, au corps législatif ne satisfait point notre passion révolutionnaire et les députés de la gauche, prudents, modérés, incapables d'action, nous paraissent d'indignes trembleurs; il s'en faut de peu que nous ne les haïssions autant que le régime impérial dont ils sont un des organes.

Notre intransigeance ne saurait souffrir les mœurs douces de ces avocats. Ils sont conciliants et ondoyants, amollis par l'habitude de plaider le pour et le contre, pliés aux opinions contradictoires, assouplis aux rapports aimables avec les fonctionnaires impériaux, enclins à se contenter des exercices oratoires du Palais-Bourbon, à contenir leur mission politique en quelque succès de tribune, — succès personnel sans résultat, ni conséquence.

Leur opposition revêt une forme tempérée; s'ils espèrent encore plus qu'ils ne hâtent la fin du règne, c'est avec l'ambition secrète d'arriver au gouvernement par l'étiquette républicaine. Impatients d'être revêtus, de conviction changeante, plus d'un aurait accepté l'offre d'un ministère comme fit Émile Ollivier. Ainsi ont accoutumé les politiciens de tous les partis : leur foi ne résiste point à l'éloignement des affaires et ils ne manquent pas de prétexte raisonnable à capitulation.

Donc, nous ne dissimulions pas notre mépris des émasculés de la gauche; nous nous irritions de ce qu'ils détinssent des sièges qui auraient dû appartenir à d'autres plus vaillants, ennemis irréconciliables de l'Empire; nous leur manifestions publiquement, en toute occasion, nos sentiments hostiles. Eux, les avocats, évitaient les discussions, les rencontres, se gardant de laisser voir à quel point nous étions leurs bêtes noires et comme ils nous souhaitaient enfouis au fond de quelque prison bien close!

Peut-être notre ardeur était-elle intempestive; peut-être si les députés étaient « descendus dans la rue », n'auraient-ils été suivis que par une poignée d'écervelés comme moi;

mais, pourrait-on dire qui des fous ou des sages avait raison? Songez quelle rétroversion de l'histoire, si Napoléon III eût été détrôné un an plus tôt!

Un besoin inassouvi d'action me pousse au premier rang chaque fois que « le vieux quartier latin » se réveille et manifeste.

D'abord c'est le *chahut* à Laboulaye, professeur au Collège de France. Auteur de jolis pamphlets, comme *Paris en Amérique* et le *prince Caniche*, le libéral s'est rallié à l'Empire par lettre publique. Les étudiants ne sauraient permettre l'apostasie d'un de leurs maîtres. Aussi, la veille de son cours, circule à travers les cafés de la rive gauche une feuille manuscrite relatant les circonstances de sa palinodie et invitant tous les jeunes gens des écoles à s'empresser au Collège de France pour réclamer à Laboulaye l'encrier d'honneur qui lui fut offert par la ville de Strasbourg.

Je n'ai garde de manquer au rendez-vous et m'y suis préparé durant la nuit précédente par une lecture attentive des deux ouvrages de Laboulaye. La salle du cours est surveillée; des huissiers en interdisent l'accès à la foule; mais d'une poussée énergique, nous les écartons et pénétrons dans l'enceinte parmi les

rangs pressés. Une agitation fièvreuse règne sur tous les bancs: les uns commentent la lettre du professeur, les autres flétrissent sa conduite; quelques timides voix essaient de le défendre et de le justifier.

Enfin il paraît, un peu pâle, à la table, et soudain mille clameurs déchirent l'air :

— « Rendez l'encrier! Au Sénat! conspuez Laboulaye! »

La foule se précipite en avant, vers la chaire dans une bousculade impétueuse. Lui, étend la main, du geste suppliant qui sollicite le silence. On crie : « Laissez-le parler! » et le brouhaha s'apaise un peu. C'est le moment que j'ai choisi pour un effet inattendu. Secondé par les uns, repoussé par les autres, j'ai franchi les bancs et me suis frayé une route jusqu'au bord de la table, à côté du professeur. Alors grimpé sur une chaise, je sors un volume de ma poche en clamant de toute la force de mes poumons : « Laboulaye jugé par lui-même! » Et aussitôt je lis un passage du livre où, de satire aiguë, il fustige les variations d'opinion. Un formidable cri de haro éclate au bout de la lecture, et pendant que le pauvre homme ahuri hésite s'il ne doit pas quitter la place, je passe derrière lui et, sur un tableau

noir, j'inscris à la craie, en lettres énormes, ces deux mots :

Laboulaye judas!

Ils sont salués par des salves d'applaudissements; les vociférations deviennent furieuses :

— *Conspuez Laboulaye, conspuez! rendez l'encrier! Au Sénat!*

Les gros sous commencent à pleuvoir autour du victimé : il est obligé de céder, il se retire sous la mitraille et les huées.

Nous restons maîtres de la place, et après force colloques et discussions bruyantes nous quittons la salle. Mais dans la rue les sergents de ville apostés ont vite fait par leurs bourrades de disperser les groupes.

Le lendemain tous les journaux contèrent par le menu l'incident tapageur, et ce ne fut pas sans orgueilleux plaisir que j'y trouvai le récit de mes prouesses.

Et pourtant je n'avais cure de la renommée. J'agissais par goût du tapage ; ma grande colère contre Laboulaye ne dura pas plus loin que cette séance.

Ce fut pareille turbulence, avec une passion politique plus ardente, qui me porta au *chahut* Tardieu à l'École de médecine. Le célèbre pro-

fesseur de médecine légale, d'humeur complaisante au pouvoir, appelé en qualité d'expert, lors du procès de Tours, s'était prononcé dans un sens favorable au prince Pierre Bonaparte accusé d'avoir assassiné le journaliste Victor Noir. Or sa consultation, qui peut-être reposait sur une conviction, nous parut servile et contraire à l'honneur professionnel. Aussi Tardieu dut-il abandonner son cours, poursuivi par les huées, conspué, renvoyé au Sénat. Mon personnage, cette fois, se trouva plus effacé; il n'empêche que, comme les étudiants en médecine, dans un esprit de particularisme comique, prétendaient empêcher les étudiants en droit de participer au tumulte et demandaient qu'on leur fermât les grilles de l'École, je me juchai sur la statue de Bichat et, de cette tribune improvisée, à titre d'inscrit aux deux Facultés, je reprochai leur intolérance mesquine à mes camarades et leur en démontrai l'absurdité puisque l'expertise, participant de la médecine et du droit pénal, intéresse également bazochiens et carabins.

Donc les étudiants en droit me durent de tenir leur partie dans ce concert et de pouvoir « conspuer Tardieu » à bouche-que-veux-tu.

Cependant, m'empressant partout où il y avait des coups à recevoir, à donner, j'étais devenu hôte assidu des réunions publiques. J'entendis là des discours d'une violence singulière qui, parfois, si enragé que je fusse, me choquèrent par leur incohérence. Parmi les orateurs, plusieurs, soit ouvriers, soit jeunes bourgeois, parlaient d'une éloquence passionnée, imagée et pittoresque, bien plus vivante que les discours des avocats et des parlementaires ; j'en fus ravi. Du reste, presque tous les tribuns populaires avaient le verbe facile et coloré, la facilité de parole qui s'acquiert vite par l'exercice. Leur défaut commun était de renchérir de violences les uns sur les autres pour obtenir les applaudissements des auditeurs.

Le public de plébéiens un peu rudes et grossiers, aux fortes senteurs, ne laissait pas que de m'effaroucher, mais je ne tardai point à me familiariser avec ce monde-là. J'y tins mon petit bout de succès en vociférant sur l'estrade, bon moment de vanité quand le président d'une réunion publique, salle de l'avenue d'Italie, prononça la formule :

« La parole est au citoyen Jacques. »

Après les bafouillements de la première soi-

rée et les émotions d'apprenti orateur, je fus bientôt maître du vocabulaire, expert à m'attirer l'avertissement du commissaire de police présent en lançant quelques injurieuses attaques sur la dynastie de décembre.

CHAPITRE XIV

CONDAMNÉ POLITIQUE

L'intrusion d'un gamin de dix-huit ans dans la mêlée politique ne laissait pas que d'agacer les tribuns de réunions publiques, mes collègues. Ils m'auraient volontiers renvoyé à l'école attendre que je fusse devenu citoyen majeur. Ils affectaient de traiter dédaigneusement l'auxiliaire importun, l'hurluberlu, compromettant par ses emportements la cause qu'il prétendait servir. Sans doute mon zèle était souvent inconsidéré et imprudente ma bonne volonté; mais je crois que ma petite popularité croissant aux éclats de la tribune indisposait surtout d'ombrageux camarades. Cependant j'enrageais de ma jeunesse, de n'être pas pris au sérieux, de ne trouver point un emploi périlleux pour mon activité. Lors-

qu'un nouveau venu m'interrogeait sur mon âge, très troublé par cette question, je me donnais deux ou trois années de renfort; il me manquait tout à fait la barbe qui impose : ma mine juvénile, naïve et timide trahissait la supercherie.

Seuls, les ouvriers habitués des clubs me prêtaient quelque conséquence, à cause de ma qualité d'étudiant, par l'effet d'un symbolisme instinctif, par affinité entre le travail intellectuel et le labeur manuel. Il règne à tous les âges chez l'homme du peuple une fraîcheur d'impressions, une naïveté de sensations, une générosité de croyances qui confinaient aux miennes. Ma jeunesse insupportable aux autres attirait ces plébéiens puériles. Je me liai d'amitié avec plusieurs d'entre eux, et bientôt nous nous réunîmes presque chaque soir dans une petite salle de marchand de vin, rue de La Harpe. Nous venions là six ou sept que même ardeur, même désir d'action contre l'Empire animaient. Mais le plus impatient était un grand diable d'ouvrier fondeur de trente à trente-cinq ans nommé Graindon. Son épaisse barbe brune, ses yeux noirs enfoncés dans l'orbite, son teint jaune, son dur visage m'impressionnaient. Il était invariablement

vêtu d'une blouse de toile bleue et d'un pantalon de drap à carreaux. Sombre et concentré, il répugnait à parler et formulait son opinion extrême par des phrases courtes, violentes et grossières.

Combien de projets extravagants ne roulâmes-nous pas en cette arrière-boutique de marchand de vin ; que d'idées insensées nous avons agitées ! Pendant une semaine, il fut décidé de piller l'armurier du boulevard Saint-Michel, d'arrêter l'omnibus de la rue Saint-Jacques, de construire une barricade, de la défendre à coups de fusil de chasse et de revolver, appelant par notre exemple le peuple aux armes. Mais à la fin Graindon s'opposa à ce beau dessein parce que sept hommes ne suffisent pas à une révolution, parce que nous courrions le risque d'être pris pour des agents provocateurs et de rester isolés, impuissants.

Nous ne pouvions nous résoudre à n'agir point. Aussi accueillîmes-nous d'enthousiasme la proposition de Graindon qui consistait à fabriquer des bombes explosibles comme celles d'Orsini. Armés des engins formidables, nous pénétrions la nuit aux Tuileries, nous mettions en déroute les cent-gardes veillant sur César, nous nous emparions de l'Empe-

reur que nous portions, au pied des Tuileries, sur la Seine, dans un canot préparé ; puis nous faisions force de rames, et menions notre otage en une petite île déserte, au-dessous de Saint-Germain. Là, nous l'obligions à signer son abdication et le gardions prisonnier jusqu'à ce que la République proclamée eût ordonné sa mise en jugement.

J'avais promis d'être le banquier de l'expédition. L'ouvrier fondeur me demanda cinquante francs pour la fabrication des bombes. Huit jours après, il nous montra trois paires d'hémisphères en cuivre jaune qui adaptés l'un à l'autre, avaient la forme et la grosseur d'une pomme. J'éprouvai une joie niaise à manier, à garder entre les mains ces précurseurs de la République. L'un de nous, chimiste dans une fabrique de droguerie, remit à Graindon la formule du picrate de potasse et lui indiqua le moyen de s'en procurer les éléments. Il fut convenu que huit jours plus tard, un lundi, à dix heures du soir, au même cabaret, Graindon nous remettrait à chacun trois bombes chargées et que, quatre heures plus tard, nous marcherions sur les Tuileries.

Nous avions décidé par prudence de ne pas

nous réunir avant le soir fixé; aussi durant la semaine, je ne songeai à notre expédition qu'en envoyant au bombardier cent francs réclamés pour les derniers préparatifs. Mais le dimanche, la pensée du lendemain glorieux m'envahit tout entier. J'allai dîner à Vincennes, en compagnie de ma mère, chez un brave homme de commerçant dont les fils avaient été mes camarades de collège et en ce milieu bourgeois, je savourai mon importance et la gravité de mon secret. Ils ne se doutaient pas le bonhomme et les candides commis, ses fils, quel rôle m'était désigné. Il ferait beau voir leur surprise quand ils apprendraient, le surlendemain, ma mission triomphante et libératrice. Cette perspective ne m'ôta pourtant pas la modestie, mais détermina une gaieté un peu nerveuse qui n'échappa pas à ma mère :

« — Qu'as-tu donc, Jacques? me dit-elle. Tu ne sembles pas dans ton état naturel. Tu n'as presque pas mangé ni bu et on te dirait grisé. »

Le lendemain soir, à dix heures, haletant d'impatience, un peu fiévreux, couteau de chasse sous la redingote, revolver en poche, je suis le premier au rendez-vous du marchand

de vin, à dix heures. Graindon ne tarde pas à me joindre. Il n'a pas apporté les bombes qui sont toutes prêtes en lieu sûr où il les distribuera tranquillement aux conjurés, sans nul risque d'explosion. Je ne puis que louer sa prudence. Nous attendons les autres qui ne se hâtent point d'arriver. Onze heures! personne ne vient et nous commençons à nous jeter des regards inquiets.

« — Quelle inexactitude! » murmurai-je.

Le quart, la demie, minuit sonnent et pas un n'a paru.

« — Oh! les lâches, les menteurs, déserter au dernier moment devant le danger!

« — Ils ont sans doute été arrêtés, reprend Graindon.

« — Allons nous en assurer chez eux, criai-je.

« — Pour nous faire pincer aussi. Tu es bête, mon petit Jacques!

« — Alors donne-moi les bombes; marchons seuls!

« — Tu deviens fou! Deux hommes contre cent ne réussiraient même pas à se faire tuer utilement! C'est partie remise! »

C'est partie finie. J'ai appris le lendemain que les gaillards étaient prudemment restés

au logis : désillusion comique! La cruelle fut plus tard, où je sus que Graindon était de la police.

Toute cette histoire de brigands me coûta cent cinquante francs.

Ce n'est pas cher!

Donc les palmes du martyre continuent de se refuser à mon front. Je suis entouré de vaillants qui ont souffert pour la bonne cause dans les prisons de César ; j'aspire aux mêmes épreuves, à des persécutions semblables et ne sais point les mériter. En vain, je m'évertue, je conspire, je profére en public des propos séditieux. La répression semble se détourner de moi, comme si j'étais un trop petit garçon.

Enfin me voilà cité devant M. Querenet, juge d'instruction, à la suite d'une réunion publique, à Charenton, maintenue après que la dissolution a été prononcée par le commissaire de police. Je néglige de me rendre au jour dit, à la citation du magistrat : quarante-huit heures plus tard deux agents m'arrêtent sur le boulevard Saint-Michel et m'incarcèrent au Dépôt de la préfecture de police. Malgré les formalités humiliantes de l'écrou, la saleté de la cellule, j'ai la joie de l'épreuve qui commence. Le lendemain je suis conduit à l'ins-

truction. J'avais préparé une fière déclaration de principes pour un Laffémas. Le magistrat est poli, presque aimable : « — Je vous ai fait arrêter, monsieur, parce que vous avez cru devoir ne pas répondre à ma citation ; vous êtes accusé de contravention à la loi sur les réunions publiques et d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement.

« — Je refuse de répondre et de signer ! »

C'était le b-a ba de la tactique des adversaires de l'Empire. En refusant de répondre aux juges, ils évitaient les pièges de l'instruction. Le magistrat n'en paraît pas du tout offensé :

« — Greffier ! écrivez que, interpellé, le sieur Jacques a refusé de répondre et de signer ; je n'ai, ajoute-t-il en se retournant vers moi, aucune raison de vous retenir en prison préventive, vous êtes libre ! »

Je ne puis rester en prison malgré le juge et je quitte la cellule qui ne m'a gardé que vingt-quatre heures.

Bientôt je reçois une citation à comparaître en police correctionnelle, et j'interroge les anciens sur l'attitude à prendre. L'un me con-

seille d'affirmer mes opinions républicaines; un autre, un pur de 48, m'engage à mépriser la justice de César et à ne point me défendre; je choisis le moyen terme, c'est-à-dire que je n'aurai pas d'avocat et plaiderai moi-même, changeant mon procès en imprécations contre l'Empire. Mais au jour de l'audience, mon affaire prend un tour inattendu. Brunet, le président de la huitième chambre correctionnelle, est un petit homme chauve, au visage glabre, de physionomie spirituelle et narquoise. Il me regarde attentivement et un sourire de bienveillance railleuse erre sur ses lèvres quand il m'interroge et me demande mon âge : J'ai dit *vingt ans*, mais il se tourne vers le procureur impérial et murmure en riant :

« — Il n'a que dix-huit ans ! »

Ceci me déconcerte ; j'ai préparé des phrases agressives : je ne trouve plus mes mots, et le malin magistrat m'amène à répondre sur les faits qui me sont reprochés.

Deux ouvriers céramistes, assesseurs de la réunion, sont assis à mes côtés sur le banc des accusés et poursuivis au même titre que moi. Les pauvres gens, effrayés, s'expliquent et se disculpent de leur mieux. Mais le procureur

impérial, dans un réquisitoire plein de morgue et d'impertinence, insiste sur leur responsabilité, s'acharne sur eux, puis il me fait la leçon, me morigène et conclut qu'un peu d'indulgence ne sera pas déplacée en faveur de mon jeune âge et de ma naïveté.

Je bouillonne d'indignation et de confusion, et quand le président m'autorise à parler, je déclare « n'accepter aucune indulgence des juges d'un régime criminel trempé dans la boue et le sang de Décembre..... »

« — Jacques ! interrompt le président, vous n'êtes point cité ici pour juger le coup d'État du 2 Décembre mais pour répondre du délit d'une réunion illégale tenue à Charenton. Renfermez-vous dans votre défense, sinon je vous ôte la parole ! »

Je reprends :

« — Il n'y a pas de délit, pas de loi, pas de justice sous le règne de l'homme qui a violé la loi.....

« — Monsieur Jacques, asseyez-vous, je vous ôte la parole, dit froidement le président.

« — Alors la défense n'est pas libre !

« — Non ! la défense n'est pas libre ! du reste la cause est entendue. »

Et le tribunal jugeant séance tenante, rend un arrêt qui frappe mes coaccusés de un, deux et trois mois de prison et « attendu qu'il doit être tenu compte à l'accusé Jacques de son extrême jeunesse, le condamne à... cinquante francs d'amende ».

Le président Brunet m'a lancé un coup d'œil bienveillant et railleur en prononçant ces derniers mots. Concevez l'exaspération où me met son humiliante indulgence. La colère, la honte me privaient de voix pour apostropher les juges, et je comprends fort bien les accusés qui en des circonstances tout opposées se déchaussent et jettent leur soulier à la tête du magistrat.

CHAPITRE XV

LA DÉCLARATION DE GUERRE

Proudhon l'a dit : « S'il y a quelque chose de plus haïssable que les tyrans ce sont les martyrs. » Or j'avais la vocation du martyre. J'étais venu trop tard dans un empire déjà trop vieux pour courir de grands risques. Une dizaine d'années plus tôt, la plaisanterie m'eût pu coûter cher, et j'aurais appris les chemins de la Guyane ou de Lambessa ; mais en 1870, la loi de sûreté générale n'était plus que lettre morte. Le gouvernement impérial avait perdu son prestige ; son autorité s'en était allée aux hasards d'une constitution libérale, son inviolabilité n'avait pas résisté aux attaques audacieuses de la presse affranchie. *La Lanterne* avait criblé l'empereur et l'Empire de traits mortels. On sentait que la fin du règne était proche.

Mon ardeur de combat, qu'avait encore accrue ma séance de police correctionnelle, me ramène en peu de mois trois fois sur la sellette. Mon premier retour répond d'outrages à la personne de l'empereur en réunion publique. Le président Brunet reste poli et narquois, mais son ton est devenu plus sec. Pourtant, à l'instant où il me condamne à trois mois de prison, il me regarde et sa mine semble dire : « Puisque vous y tenez ! » A l'affaire suivante, il n'a plus aucune velléité de sourire, car mon cas est grave. En un club que je présidais, avenue de Choisy, le commissaire de police, ayant prononcé la dissolution de la réunion, fut arraché de la tribune et frappé de coups de poing et de pied par les assistants pendant qu'il gagnait la porte. En vain essayé-je de le protéger : il a été atteint de horions furieux et n'a pu sortir que le visage endommagé. J'avais favorisé sa retraite ; l'acharnement de toute une foule sur un seul, la brutalité et la lâcheté des masses confuses m'ont toujours révolté. Mais après son éviction, la réunion se continuant, j'ai fait sonner un discours furibond contre l'Empire. Huit mois de prison sont le prix de mes paroles et

de ma participation à la bagarre. Le bruit d'une telle affaire me désigne fâcheusement aux rancunes de la police. L'animosité des agents et des fonctionnaires de cet ordre est redoutable : elle s'exerce sans scrupule sur vous et, ce qui est plus odieux, sur les vôtres : elle a l'accoutumance des plus infâmes moyens, des calomnies ingénieuses et des inventions ridicules. Le mot de Paul-Louis Courier sur Napoléon : « L'homme qui inventa la grande guerre et la grande police » se confirme par la tradition. Si l'outrancière centralisation impériale s'est maintenue dans tous les ressorts de l'administration et du gouvernement, à l'école, au lycée, comme aux bureaux, les ténébreuses machinations, les artifices, les traîtrises, les mensonges de Fouché ont créé une tradition, lente à s'effacer.

Cependant, les événements se précipitaient, et tout à coup éclata sinistrement la nouvelle de la déclaration de guerre à la Prusse. Parmi les républicains, ce fut de la stupeur, puis une inquiétude, une anxiété grandissantes. Il n'était douteux pour personne que l'empereur et ses ministres affolés avaient pris le parti de la guerre pour en finir avec les difficultés intérieures de gouvernement. La

victoire leur paraissait assurée. Comment supposer que la prestigieuse armée de Crimée et d'Italie fût tenue en échec, mise en déroute par les bataillons d'un petit peuple qu'à toute époque nos soldats avaient facilement vaincu? L'Empire voulait se retremper dans la victoire, y puiser les moyens de dompter, — d'exterminer une opposition menaçante. De son côté, le parti républicain sentait bien que la guerre n'était pas seulement dirigée contre l'Allemagne mais contre lui. Il se trouvait tiraillé entre de chères convictions, l'intérêt de son existence même et ses sentiments patriotiques. Il ne pouvait applaudir au succès des armées impériales ; il n'y croyait pas, soit qu'il fût éclairé par les démonstrations, comme celles de M. Thiers, sur la faiblesse des effectifs, le désarroi de l'armement et l'insuffisance de l'éducation militaire ; soit qu'un instinct secret, les faciles prévisions du pessimisme l'eussent averti de l'impéritie de nos généraux et de nos états-majors comme des forces de l'ennemi.

Je dirai tout : l'opinion faite d'illusions et de souvenirs glorieux régnait parmi nous que Napoléon III déchu, la République n'aurait qu'à proclamer la patrie en danger, pour

chasser les Allemands, comme les nuées de sauterelles fuient aux sons du tambour. Ainsi, la passion politique absorbe le patriotisme et chaque parti lie tour à tour le sentiment de la patrie à ses préférences de régime.

Les manifestations d'un patriotisme équivoque renforcées par les clameurs du chauvinisme ridicule n'étaient point destinées à nous rallier autour du drapeau, le drapeau de l'Empire plutôt que de la France. L'apparat des cris de commande, la sotte assurance, la forfanterie publique, ce dédain de l'ennemi, ces récits bouffons des journaux officieux nous inspiraient dédain et irritation. — « Attendons la fin ! » murmurions-nous.

En apprenant les premières défaites qui si rapidement se succédèrent, nous fûmes comme des prophètes maudits qui voient se vérifier leurs oracles et nous conjecturâmes la chute prochaine de l'Empire sous la colère du peuple déçu et humilié.

A l'issue d'une de ces soirées où les Parisiens ahuris à l'annonce de quelque désastre nouveau, s'amassaient à travers les rues, s'arrêtant sur les places en groupes de discussions passionnées, j'étais rentré chez moi avec une agitation fébrile qui m'ôta le som-

meil. Je regardai sur la carte pointée par de petits drapeaux les corps d'armée échelonnés le long de la frontière, je touchai du doigt l'endroit de la dernière défaite; j'entendis la fusillade et le canon et songeai à tous les braves gens tombés dans la mêlée. Là-bas, des jeunes hommes de mon âge avaient le bonhenr de respirer la poudre et de galoper dans la bataille, de tirer des coups de feu, de déployer leur force, leur activité : c'était peut-être plus intéressant que débattre les chances de victoire, les plans politiques autour d'une table de café, — plus brave que crier « Vive la paix! » par les rues où d'autres clamaient : « Vive la guerre! » Et je me sentis honteux et triste de n'être point parmi les petits soldats qui se battaient aux bords du Rhin allemand, dans les plaines d'Alsace, pour la bonne France, mon pays, et n'avaient pas peur.

Mais servir l'Empire exécré! entrer volontairement dans « les cohortes prétoriennes », c'était félonie, désertion des principes. Que penseraient de moi les camarades, comment avouer mes sentiments, mes désirs, mon projet?

CHAPITRE XVI

POURQUOI PAS SOLDAT

Je ne dormis pas cette nuit-là et, soit ardeur belliqueuse, soit chauvinisme inconscient, le matin mon parti était pris et domptés mes scrupules politiques : j'avais résolu de m'engager. Je choisis un corps spécial, de renommée retentissante, de costume chatoyant, un régiment qui avait sa légende glorieuse de prouesses : le 3e zouaves.

En m'acheminant vers le bureau de recrutement, rue Saint-Dominique, j'étais oppressé par la pensée que je rompais avec toutes mes amitiés, mes camaraderies. Non ! je n'affronterais pas le blâme et le reproche de mes coreligionnaires; je ne retournerais plus à la brasserie Glaser.

Cependant si lentement que j'aille, avec

les réflexions qui m'arrêtent planté comme un grand dadais au milieu du trottoir, j'arrive au but. La cour est remplie d'une cohue de jeunes hommes, les uns en blouse, coiffés de casquettes; les autres, de redingotes vêtus, en chapeau de soie; il y a aussi parmi les civils des soldats de toute arme. Ils s'entassent confusément le long du mur comme la queue du théâtre aux soirs de succès, rieuse, bavarde et criarde.

J'hésite, timide, devant la foule et brusquement je traverse la cour et frappe à une porte où sur une pancarte est écrit : *Engagements.*

— « Entrez », crie une voix dure.

Me voici dans la pièce coupée en deux par une longue table derrière laquelle sont assis quatre officiers aux képis galonnés et autant de sous-officiers qui écrivent sur de grandes feuilles rayées, en répétant à haute voix les indications données par les volontaires debout devant eux.

Mais l'un des galonnés m'apostrophe :

— « Qu'est-ce que vous voulez, vous? »

— « Monsieur je... »

— « Appelez-moi, commandant, nom de Dieu! »

— « Commandant! je suis étudiant et je viens pour m'engager au 3e zouaves? »

Sans doute, j'ai lâché une grosse bourde ou je suis un être fort grotesque en soi, car les quatre officiers éclatent de rire et les sous-off, la plume en suspens, sourient discrètement, respectueusement. Lors, mon commandant :

— « Vous avez l'intention de faire le malin, j'vois ça .. »

— « Mais pas du tout, monsieur, je veux m'engager !

— « Eh bien! vous allez me f... le camp hors d'ici et aller vous coller le long du mur de la cour, à la queue, après tous les autres, en attendant votre tour, et en route, plus vite que ça, mon gaillard! J'aurai l'œil sur vous ! »

D'abord, suffoqué par ce ton de caserne, je regarde le grognard bien en face et d'une voix tremblante de colère :

— C'est un peu tôt pour être grossier, monsieur. Je vous remercie du service que vous me rendez; vous irez chercher d'autres engagés qui défendront l'Empire. Moi, je ne serai jamais sous votre coupe!

Et tandis qu'il gueule un juron, des appels

furieux, j'ai ouvert la porte et gagné fièrement la rue.

Ce que c'est de la destinée : sans un tel butor, mon existence était absolument changée, peut-être vite terminée par la mort heureuse du champ de bataille : quelques mots modifient le cours et déterminent l'événement de toute une vie. Assurément, même après cette déception, si un ami m'eût dit qu'en la France envahie, la place d'un jeune homme de bonne volonté, valide et vigoureux, était à l'armée, mon amour-propre blessé, ma suceptibilité de timide ne n'auraient pas empêché de retourner au bureau militaire ; mais personne ne me conseilla, et je me gardais bien d'avouer ma démarche.

Trois semaines plus tard, un matin, Clément, commissaire aux délégations judiciaires, escorté de quatre agents, pénétrait dans ma chambre et m'arrêtait en exécution des condamnations correctionnelles prononcées contre moi. J'étais encore au lit quand il entra ceint de son écharpe et pendant que je me vêtissais, l'homme de police rôdait à travers la pièce, interrogeant mes tiroirs, fouillant dans mes papiers et lisant mes lettres.

— « Vous avez un mandat de perquisition? » lui dis-je.

— « En ce moment, avec des gens comme vous, nous ne prenons pas de mitaines. Du reste Paris est en état de siège. »

L'homme, policier de l'école du fameux Lagrange, était d'aspect fâcheux, complètement chauve, l'œil fourbe et effronté, la lèvre insolente sous la grosse moustache rousse. Une voiture attendait dans la rue ; il m'y fit asseoir à côté de lui ; un agent sur le strapontin veillait, un autre sur le siège, auprès du cocher. Alors il essaya de nouer conversation : je regardai dans la rue.

— « Vous ne conserverez pas toujours vos grands airs, Messieurs les Républicains ! Nous vous passerons sur le ventre, nous vous expédierons à Cayenne d'où aucune amnistie ne vous tirera plus ! »

— « A moins que les Prussiens ne nous débarrassent de vous et des vôtres ! »

— « Je sais bien ; ce sont vos amis, les Prussiens ! »

Je ne répondis point. A quoi bon discuter avec un bonapartiste enragé? Était-ce bien du bonapartisme et ne représentait-il pas seulement les passions, les intérêts de la grande

et secrète machine qui, comme le parti clérical, a son existence, son organisation particulière à côté des gouvernements divers, les accepte tous et les sert à sa guise, selon son profit? Ce commissaire ne serait-il pas capable, durant une République établie, d'empoigner les bonapartistes pour le compte des républicains, quitte à incarcérer plus tard les uns et les autres à l'avènement du Roi! Fouché, le grand maître, a montré de haut l'exemple qui ne fut point oublié par ses successeurs de tout rang. N'est-ce pas aussi niaiserie de tenir rancune à qui s'acquitte de sa fonction sans initiative ni responsabilité?

Le directeur du Dépôt de la préfecture, où je suis provisoirement écroué use à mon égard de politesse et d'obligeance; il fait nettoyer ma cellule et m'envoie les volumes intéressants de la bibliothèque; par ses soins, les vivres vendus par le pourvoyeur ne se composent pas, comme d'ordinaire, de viandes corrompues et d'œufs gâtés que les détenus, n'ayant pas le choix du restaurant, sont obligés d'accepter et de payer pour bons.

Un désarroi singulier règne dans les bureaux de la préfecture et je demeure quatre jours oublié au Dépôt. Je suis obligé de récla-

mer par lettre au procureur impérial mon transfèrement à Sainte-Pélagie. Le lendemain le directeur me mande en son cabinet où, m'anonçant mon changement de prison, il ajoute : « Vous constaterez, monsieur Jacques, combien j'ai tenu à vous adoucir le régime; mes sentiments ne sont pas aussi éloignés des vôtres que vous pourriez le supposer; je vous souhaite bonne chance et prompte liberté! »

Et il me tend la main. Privé de journaux depuis cinq jours, le ton et l'attitude du chef de geôle me donnent à penser que les événements se sont précipités depuis mon arrestation.

Un municipal est chargé de me conduire à destination; celui-ci ne sait pas s'inspirer des circonstances et ignore l'art des ménagements. Cette brute, de haute taille, à l'accent gascon, me passe au poignet droit le cabriolet, cordelette serrée par un bâtonnet qu'il tient en main; il serre si fort que le lien me broie la chair et s'y incruste.

— « Mais vous me faites mal.

— « Il est écrit sur la feuille que vous êtes très dangereux; je prends mes précautions.

— « Vous êtes un butor! »

A ce mot, il me tire violemment à lui; mais je me raidis et refuse d'avancer en l'injuriant. A onze heures du matin, la cour du palais de justice n'est pas déserte; deux ou trois passants s'approchent, je leur montre mon poignet.

— « C'est un voleur, un malfaiteur qui résiste », affirme impudemment le garde.

— « Tu mens, canaille! Messieurs, je suis un détenu politique; je m'appelle Jacques, étudiant en droit! »

Le municipal de faction devant l'entrée de la police correctionnelle est accouru :

— « Desserre-le, dit-il à son camarade en clignant de l'œil; n'est-ce pas que vous marcherez, monsieur? »

Il m'ôte du poignet la cordelette tracée en profond circuit rouge et je m'achemine entre les deux hommes; je gravis un escalier aboutissant à un préau carré où règnent deux rangées de petites cellules; l'une d'elles est ouverte pour moi, et comme j'y entre, un double coup de poing sur les reins et sur la nuque m'envoie rouler au fond :

— « Tiens! cochon! »

Et satisfaits de ce trait de fermeté, les deux braves compères s'éloignent lestement. La

cellule où j'ai été jeté est exiguë, d'environ deux mètres de long sur un mètre trente de large; elle fait partie de ce qu'on nomme « la souricière », quartier cellulaire dans le Palais de Justice où les détenus amenés chaque jour attendent les uns, la comparution devant le tribunal, — les autres, après condamnation, le transfert, à l'issue des audiences, dans la prison qui leur est destinée. Je ne tarde pas à être interpellé par mes voisins qui rythment leurs appels de coups frappés contre les murs.

« Ohé camarade! es-tu d'Pantin?... Es-tu un frangin, un bon pégriot! »

Naturellement je me dispense de répondre. Alors, d'une cellule part cette apostrophe : « As-tu avalé ta langue? » — Et d'une autre, l'insulte rageuse : « C'est une vache! »

Je me suis assis, triste et honteux sur une planche formant banc contre le mur du cabanon. Jusqu'ici, la prison ne m'avait pas pesé; je l'attendais, je l'espérais même; je m'y étais préparé, la considérant comme une conséquence de mes opinions républicaines, comme un pittoresque incident d'existence mouvementée. Mes épreuves n'étaient point de celles qui découragent et abattent. En deux ou trois arrestations précédentes de courte durée,

j'avais senti chez les agents, les magistrats, les guichetiers, la déférence qu'on doit à un adversaire politique. Mais être confondu dans le même traitement, la même prison avec les voleurs, le poing serré de cordes comme un malfaiteur, être battu et enfermé dans ce cachot puant à côté de gouapes, d'escrocs qui me prenaient pour l'un des leurs et m'injuraient de les renier, cette humiliation, cette promiscuité, m'ôtaient l'ardeur et la combativité coutumières.

Ce n'étaient pourtant que gentillesses auprès de ce que je fus obligé de subir plus tard. Mais les souvenirs de telles brutalités, de celles-ci et des autres, me sont pénibles à écrire. Il semblerait que j'avoue une déchéance, une abdication de ma personnalité. Je ne crois pas que la méchanceté, la lâcheté cruelle et brute m'inspirent encore de la rancune. Elles sommeillent dans le cœur de la plupart des hommes et se réveillent, selon la circonstance, aux passions du moment, en un milieu propice; elles grognent et mordent, pour ainsi dire, fatalement. Si les noms et les traits de ceux qui me firent du mal me reviennent malgré moi, c'est dans l'apaisement et le dédain: selon le mot du poète, à défaut de

pardon j'ai laissé venir l'oubli. Il m'arrive même de m'apitoyer sur la méchanceté humaine. Elle est faite de tant de sottise, de préjugé et d'ignorance qu'elle émeut et attendrit.

Le récit de disgrâces, d'humiliations, de douleurs personnelles, ressemble à la plainte du prisonnier libéré qui montrerait sur sa joue les traces rouges du soufflet reçu pendant qu'il était chargé de liens. Donc je ne parle jamais de ces choses et je m'efforcai longtemps de les éloigner de mon esprit. — Qui vous force aujourd'hui de les ressusciter, de lever le suaire, d'agiter les loques de ce drapeau de haine? — Qui m'y force?... Une poussée de vérité circulant jusqu'au bout de la plume, le plaisir de revivre à quarante ans les heures de la vingtième année, de mesurer la fougue junévile à la raison d'un quadragénaire, d'admirer illusions et rêves enfuis, la satisfaction d'analyser, en toute assurance, comme un étranger, mon propre être.

Il y a plus de trois heures que je suis claquemuré dans *la souricière;* jusques à quand serais-je là? Les portes des autres cellules sont ouvertes et refermées à grand bruit; des détenus passent que les municipaux

conduisent à la Correctionnelle; d'autres en reviennent, et à peine les verrous tirés sur eux clament joyeusement. On entend des : « Ohé! les zigs, j'en ai pour six mois! — T'es rien veinard! — Dites donc, les garçons, j'suis *quitus!* vocifère un arrivant. » Celui-là n'est pas félicité, mais des conversations s'engagent d'argot mystérieux où je démêle qu'à travers les murs ses compagnons lui confient leurs commissions au dehors.

Cependant mes yeux se sont habitués à la pénombre, et sur la muraille couverte de grosses lettres creusées au couteau, j'ai pu lire des inscriptions qui ne sont pas plus bêtes que celles tracées sur les glaces des cabinets particuliers de restaurants. Il existe certainement une parenté entre ces écritures pariétaires. Ici *Gugusse du Trône* a gravé sous son nom : *cinq ans de dure ;* plus loin, « le Grand Jules », *la Clef des cœurs*, manifeste qu'il « s'ennuie sans gonzesses ». Là un anonyme a dessiné un cœur percé de flèche et sous le symbole cette inscription lapidaire : *j'aime Fernande pour la vie.* Heureuse Fernande! Le cri de guerre : *Mort aux vaches!* se trouve reproduit trois ou quatre fois. Les voleurs et ces souteneurs ont l'âme naïve,

l'imagination primitive. Ce qu'ils gravent sur les murs, ils l'incrustent aussi dans leurs bras. Plus tard, j'ai retrouvé inscriptions et dessins tatoués pareils sur les membres de sujets d'élite.

Enfin, à quatre heures, un garde municipal ouvrit la porte de la cellule :

« — C'est vous qui êtes Jacques?

« — C'est moi!

« — C'est vous qui ce matin avez fait de la rebellion et insulté mon collègue en disant que nous étions tous des crapules?

« — Je n'ai rien dit de pareil; je n'ai pas fait de rebellion, j'ai seulement refusé de marcher parce que le gardien me broyait le poignet avec une menotte; il a eu l'impudence de crier que j'étais un voleur : alors je l'ai appelé canaille ; je ne m'en dédis point.

« — Tout ça ne me regarde pas; vous allez me suivre jusqu'à la voiture. Je ne vous mettrai pas la corde, mais à la moindre tentative de fuite je vous passe mon sabre au travers du corps. Vous entendez! »

Deux minutes de marche, un étroit escalier descendu et nous sommes sous une sorte de remise, derrière une voiture cellulaire. Le garde me fait signe d'y monter.

« — Mais, protestè-je, on n'a jamais placé les condamnés politiques en voiture cellulaire. C'est odieux, prenons un fiacre; j'ai de quoi payer!

« — Monsieur j'exécute les ordres qu'on m'a donnés; j'ai été convenable avec vous. Ne m'obligez pas à demander du renfort pour vous contraindre. »

Je secoue la tête et monte dans la voiture ou plutôt j'entre dans le couloir étroit qui la sépare en deux. Sur chaque côté, six cellules à gros verrous. Le municipal me désigne l'une d'elles et referme la porte sur moi.

CHAPITRE XVII

LE GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE

La République est proclamée! Nous sommes débarrassés de l'Empire, mais à quel prix? L'écrasement, la captivité des armées, l'invasion de la France. Nos illusions résisteront-elles longtemps aux événements, à la brutalité des faits?

Les Prussiens approchent de Paris et bientôt l'assiégeront. Et grisés de souvenirs, ivres d'enthousiasme : la légende héroïque de la Révolution française nous trouble la raison. Sans cesse reviennent à nos lèvres les mots de « patrie en danger », de « levée en masse », tout-puissants sur nos imaginations. Ils nous ôtent la clairvoyance, le sentiment exact de la situation, la faculté de comparer nos re-

crues avec les forces de l'armée allemande. Les formules nous hantent et nous sembleront encore le remède suprême, quand les Prussiens auront enveloppé la ville dans un cercle infranchissable et que leurs obus tomberont à la Cité.

Les hommes du gouvernement de la Défense nationale ne se bernent pas des mêmes mots et ne s'illusionnent point sur l'issue de la lutte. Ils jugent impossible la résistance à une armée compacte, disciplinée, fortifiée par la victoire ; ils pressentent les défaites, les capitulations futures. Dès le début de la guerre et le commencement des désastres, ils estimaient qu'après la chute de l'Empire il faudrait traiter avec les Prussiens aux meilleures conditions possibles. Je suppose que leur naïveté ajoutait trop de créance à certain manifeste du roi Guillaume où il affirmait « ne pas faire la guerre au peuple français mais à l'Empire. »

Le projet de traiter n'était certes point absurde ; terminer la guerre après Sedan eût peut-être été le plus sage. C'était épargner les dévouements inutiles, les sacrifices ultérieurs, bien du sang et de l'argent. Mais, le sentiment national se révoltait contre cette solution

pacifique, contre l'humiliation de s'avouer vaincu quand l'on pouvait combattre : l'idée seule nous faisait frémir d'indignation. Qui l'eût proposé, aurait été convaincu de trahison, désigné à la mort des traîtres par le soulèvement de la population.

Ainsi les députés de Paris n'hésitèrent pas à assumer le titre de gouvernement de la Défense nationale alors qu'ils n'avaient pas foi dans la défense ; ils signèrent par leurs proclamations aux Parisiens un pacte de guerre à outrance, persuadés de la nécessité d'un prochain traité de paix. Ils écrivaient délibérément : « Nous ne céderons ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre sol », avec la certitude de la capitulation.

Leur duplicité m'a révolté ; longtemps je les chargeai de haine et de mépris ; mais les années et la réflexion ont rendu mon jugement plus calme et plus équitable. J'ai appris à mettre de *l'humanité* dans mes appréciations, à tenir compte du jeu des passions, de la prédominance des intérêts individuels sur l'intérêt public ; j'ai considéré la sincérité dans l'erreur et compris les sophismes dont se leurrent et s'autorisent les hommes, pour leurs plus grands profits.

Ceux-là n'eurent pas le courage de renoncer au gouvernement, si difficile qu'il fût, de se dérober à l'acclamation populaire. Les uns, qui dataient de 1848, s'étaient vus dépouiller de leurs fonctions et de leurs mandats par le 2 Décembre; durant vingt années d'Empire, ils espérèrent une revanche, et, vieillis dans l'attente, sentant venir la mort, ils souhaitaient impatiemment le pouvoir et ne pouvaient plus choisir le moment de l'exercer. Les autres, politiciens aux principes variables, au caractère équivoque, habiles à toutes les combinaisons, dans la hâte d'assouvir leur ambition, d'arriver vite, acceptaient l'investiture à n'importe quelles conditions. Presque tous étaient avocats et enclins, comme les rhéteurs, à croire au pouvoir magique de leurs phrases, des proclamations belliqueuses qui les engageaient pour l'avenir et les marquaient de ridicule devant l'histoire. Assurément ils prenaient, dans la chaleur des mots, dans le mode héroïque, une sincérité momentanée : ils se laissaient gagner, pour une heure contre leur raison, aux passions, aux nobles illusions de la foule. Il ne leur déplaisait point de s'imaginer que par vertu personnelle, génie soudain, ils détourneraient l'événement

fatal des fautes accumulées et commueraient les forces brutes de la guerre.

Avocats! avocats! auxquels il échut pour généralissime un général avocat, Trochu, phraseur qui gardait l'opinion secrète qu'une ville assiégée est une ville prise et proclamait fièrement :

« Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

En effet, au jour de la capitulation, il passe la signature à un autre. Ecrivain militaire de talent, aux belles périodes, orateur brillant, homme distingué, aimable et doux, le plus dénué qui fût de l'autorité, de la résolution, de la violence, du risquer-tout nécessaire en une situation désespérée.

Incapables d'action, les ministres de la Défense nationale n'eurent pas la politique de se ménager la paix civile, d'écarter les causes de divisions intérieures. Au lieu d'appeler à leurs côtés, à leur aide, les chefs du parti révolutionnaire, dont plusieurs étaient de valeur et d'intelligence incontestables, au lieu de les associer aux périls du gouvernement, de partager ainsi les responsabilités en s'ôtant des adversaires pour se créer des alliés, — ils ne firent qu'écouter leurs rancunes, leurs

haines et leurs préjugés ; ils repoussèrent le concours d'hommes populaires, ils les exclurent systématiquement, ils en refusèrent les services — d'autant plus jaloux de leur pouvoir que son origine était moins régulière.

Aussi radicaux et révolutionnaires ne furent-ils pas satisfaits de la journée du 4 septembre. Ce n'était pas assez de Rochefort à l'Hôtel de Ville, de Raoul Rigault et de deux ou trois autres promus aux commissariats de police pour dissiper les préventions et amortir les défiances. L'indécision, les demi-mesures, les hésitations du gouvernement, l'oisiveté, l'indiscipline, le froid, la famine, les privations, les défaites, devaient à bref délai exciter, exaspérer tout l'ensemble de la population parisienne.

Je me suis engagé ainsi que nombre de mes camarades dans l'artillerie de la garde nationale. La légion, composée de républicains, est renouvelée de 1848, c'est pourquoi fut désigné pour la commander un vieux monsieur de l'époque, où il acquit sa popularité en décidant la suppression de l'esclavage des noirs. Proscrit au 2 décembre, il a vieilli dans l'exil. Ces titres honorables ne suffi-

sent peut-être pas à un colonel d'artillerie.

Chaque matin, je fais l'exercice à notre parc, derrière Notre-Dame, et au bout de trois semaines je sais à peu près écouvillonner, servir une pièce, la démonter et la mettre en batterie. Assurément, je ne suis pas le modèle du parfait artilleur, mais si mon instruction n'est pas achevée, la bonne volonté y suppléera sur le champ de bataille. J'espère que la légion de volontaires déterminés sera au plus tôt envoyée en face de l'ennemi; j'attends un mois, j'attends deux mois, et les événements se précipitent sans qu'on emploie nos courages. Le gouvernement de la Défense semble avoir peur d'utiliser et nous, et 400,000 hommes de gardes nationales qui fainéantent dans Paris. Il attendra que le cercle se soit resserré autour de la ville et raffermi par des ouvrages continus avant de se décider à essayer quelques sorties de masses d'hommes armés.

J'enrage de l'inaction, car je n'ai pas endossé une vareuse, je ne porte pas un mousqueton pour jouer au soldat et monter la garde aux portes du square Notre-Dame.

Cependant, je suis retourné aux réunions publiques et j'y figure plutôt que je ne parti-

cipe aux discussions. La tribune appartient toute aux stratèges improvisés, aux inventeurs de projectiles formidables, de bombes, de substances explosibles. Ces guerriers de club ne laissent pas que paraître foncièrement bouffons. L'un expose tel plan de sortie qui surprendra l'armée allemande, la taillera en pièces et rejettera les restes dans le Rhin ; l'autre reproche aux avocats du « Provisoire » de ne pas lancer sur les Prussiens des *bombes chargées de pyrotechnie!* Un troisième s'offre à fabriquer des fusées de nitro-glycérine dont chacune asphyxierait vingt mille hommes. Il en est qui apportent au club des engins de leur façon pour les montrer au peuple, puis ils les déposent sur la table du président, à côté du verre d'eau sucrée.

A la salle de la rue d'Arras, un certain Monistrol fulmine contre le refus, par le comité de défense, d'une bombe épouvantable qui a l'aspect d'un gros ananas. De la tribune, en sa détermination véhémente, il brandit le cône de fonte sur l'assistance, vociférant :

« Si je laissais tomber ma bombe au milieu de vous, hommes, femmes, avec la maison, seraient réduits en poudre. »

Et tout le monde de gagner la porte, et le

président de désarmer prudemment l'orateur. Un jour, j'ai rencontré un ouvrier serrurier nommé Lapie, qui, en raison de son passé de conspirateur, avait été chargé de fabriquer des bombes pour la défense. Il portait toujours sur lui des produits de sa fabrique; il en tira deux ou trois tout amorcés de sa poche et me les fit voir. Je n'étais pas trop rassuré du voisinage de ces explosifs : au moindre choc, nous eussions été foudroyés.

Le surlendemain, une formidable explosion secouait toute La Villette, où le bombardier avait installé sa fabrique. C'était Lapie, trois de ses ouvriers et sa maison qui sautaient.

CHAPITRE XVIII

LE SIÈGE DE PARIS

Cependant les jours se succèdent, sans nouveauté, sans action héroïque, et l'investissement s'achève : Paris est privé de communications avec le reste du monde.

Les habitants, surexcités, nerveux, ne rêvent plus qu'espionnage et trahison ; les fausses nouvelles, les désastres s'ajoutant aux désastres expliquent suffisamment leur humeur. Continuellement, par les places publiques et les rues, la foule court sus à d'inoffensifs passants, les maltraite et les traîne au poste. Il ne faut pas avoir la barbe ou les cheveux blonds, la taille au-dessus de la moyenne. A ce moment-là, j'ai compris comment, durant le choléra de 1832, la populace affolée se ruait, pour les massacrer, sur de pauvres diables accusés d'empoisonner les

fontaines. Le patriotisme de la garde nationale revêt trop souvent la forme du *patrouillotisme*, selon le mot de Camille Desmoulins. Quand vient la nuit, il n'est pas prudent pour les locataires de l'étage supérieur des maisons de garder lampes ou chandelles allumées. Les lumières qui brillent à la mansarde et aux greniers paraissent signaux à l'ennemi. Aussitôt un attroupement se forme sur la chaussée : cent bras se désignent la fenêtre, la lucarne éclairée ; la patrouille envahit la maison et perquisitionne, suivie de tous les curieux.

Il serait vain de parler raison aux affolés, de montrer le ridicule de pareilles appréhensions, de prouver qu'à quinze kilomètres les Prussiens ne sauraient distinguer une lueur entre les cent mille lumières de la grande ville. Une fois j'essayai de l'expliquer à des gardes nationaux assemblés autour d'une maison suspectée ; ils me regardèrent d'un œil défiant et mauvais ; ils m'ont interrompu en me demandant brutalement qui j'étais, d'où je venais.

La suspicion exaspérée tourna plus d'une fois aux incidents bouffons. Certain soir d'octobre que je retournais chez moi par le quai

du Louvre, je m'arrêtai à une cohue d'hommes et de femmes gesticulant et criant devant une haute maison où au dernier étage une lumière s'agitait derrière la croisée.

— « Ce sont des signaux, vous voyez ! Mort aux espions ! »

Une patrouille de gardes nationaux ne tarde pas qui, aux exhortations de tous, frappe à la porte. Le concierge se présente en chemise, très effrayé : un lieutenant l'interroge :

— Vous avez des espions dans la maison ?

— Non, mon officier, il n'y a personne ; tous les locataires sont partis !...

— Je vous dis que vous cachez des espions ; ils sont logés au sixième où ils font des signaux aux Prussiens. Tout le monde voit les lumières aller et venir depuis une heure. Allons ! montrez-nous le chemin !

Deux gardes empoignent et poussent non sans rudesse le pauvre portier qui proteste :

— Mais, messieurs, je vous jure que c'est une demoiselle à qui j'ai loué un cabinet meublé au sixième ; elle est avec un de ses amis qui vient coucher tous les mardis. Citoyens, laissez-moi m'habiller ; j'ai froid !

On ne permet pas même au concierge de se chausser, et avec lui gravissent les six étages,

lieutenant, gardes et curieux. J'en suis. Les coups de crosse ébranlent l'huis de la mansarde qui s'ouvre, laissant voir une jeune femme sur le seuil, dans le plus simple appareil, un Monsieur qui, assis sur le lit, à demi couvert par les draps, regarde très étonné, enfin au milieu de la chambre, certain petit meuble rempli d'eau.

— « Qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce qui vous prend ! demanda la femme avec colère.

— « Vous faites des signaux ! » reprend le lieutenant interloqué.

— « Des signaux, tas de moules ! des signaux ! c'est Jules qui donne le signal et moi qui fais les petits gardes nationaux ! »

Tous les assistants éclatent de rire et la patrouille de redescendre avec l'officier penaud, dans un concert de plaisanteries salées.

Des hommes enrégimentés, armés, en uniforme, chauffés par la parole, les affiches et les journaux, ne resteront pas inactifs : ils joueront au soldat, ils souhaiteront se servir de leurs armes, ils s'emporteront aux folies s'ils ne sont pas disciplinés ou éprouvés par l'action. La discipline n'était point possible en ces bataillons d'ouvriers où les grades

s'obtenaient à l'élection; la règle de l'obéissance passive n'avait pas résisté aux défaites successives, à la piteuse figure des armées impériales, à la maladresse des généraux sur les champs de bataille. Les chefs de la garde nationale nommés à la majorité des voix n'avaient aucune autorité sur des hommes, leurs voisins, leurs compagnons, leurs égaux, pour lesquels ils manquaient absolument de prestige. Mais, ce rassemblement d'hommes armés eût dû être employé aux sorties, aux efforts désespérés, honorables pour tous.

Le gouvernement de la Défense n'osa pas assumer la responsabilité de lancer trois cent mille Parisiens aux hasards des combats. Ce n'est pas qu'il doutât du courage des bataillons de marche, mais il redoutait les conséquences d'une tuerie où eussent été atteintes toutes les classes de la population. Pour le général Trochu, stratège de cabinet, il croyait peu aux armées improvisées et ne faisait pas fonds sur la résistance de ses troupes nationales; convaincu de l'inutilité d'un effort héroïque, il n'en voulut pas non plus tenter les risques sanglants. Ainsi par les appréhensions, l'irrésolution, la politique ambiguë du gouvernement et du commandement, toutes les

bonnes volontés furent paralysées et deux cent mille hommes vigoureux, déterminés, brûlant de combattre, restèrent sans emploi, voués à l'oisiveté funeste, aux bavardages de club, aux stations chez le marchand de vin. En cette cohue armée, furieuse de ne rien faire, enragée de patriotisme, fermentèrent bonnes et mauvaises passions, généreuses et batailleuses ardeurs, haines civiles, pensée de révolution sociale, paresse, misère et déceptions, tous les éléments qu'on laissa se combiner pour un éclat terrible.

L'explosion ultérieure d'atroce guerre civile est imputable au gouvernement de la Défense nationale qui eût pu la prévenir et ne fit que la préparer. S'il répugnait aux mesures extrêmes, aux responsabilités dangereuses, pourquoi, incapable, ambitieux, accepta-t-il le péril du pouvoir en des circonstances extraordinaires qui réclamaient une énergie exceptionnelle? Interdire aux braves gens de Paris la bataille contre les Allemands et disposer les Parisiens à une lutte ultérieure contre la France : telle fut la destination de la politique de ces avocats.

Que de misères fièrement, presque gaiement supportées pour venir à s'entre-déchirer :

l'hiver le plus rigoureux du siècle et la disette de combustible, le rationnement, les longues attentes, avant le jour, des femmes à la porte des boucheries et des boulangeries, le pain d'une composition légendaire, les viandes immondes : chien, chat, rat, souris qui font prime!

La famine ne m'a pas paru trop cruelle; je trempe le morceau de pain de son et de paille que me va quérir mon logeur dans le verre de bière chauffée sur le poêle de fonte de la brasserie, et cette soupe à la bière devient le meilleur de mon alimentation. De ci de là, il m'arrive des aubaines : un interne de mes amis m'invite à venir manger à son ambulance un chien à la gelée, un caniche accommodé par l'élève pharmacien; la chair a le goût du veau, et je me lèche les lèvres de ce plat délicieux. Un autre repas me réussit moins : Marie, que j'ai rencontrée, m'a offert une tranche de paté à la chair fade que mon estomac rejette une demi-heure après. Horreur! C'était du rat! Enfin, ma mère que je vais voir aux Ternes, par un triste jour de janvier, me promet repas succulent. Elle va au marché et revient triomphante avec une surprise qu'elle dissimule sous son châle, un morceau de cinquante francs.

— Devine ce que c'est, mon petit Jacques?

— Un poulet.

— Tu es fou!

— Un lapin?

— A peu près!

Et elle tire du panier et jette sur la table le cadavre d'un chat jaune et maigre.

— Comment, Jacques, tu n'es pas satisfait?

— Oh! non, par exemple, je ne mangerai pas de cette pauvre bête!

La cuisinière a fait une gibelotte de minet. Quand elle l'apporte sur la table, je détourne la tête; mais le fumet du gibier me monte au nez, le ventre est plus fort que mes répugnances : je tâte d'un petit peu de sauce, et finis par croquer les morceaux jusqu'aux os.

CHAPITRE XIX

31 OCTOBRE

J'assistai à la journée du 31 octobre et jouai mon personnage au rudiment de révolution.

D'abord, vers midi, quand la nouvelle de la reddition de Metz, de la trahison de Bazaine a été connue, une foule énorme de gardes nationaux sans armes, sans mot d'ordre, sans officiers, sans commandement, afflue de tous les quartiers sur la place de l'Hôtel-de-Ville. La masse houleuse roule des quais à la rue de Rivoli, incertaine de son but, attendant l'événement. Les visages sont empreints de curiosité, d'inquiétude plutôt que de menace. Des groupes se forment, tribune en plein air où les orateurs frénétiques accusent le gouvernement d'affamer systématiquement la population, de se refuser à la sortie en masse;

en un mot, de pactiser avec l'ennemi ; il faut envahir l'Hôtel de Ville, jeter par les fenêtres ces menteurs, ces incapables et les remplacer par un comité d'hommes énergiques et de bons citoyens. — « Point de divisions intestines, de luttes fratricides, ripostent çà et là quelques modérés. Assurément, le gouvernement a commis des fautes, de grandes fautes ; on lui en demandera compte après la guerre. Mais chassons d'abord les Prussiens ! »

Je suis accouru sur la place, enragé et farouche, espérant l'action contre ce gouvernement maudit que je rends responsable de la perte de notre dernière armée, de la reddition de Metz, pour en avoir caché la nouvelle. Il me semble criminel que des hommes placés à la tête d'une cité de deux millions d'habitants, aient hésité à révéler une catastrophe suprême dont ils redoutaient l'effet de démoralisation, les conséquences immédiates d'exaspération.

L'événement de la journée paraît long à mon impatience et je m'irrite contre le peuple de curieux qui piétine et bavarde les bras ballants, regardant niaisement les fenêtres

au lieu d'enfoncer les portes et d'envahir l'Hôtel de Ville.

Les dispositions de la foule sont bizarres et contradictoires. Ainsi, un homme ayant au centre de la place tiré un coup de revolver en l'air, soit pour faire du bruit, soit pour exciter à l'action, la cohue se rue sur lui en poussant des cris de mort, et le frappe, et le renverse. A une dizaine, nous l'arrachons non sans peine aux coups des furieux et l'amenons, pour l'empêcher d'être massacré, au poste du coin de la place. Quel est-il, d'où vient-il, le mobile de sa démonstration, nous ne nous en soucions même pas.

Il y a plus d'une heure que j'attends sur la chaussée lorsqu'un bataillon débouche de la rue du Temple et s'aligne devant la grille de l'Hôtel de Ville, salué par une clameur d'enthousiasme :

— Flourens, vive Flourens!

Ce sont les Bellevillois, « les vengeurs de Flourens », commandés par leur chef populaire. Les nouveaux venus ne tergiversent point : ils ont vite fait d'escalader les grilles; ils se précipitent vers la grande porte qui s'ouvre je ne sais comment et envahissent l'Hôtel de Ville. A leur suite, la foule déborde

dans les escaliers, bousculant les mobiles bretons, garde particulière du gouvernement, qui ne s'est pas décidée à se servir de ses fusils. Du palier, je contemple un moment la vague humaine déferlant sur les marches; j'aperçois au milieu de la place, les curieux qui ne bougent pas, prudentes gens craignant de se compromettre, de se mêler à la bagarre.

Dans la grande salle, Flourens a arrêté les membres du gouvernement de la Défense nationale et les retient prisonniers au milieu d'un peloton de ses hommes.

— « A mort, fusillez-les! » crient quelques exaltés.

Mais nos sentiments, ceux du colonel des vengeurs, ne vont pas aux mesures extrêmes. L'outrance de la proposition fait horreur; nos protestations couvrent la clameur de mort : nous sommes des révolutionnaires au cœur tendre.

Cependant les prisonniers font bonne contenance; Jules Favre, l'un des plus impopulaires, garde parmi les huées et les menaces un sourire amer et dédaigneux de défi. Seul, une vieille caricature de 1848, par sa mine et son poil, son haut col droit et sa cravate,

tremble de tous ses membres et vacille sur ses guiboles. Ce lâche vieillard se nomme Garnier-Pagès ; il a eu l'impudence d'assumer une part de la Défense nationale :

> Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !

En voilà un que je n'eusse pas hésité à mettre au bout de mon fusil.

La salle est remplie de confusion, de tumulte, de clameurs. Près de moi, vocifère, perché sur une chaise, le maire d'un arrondissement, placier en bijouterie avant le 4 septembre. Maigre, hargneux, il fait des grands bras pour fixer l'attention ; il proteste contre l'invasion de l'Hôtel de Ville, « l'illégalité des faits brutaux », tout en ménageant les révolutionnaires avec la souplesse d'un politicien rongé d'ambition qui pêcherait volontiers un bon poste en eau trouble. Peines superflues, personne n'écoute ce Tirard; tous les assistants suivent les paroles et les gestes de Flourens qui, botté et éperonné, en longue capote, en képi galonné, debout sur une table au milieu de la pièce, dominant de sa haute taille la mêlée, le pied pour ainsi dire sur nos têtes, proclame la déchéance du gouvernement de

la Défense nationale et la nomination d'un comité de salut public.

« ... Sont nommés membres du comité par le peuple, les citoyens... »

Dorian, membre du gouvernement déchu, riche et habile ingénieur, s'est acquis une rapide popularité par la fabrication des canons. Son nom est le premier lancé; puis viennent ceux de Blanqui, de Félix Pyat, de Delescluzes. Flourens les répète un à un, et s'apercevant qu'on a omis le sien, il le proclame aux applaudissements unanimes.

Appuyé à l'une des fenêtres, j'inscris les noms prononcés sur des carrés de papier que j'envoie à la foule massée en bas le long des grilles. Les acclamations, les vivats retentissent à ces messages.

— « Ne pourriez-vous pas, citoyen Jacques, ajouter mon nom à la liste? » me murmure à l'oreille une voix triste et grave. Je regarde ce candidat au salut public qui sollicite mon investiture : c'est un poète, Miral, que j'ai souvent entendu récitant lui-même ses vers dans les réunions du Quartier latin.

— Parlez-vous sérieusement, Miral?

— Oui, cher ami, j'ai l'ambition de sauver la patrie!

— Eh bien, soyez heureux! Et j'inscris sur le papier blanc, le bon billet! son nom que je lance à la foule.

Nul cri d'enthousiasme ne l'accueille.

Il est cinq heures du soir; la nuit est venue. Après cette bonne journée, j'estime la partie gagnée puisque les *capitulards* sont prisonniers et que mes amis, les chefs les plus énergiques du parti révolutionnaire, occupent l'Hôtel de Ville. Aussi, comme les événements héroïques ne suppriment pas les besoins ordinaires de la vie, — et que j'ai faim — je m'en vais dîner.

A ce soir, les affaires sérieuses!

CHAPITRE XX

LA CONCIERGERIE

Les chefs du parti révolutionnaire incarcérés à la Conciergerie pour participation à la « Journée du 31 octobre » formaient une réunion d'hommes intéressante, un mélange curieux. Ils différaient singulièrement d'origine, de caractère, de goûts, d'idées et de projets, mais ils avaient des passions communes, — tous étaient capábles de dévouement et de courage. Par la sincérité des convictions, par la foi, par l'ardeur, par le talent individuel, ils valaient plus que les avocats composant le gouvernement de l'Hôtel de Ville, réfractaires à l'enthousiasme, aux généreuses pensées comme à l'action, également dépourvus d'idéologie et de sens pratique.

Ainsi la prison ne me pesait pas. Je ressentais continuellément une fierté mêlée d'émo-

tion à fréquenter avec des hommes célèbres et populaires, les premiers de ma faction ; il me semblait que je grandissais, que j'acquérais du mérite pour être admis dans leur société à titre d'égal. C'est un sentiment naturel à la bonne jeunesse que le respect, l'admiration des gens célèbres. La foule, les badauds et les femmes pratiquent ordinairement cette idolâtrie dont m'affranchit l'expérience. Le bruit mené auprès d'un personnage fameux ne m'étonne et ne m'inspire plus de vénération. Combien hors du mérite réel et des services rendus, le hasard, l'aventure, le succès accidentel, la publique niaiserie, ne contribuent-ils pas à fonder une renommée ! Je me suis senti un homme libre quand j'ai su, indifférent à l'opinion, aux vains engouements juger un personnage à sa valeur et témoigner à l'inconnu, dont le mérite m'avait gagné l'estime, l'admiration que je refusais au nigaud glorieux ou à l'aventurier heureux. Naguère, sous mon tempérament de révolté, sous ma nature de bataille persistait je ne sais quelle âme servile de timidité respectueuse devant les gens en haute place, les puissants du monde par la situation et l'argent. Je m'indignais contre l'inique répartition des richesses, je m'étais

dévoué à la lutte contre l'inégalité des conditions, je souhaitais de toutes mes forces la grande bataille de la Sociale, et, soit atavisme, soit effet d'éducation, je ne pouvais me défendre d'une sorte de considération instinctive pour les bénéficiaires de l'injustice sociale. Le progrès des ans, l'observation, la réflexion et la comparaison m'ont libéré de la subordination, de l'assujettissement aux fictions de la société. Mais lors j'en étais honteux comme d'une bassesse d'esprit et d'une lâcheté de caractère ; je me rebellais contre ces sentiments incoercibles et m'efforçais de les cacher, si bien qu'en présence d'un fonctionnaire, d'un magistrat, de peur d'être timide ou humble, ou trop poli, j'affectais le dédain et, privé de sang-froid, de mesure, je devenais vite insolent, provocant.

Nul des contemporains n'a oublié le froid cruel des derniers mois de 1870 et du commencement de l'année suivante. Tel fut le surcroît de misères qu'une divinité maligne ajouta aux affres de ce siège où la privation de vivres s'aggrava du manque de chauffage dans les logis glacés. Ce ne fut pas la faute au gouvernement s'il ne put offrir à ses prisonniers d'Etat une hospitalité plus confortable que les

voûtes glaciales de la Conciergerie. Au régime des salaisons, du pain de foin et de paille, à l'habitation de la cellule, j'attrapai une maladie assez douloureuse pour que le médecin de la prison m'engageât à réclamer mon transfert dans une maison de santé qu'il avait déjà demandé lui-même. Le procureur général de qui dépendait la mesure devait sa haute fonction à la journée du 4 Septembre et au gouvernement qui en était issu. Il se nommait Leblond et achevait le type du doctrinaire républicain, c'est-à-dire de l'avocat ayant agité dans les réunions politiques une kyrielle de mots, un chapelet de formules creuses, sans idées, sans humanité, sans aucun sens pratique, et s'y entêtant sur le tard comme à des principes invariables de gouvernement. Cette race est vaniteuse, boursouflée, solennelle, se bernant et bernant les autres d'arguments sonores, incapable de voir clair dans les événements, d'en saisir la signification, le lien, les conséquences. Promue aux rôles de magistrat, nouveau règne de la parole, souveraineté des arrêts, elle donne la plus malfaisante sorte de prud'hommes qu'il soit possible de redouter.

Pour le procureur Leblond, je n'étais pas en

posture de sympathie ; six ans plus tôt, il avait protégé de son éloquence le marchand de soupe Rosquet, son parent, auquel ma mère faisait un procès et il perdit son affaire. Je crois que le magistrat n'oublia la déconvenue de l'avocat pas plus qu'il ne me pardonna de n'avoir point accepté silencieusement les bouillons suspects, les pruneaux avariés et les coups qu'en la tour de la faim son neveu entremêlait pour ses pensionnaires. Peut-être me trouva-t-il sincèrement un détestable chenapan qu'il importait de molester, puis de supprimer au beau moment. Certainement il s'acharna sur ma modeste personne, me poursuivit de sa rancune jusqu'à me désigner six mois plus tard aux rigueurs de la cour martiale par des excitations féroces et grotesques. Au lieu d'ordonner mon transfert dans une maison de santé, il me députa son avocat général, de visage frais, souriant et satisfait qui me vanta sur un ton narquois l'excellence des cellules de Mazas et de son infirmerie, en m'offrant de m'y faire conduire immédiatement. Proposer comme un adoucissement de changer mon état présent, la vie commune avec mes codétenus en une cellule de Mazas, à l'infirmerie qui n'existait point,

— cette plaisanterie passait la mesure. Je la dépassai à mon tour en répondant au plaisant magistrat : « qu'il fallait réserver les cellules de Mazas pour lui, son procureur et les traîtres du gouvernement de la Défense nationale qui y seraient bientôt enfermés par mouvement d'indignation publique ».

Là-dessus l'homme au visage frais et rasé cessa de sourire, pinça les lèvres et s'enfuit.

Deux jours après, un gardien m'avertit de me rendre au greffe pour recevoir une communication. A peine entrai-je dans la salle, que quatre agents, sous les ordres du chef de la Sûreté, se jetèrent sur moi, me lièrent pieds et poings pour me pousser dans une voiture cellulaire qui galopa vers Mazas.

J'étais dans une fureur extrême, j'invectivai les agents et je proférai de terribles menaces contre le « père Claude », qui commandait la manœuvre. Pourtant le vieux grognard de la police, avec la finesse et la tartuferie de son emploi, n'était pas fier de l'expédition. Il sentait que, fonctionnaire de l'Empire et d'un ordre spécialement en butte à la haine, il lui importait de ménager les républicains, de ne pas se créer d'adversaires capables de représailles en ces temps troublés ; mais dési-

gné par le parquet, il avait dû obéir. C'est ce qu'il chercha à m'expliquer et que je ne voulus pas entendre, répondant à ses raisons par des injures et des cris de colère. Assurément je lui parus un forcené, un énergumène formidable, et trois mois plus tard, arrêté à son tour, il tremblait sans doute, dans le silence de la cellule, aux moindres bruits du dehors, que je ne vinsse, chef d'une bande, l'occire et promener sa tête au bout d'une pique, selon la tradition de la première Révolution. Mais à ce moment-là je n'eus que des sentiments généraux (je ne dis pas généreux), et ne me souciai point du vieux renard prisonnier.

Ma colère se dissipa au bout d'une heure de séjour à Mazas et ma petite vanité se trouva chatouillée par un méchant traitement qui me grandissait au personnage dangereux.

Toute l'impression que j'ai gardée de la cellule est d'une grande pancarte apposée à la porte où étaient imprimées, en colonnes serrées, histoires édifiantes et maximes de morale pratique, celle-ci entre autres, dont je compris plus tard la philosophie profonde : « Qu'avez-vous appris en prison ? » demandait-on à un libéré. — « A n'y plus revenir. »

CHAPITRE XXI

GUSTAVE FLOURENS

Ma détention à Mazas commença le 1er janvier 1871 et ne dura pas.

Je n'eus pas le temps d'éprouver l'ennui de l'isolement, car le directeur de la prison me proposa de passer les journées avec un détenu de marque auquel la société ne déplairait point.

Il s'appelait Gustave Flourens.

C'était un être d'exception dont le souvenir ne m'a jamais quitté, une nature charmante et exquise d'illuminé, un tempérament de Don Quichotte assez passionné de gloire, de renommée pour être la dupe de leurs apparences et les confondre avec le vain bruit. Ses traits vivent dans mon âme attendrie à sa chère mémoire : encadrée de barbe blonde sa figure allongée au front haut, aux yeux

bleus rêveurs et inspirés, à la bouche de sourire naïf, tête puérile et douce de Christ d'un tableau de primitif, surmontant le grand buste mince, aux longues jambes de jeune homme de trente-trois ans, un corps de nerfs sans cesse en éveil, agité.

Fils d'un savant officiel, de réputation universelle, il avait, dès sa jeunesse, tâché d'acquérir une science qui lui permît de porter dignement le nom paternel, de se créer une situation indépendante. Il était d'ambitieuses visées et de dessein généreux. Mais par un étrange contraste avec la sagesse, la prudence, la pondération du premier Flourens, la nature avait mis en celui-ci la semence de révolte, de bataille, qui fructifia aux événements, et au lieu d'un théoricien, d'un professeur, d'un savant, détermina le révolutionnaire. Chargé d'un cours d'histoire naturelle au Collège de France il y affirma avec éclat des doctrines si contraires à la science officielle ; il y proclama si audacieusement les conclusions de l'école matérialiste que le gouvernement impérial, respectueux de la religion, priva de sa chaire Gustave Flourens. Cette mesure l'irrita ; elle le délivra de la contrainte qu'il observait par considération de famille et il ne dissimula

plus ses sentiments républicains, sa haine de l'Empire. Mais à cette époque, les ennemis du régime s'agitaient dans le vide et ne trouvaient point d'écho. Le jeune homme restait sans emploi : il n'avait pas en France où exercer ses forces vives, où assouvir la soif d'action dont il était dévoré.

Lors éclata l'insurrection de l'île de Crète contre la domination turque. Il existait, depuis 1850, une légion d'aventuriers généreux, Français, Italiens, Allemands, Hongrois, qui éloignés ou chassés de leur patrie par la réaction qui suivit en Europe les beaux jours de février 1848, cherchaient dans toutes les contrées l'occasion d'employer leurs courages, de combattre pour la cause de la République et de la liberté des peuples. Garibaldi fut leur personnification glorieuse, le général de cette armée d'enthousiastes dont la légende vivra dans la romanesque expédition des Mille, comme dans la campagne du Tyrol. Quand l'Italie unifiée ne permit plus d'aventures, les ardents guerroyeurs furent heureux de trouver en Crète un nouveau champ de bataille. N'était-ce point renouveler, rajeunir la lutte pour l'indépendance de la Grèce, ressaisir la noble tradition des volontaires héroïques et des coups de

main glorieux? N'était-ce point continuer la route de Missolonghi où du plus admirable, du plus émouvant exode qu'ait jamais rêvé poète divin, lord Byron mourut au berceau du Beau, pour la patrie de l'Art?

Gustave Flourens partit pour la Crète et dépensa dans les escarmouches, les combats contre les Turcs, l'énergie qu'il n'avait pas pu exercer en France. Il s'habitua aux audacieuses équipées, aux brillantes prouesses individuelles, de telle sorte qu'à son retour en France, deux ans plus tard, il était le soldat désigné de la guerre des rues, l'audacieux initiateur de toutes les barricades. S'il parut un compromettant auxiliaire aux républicains parlementaires, si les révolutionnaires de journal et de club blâmaient ses échauffourées et affectaient de dédaigner le casse-cou, il gagna la faveur du peuple et des jeunes hommes indifférents aux combinaisons de la politique, étrangers aux atermoiements des partis. La foule généreuse aime le courage tumultueux et sourit au roman des coups de main inconsidérés. Il conquit parmi elle une popularité retentissante; il fut le héros dont tous les hommes d'action répétaient le nom avec enthousiasme, comme celui d'un Bayard, comme

la signification de bravoure, de dévouement à toute épreuve. Après le 4 Septembre, le gouvernement de la Défense nationale usa de duplicité envers lui comme avec tous les autres ; au lieu de confier à cet ardent franc-tireur le commandement d'un ouvrage avancé, d'une position périlleuse, il n'eut d'autre pensée que le jouer, le neutraliser. Il le garda à l'intérieur et l'affubla d'un grade illusoire de colonel, d'un titre ridicule de « major des remparts ». Le grand enfant sensible à la gloriole, dupe de l'apparence, se laissa berner et servit pendant quelques semaines le jeu des aigrefins. Mais penser contenir sous les ordres d'un chef populaire abusé l'arrondissement le plus turbulent et irritable de Paris, la circonscription des Bellevillois, c'était une conception d'avocats. Ils ne tardèrent pas à éprouver la pauvreté d'une diplomatie qui se retourna contre eux, car le jour où Flourens, averti par ses amis, s'aperçut de la manigance, il marcha sur l'Hôtel de Ville, à la tête de ses fidèles Bellevillois, et mit à bas le gouvernement. Tous les membres furent ses prisonniers durant cette journée du 31 octobre; il tint leur sort entre ses mains. Mais si amoureux qu'il fût de la popularité, pas un moment il n'ac-

cepta l'idée de les sacrifier à la clameur populaire. Avec un tempérament de bataille, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur répugnaient aux exécutions de sang-froid. Cette mansuétude ne le préserva point de l'arrestation ultérieure. Le gouvernement, résolu à enfermer les principaux révolutionnaires, ne pouvait excepter celui-là. Aussi fut-il arrêté et conduit à Mazas, prison sûre et solide, croyait-on, dès les premiers jours de novembre.

Le plaisir d'approcher un homme que j'admirais comme un personnage de légende, était mêlé de timidité respectueuse, mais son accueil aimable et simple me charma. Sa conversation était pleine de choses vues, de récits curieux, en même temps que nourrie par une rare instruction, par un ensemble de connaissances extraordinaires. Ce qui me plaisait surtout, c'était d'écouter de sa bouche des opinions pareilles aux miennes, de l'entendre exprimer des sentiments qu'on avait jusque-là raillés à mes dépens. Vraiment, il était encore plus naïf, plus enfantin que moi. Il croyait trop aux hommes et je sentais son excès de confiance. Mes dix-neuf ans en remontraient à ses trente-trois années. De nous

deux, c'était moi, échappé du collège quinze mois auparavant, le personnage d'expérience. Certainement, sa foi en la Révolution était plus aveugle que la mienne, mais il avait rêvé d'en être l'un des chefs, d'y jouer un rôle considérable; je ne prétendais rien qu'un poste de petit soldat aux grandes batailles. Son ambition était exempte de calculs et de complication. L'action, l'aventure, l'enivraient et la renommée, la popularité bruyante, étaient pour lui inséparables de cette ivresse. Il vivait dans son rêve : hors de sa passion, il ne comprenait rien à la vie pratique. Je n'ai pas connu d'homme qui restât aussi indifférent aux conditions matérielles de l'existence, au bien-être, au gîte, au vêtement, à la nourriture. Issu d'une famille riche, il n'usait point de sa fortune dont il laissait la possession à sa mère, en se contentant de quelques francs en poche. Sa tenue d'extrême simplicité, uniforme de colonel de la garde nationale, longue capote et grandes bottes de cheval, ne varia point : il portait encore la capote râpée, les bottes usées, trois mois plus tard, au 3 avril, quand il fut surpris désarmé auprès de Chatou, par les gendarmes, et qu'un capitaine accouru, en quête de prouesses

faciles, lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Telle était la douceur, la nature enfantine de l'idole des Bellevillois, de ce risque-tout, de cet épouvantail à bourgeois, qu'il avait peur de sa maman et tremblait de la mécontenter. Mme Flourens, vieille dame de la meilleure et de la plus sage bourgeoisie, n'était pas encore remise de l'étonnement, avec deux fils fonctionnaires raisonnables du gouvernement, d'avoir donné le jour à ce révolté. Chaque éclat de cet enfant perdu lui causait un émoi, une angoisse faciles à concevoir. Elle n'en gardait pas moins d'autorité sur lui pour les petits détails de la vie, elle le grondait, elle le traitait comme un petit garçon et ne pouvait s'empêcher de dire, en soupirant, à d'autres fous comme lui :

— « Ah! si vous pouviez le rendre raisonnable! »

Peut-être au fond de ce cœur de mère y avait-il d'autant plus d'amour pour ce fils qu'il s'exposait davantage aux chocs de la vie, aux conséquences de la bataille.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'EMBARQUEMENT

Une cinquantaine de noms furent appelés; à peine si ces premiers désignés pour la déportation eurent le temps d'aller rassembler dans les casemates vêtements, linge et menus objets. Presque tous étaient de pauvres gens qui ne possédaient rien ou peu de chose. Je fus le seul qui eût une petite valise de cuir avec un sac de livres : aussi semblai-je un personnage.

Le directeur, à la tête de ses geôliers, nous rappela dans la cour de la prison de Saint-Martin-de-Ré; et nous fit mettre en rangs; puis une compagnie de soldats encadra les

prisonniers et par une porte latérale ouverte au flanc des fortifications les mena durant cent mètres jusqu'au môle de la citadelle.

Quelques habitants de l'île de Ré assistaient à notre embarquement. Leur curiosité ne dénotait point de malveillance et en quittant la terre de France, j'eus plaisir à voir des visages qui n'étaient pas de geôliers, de policiers et de gendarmes. Mon regard alla à une jeune femme, tout de noir vêtue, dont les yeux s'étaient fixés sur moi avec une expression de mélancolique douceur. Sans doute, elle avait pitié de ma jeunesse. Quand le canot qui nous portait par dizaines à bord de l'aviso *le Travailleur* fut au large, je me détournai pour la regarder encore. Elle agita son mouchoir et je sentis sur ses lèvres le mot : « Au revoir ! » Je n'ai jamais revu cette amie inconnue.

Le 1er mai 1872, à midi, le soleil égayait le pont du *Travailleur* qui filait vers la rade de Rochefort. Depuis un mois, j'avais vingt ans. Le changement de prison, la nouveauté d'un voyage lointain prêtaient aux mirages de mon imagination.

Cependant le bateau voguait depuis trois heures et si nous connaissions notre destina-

tion, nous ne savions pas où nous serions transbordés sur un navire au long cours. Vers le milieu de l'après-midi, la magie de la lumière cessa, le ciel se voila de grisaille et la pluie tomba dru. On nous mit à l'abri dans l'entrepont trop étroit pour contenir autant de monde et où nous fûmes entassés. Mouillés, serrés, secoués par la mer devenue grosse, nous attendions en silence. Enfin, vers quatre heures, le *Travailleur* stoppa, et une voix commanda :

— « Faites monter les condamnés sur le pont! »

Sous le ciel bas et brumeux traversé par les rafales de pluie, dans les balancements d'une forte houle, à une encâblure de l'aviso, la *Danaé* nous apparut, masse haute et sombre, d'une élévation disproportionnée avec sa longueur, antique frégate de bois à une batterie, qu'on avait rehaussée d'un étage, pour l'approprier au transport des forçats en Nouvelle-Calédonie. Le navire de guerre était devenu prison flottante, ponton voyageur jouet du tangage et du roulis.

Nous voici dans le canot de l'aviso, qui fait la navette pour nous transborder sur la frégate dont, par la grosse mer, l'abord n'est pas

aisé. Il faut, au péril d'être brisé, que la barque choisisse, pour accoster, le moment où le navire s'incline au roulis de son côté, et qu'en même temps, le passager s'accroche à l'échelle pendue le long du bord et s'élance sur les échelons. En ce saut, la valise et le sac en mains, j'ai été bousculé par un paquet d'eau et, transi, je monte les degrés. De ce que j'endurai cette fin de journée, et bien d'autres jours ensuite, l'impression resta. Quand on a passé sur la *Danaé*, rien ne peut plus faire mal ensuite ; l'épreuve est décisive et fortifiante.

— « Allons! dépêchez-vous et plus vite que ça ! » crie une voix rude, et sur le pont, entre deux rangées de soldats, j'entre dans un carré tendu de filets d'abordage, entouré de matelots le sabre au clair ou le pistolet au poing. A l'un des angles de cette muraille flottante s'ouvre la gueule d'un canon où veille un canonnier. Au centre, une vingtaine de mes compagnons nus, mais nus comme la main, grelottent au vent et à la pluie. On leur a enlevé vêtements et linge pour une *fouille* minutieuse et qui dure.

— « Déshabillez-vous », ordonne le capitaine d'armes du bord, maître à la cérémonie.

Et comme j'hésite :

— « Obéissez ou je vous fais mettre aux fers et déshabiller de force. »

Après tout, pourquoi résister et ne pas partager le sort de tous mes camarades? Je me dépouille de tout vêtement.

Cependant l'officier de quart, un enseigne de vaisseau, restait éloigné de cette scène pitoyable et grotesque. Impatienté, il s'approche et dit sèchement au capitaine d'armes :

— « C'est écœurant à la fin, en voilà assez ; laissez ces malheureux descendre dans la batterie. »

— « Je vous demande pardon, monsieur Ingouf, mais j'ai des ordres formels du commandant et suis obligé de les exécuter », répond l'homme de police du bord.

L'officier ne réplique point et il se détourne du fâcheux spectacle. Pourtant sa parole a adouci l'humiliant traitement : nous sommes réconfortés de sentir près de nous un homme capable de compassion.

Des mains de garde-chiourme nous ont palpés, ont visité nos poches, jusqu'aux coutures des habits et du linge, ôtant les couteaux, armes possibles de révolte, les allumettes, instruments d'incendie, le tabac, dou-

ceur suspecte. Les lettres de famille, d'amis fidèles déjà lues à chaque guichet de prison, ont été enlevées et nos misérables gardiens se communiquent les chers témoignages d'affection et en font gorge chaude. Enfin les habits, le linge fouillés sont rejetés en paquet dans le carré et chacun de chercher au tas son gilet, sa chemise, son paletot, son pantalon. Nous sommes vite revêtus et par l'un des côtés du filet entr'ouvert, entre deux haies de soldats nous défilons un à un sur les échelons de la batterie, jusqu'à notre prison.

De chaque côté de l'entrepont règne un parallélogramme d'énormes barreaux de fer d'environ trois mètres cinquante de large, de vingt mètres de long et d'un mètre quatre-vingt-dix de haut; c'est exactement en plus long et en moins haut, la cage des fauves du Jardin des Plantes de Paris. A l'extrémité, enfilant toute la cage, allonge son cou contre les barreaux un canon dont chaque matin sera changée ostensiblement la boîte à mitraille. Deux sentinelles, baïonnette au fusil chargé, sont de faction devant la cage : l'une garde la porte de fer qui y donne accès, l'autre circule dans la cursive, étroit couloir entre les barreaux et les sabords du navire. Telle est la

forme de prison roulante la plus commode qu'on ait trouvée pour le transport des forçats aux colonies lointaines. Pourquoi n'y eût-on pas placé les odieux vaincus d'une guerre civile? Etait-il possible de déporter dans d'autres conditions plusieurs milliers d'hommes? Mais l'aspect de cette cage m'émut singulièrement et j'en fus consterné. J'y devais passer cinq mois, cent cinquante-trois jours, et, durant la première heure, je perdis courage et me sentis faible, abattu, bien malheureux. La tête contre les barreaux, les yeux tendus vers la terre, songeant à tout ce que j'aimais, à ma pauvre maman inconsolable, à ma vie brisée, à la prison sans fin, à l'abominable ergastule, — les grosses larmes que je ne pus refouler m'inondèrent la joue, et la nuit, sur la toile dure, dans l'insomnie du hamac, quand j'entendis lever l'ancre et que la *Danaé* se mit en route, il se fit dans ma poitrine un grand déchirement, et je pleurai encore.

CHAPITRE II

LA DANAÉ

A la porte de la cage était pratiqué un guichet par l'ouverture duquel les surveillants passaient la nourriture aux déportés dans des baquets de bois cerclés de fer. Les *plats*, c'est le nom de ces récipients, ne différaient pas sensiblement des auges où j'avais vu, à la campagne, donner la pâtée aux porcs. Mais pouvait-on user de vaisselle de faïence, brisée au premier coup de mer. Aussi bien le commandant de la *Danaé* avait tenu à ne point adoucir notre traitement réglé sur celui des forçats.

La nourriture se composait d'un gobelet de café au lever, d'un quart de vin, d'une petite portion de viande et d'un morceau de pain à dix heures, enfin, à six heures d'une

soupe de légumes secs, *fayots* ou gourganes. C'étaient les vivres du matelot à bord, diminués du quart de vin du soir et de la ration de tafia du matin. Une telle alimentation suffisait tout juste à des hommes valides au cours d'une dure et longue traversée, mais combien de terriens, d'ouvriers et de paysans auxquels le travail pénible ne gagne pas pareil régime !

Les « encagés » étaient répartis par escouade de dix, ayant désigné un chef de plat, lequel à l'heure du repas allait chercher le baquet au guichet et le portait à ses camarades. Une taquinerie méchante avait privé chacun des ustensiles, gobelets, assiettes de fer-blanc, couteaux qu'il rapportait de ses prisons respectives. L'unique gobelet maintenant affecté à dix hommes nous obligeait de boire à tour de rôle et d'un trait la ration de café ou de vin. Faute de couteau, il fallut aux premiers repas déchiqueter en dix parts le morceau de viande fraîche ou d'endaubage à l'aide d'une des cuillères libéralement distribuées à chaque convive. Nécessité rend industrieux et nous eûmes assez vite fait de donner du tranchant à la cuillère en la frottant contre les barreaux de fer de la cage.

Ainsi la viande put être assez proprement divisée. Mais, pour éviter toute discussion à propos de la qualité et de la grosseur des portions, elles furent tirées au sort. L'un des intéressés tourne le dos au plat : « Pour qui celle-ci ? interroge le chef en désignant une part : « Pour un tel! » et ainsi de suite jusqu'au bout.

Au repas de six heures, le dizenier dépose sur le plancher le baquet de soupe aux haricots, aux pois secs autour duquel s'accroupissent les hommes du *plat*, qui, successivement, plongent la cuillère dans le brouet et la portent à leur bouche, d'un geste régulier. Plusieurs des commensaux sont tout à fait sales et grossiers : leurs mains ne sont pas lavées et ils se fourrent dans le nez un doigt qu'ils approchent ensuite du plat. Nul n'y prend garde ; pour presque tous, le moment est propice aux plaisanteries qui égayent fort le cercle : l'un hoquète bruyamment à la joie générale ; l'autre empuantit l'air de relents stercoraires, thème d'exclamations facétieuses et d'échange de gros mots.

Le premier soir, je n'avais nulle envie de manger et le lendemain la répugnance du nouveau régime m'ôte l'appétit ; à peine

grignoté-je un petit morceau de biscuit ; mais le jour suivant, au matin, je me réveille avec une telle faim que je ne ferai plus le délicat devant la pitance et les convives.

Parmi la dizaine de mon plat se trouvait un grand gaillard d'une quarantaine d'années nommé Gentelard, type achevé de la gouape parisienne. Déménageur de son métier, il connaissait sa force et fut de prime abord grossier, brutal, menaçant envers tous. Son allure, ses malpropretés m'inspirèrent tout de suite une profonde répulsion. Les jours précédents, il avait fait main basse sur ma part de nourriture sans demander mon assentiment ; mais, ce matin-là, comme je m'approchais pour recevoir mon gobelet de café, il le prit et l'avala d'un trait.

— « Vous n'êtes pas gêné, Gentelard, lui dis-je, et vous ne pensez pas continuer à gober double ration en me privant de la mienne ? »

Il ricana et haussa les épaules ! A dix heures, au déjeuner, quand mon nom fut appelé, il s'empara encore de ma part. Il était debout et tenait sur son pain en équilibre les deux morceaux d'endaubage chantonnant crânement : « Au bon populo à se caler les joues, au petit bourgeois à se serrer le ventre »,

et il me frôla le visage avec son coude. Mais soudainement « le petit bourgeois » se dressa en face du mauvais drôle et d'un coup de poing, quel beau coup de poing lancé en pleine face, bouscula l'homme, le pain et la viande qui tombèrent pêle-mêle. Puis une semelle solide martelait les côtes de Gentelard jusqu'à ce qu'il eût murmuré : « J'en ai assez ! »

Aux pires situations, il est encore des atténuations : j'aurais pu être maltraité par cette brute, et je l'avais rossée. La nature m'avait accordé des membres alertes, un corps solide, vigoureux, adroit aux exercices physiques. Mais ce pugilat n'était-il pas humiliant et douloureux? Quel surcroît de peine d'être réduit, comme chien dévorant, dans une cage de fer, sous les yeux de nos geôliers, à disputer un morceau de viande à l'avidité d'un de mes compagnons de malheur!

Les trois cents déportés que la *Danaé* gardait entre ses grilles formaient un alliage des éléments composites d'une grande cité en révolution Les parties impures s'y mêlaient comme à plaisir aux plus nobles exemples, car les conseils de guerre avaient frappé de

la déportation tous les repris de justice ayant de près ou de loin participé au mouvement de la Commune. Ainsi les juges militaires purgeaient Paris de ses parasites et confondaient les vaincus politiques avec les voleurs et les malfaiteurs ordinaires.

Mais les ouvriers composaient la majeure partie du convoi. Otés à l'atelier par la guerre, par l'incorporation dans la garde nationale, ils avaient été emportés durant neuf mois, de septembre 1870 à mai 1871, dans une sorte de tourbillon vertigineux, grisés de mots, désorbités, exaspérés, affolés de privations et d'excès, l'amour-propre surexcité et sans cesse humiliés, poussés logiquement, après les défaites et la capitulation, à se servir contre quelqu'un des armes inutiles qu'on leur avait mises en main. La Commune n'avait été pour eux que la continuation du siège de Paris. Ils n'y virent clair, ils ne reprirent leur raison, ils ne recouvrèrent le sens de la réalité qu'en prison, sur les pontons, devant les conseils de guerre. Il eût été humain et légitime de reconnaître leur irresponsabilité, de les absoudre, de les renvoyer à l'atelier, punis par un semestre de prévention, mais les réactions sont lâches,

stupides et féroces, violatrices de la justice et de l'humanité; les masques ambitieux qui jouent au gouvernement ne pardonnent jamais d'avoir eu peur. On condamna impitoyablement de pauvres gens qui, sous une indifférence apparente, cachèrent la peine cuisante de laisser sans aucun moyen de subsistance leurs femmes et leurs enfants.

Les vieux soldats, les anciens sous-officiers chevronnés et médaillés n'étaient point rares dans les quatre cages du bord. Ceux-là avaient réalisé le rêve impossible de leurs quatorze années de service d'être une fois lieutenants, capitaines, commandants. Officiers de la Commune, ils continuèrent les vices des vieux *sous-offs* : l'ivrognerie, la paresse méticuleuse avec le goût de la parade.

Au fond, presque tous étaient de grands enfants instinctifs, crédules et naïfs, enclins à s'illusionner sur leur sort et se repaissant de chimères. Ils n'ajoutaient point foi à l'exécution de leur condamnation et tant qu'ils furent en France, chaque semaine, sur un passage de journal mal lu ou mal compris, quelqu'un d'entre eux répandait par la prison la nouvelle de l'amnistie à laquelle tous croyaient fermement. Embarqués sur la *Da-*

naé, ils s'imaginaient que c'était un simulacre, une démonstration du gouvernement pour les effrayer et que la frégate regagnerait bientôt les côtes de France. J'entends encore en rade de Gorée, un brave homme de cordonnier du nom de Labis, me dire tout joyeux, au moment de l'appareillage : « Quel bonheur, monsieur Jacques! Dans une semaine, j'embrasserai mes gosses. Le commandant a reçu des ordres ; l'amnistie est proclamée ; la *Danaé* retourne en France ».

Il n'y rentra jamais, le malheureux. Trois mois plus loin, entre le Cap et l'Australie, il mourut d'anémie compliquée de scorbut et fut immergé.

CHAPITRE III

TRAVERSÉE

Au-dessus du troupeau bêlant et de la meute hurlante, il se rencontre en toute révolution les coureurs d'aventures, les déclassés, les politiciens experts à ramasser quelque lambeau de pouvoir dans le tumulte, les jeunes gens épris de nouveautés, sans idéal certain, et recherchant la bataille par ce goût du danger assez ordinaire aux tempéraments ardents. Mais le plus noble rôle appartient aux hommes de conviction, aux fiancés éternels des utopies généreuses, aux dévots du culte de la justice sociale, à ceux chez qui veille un altruisme si profond qu'ils consacrent leur vie à la religion de l'humanité dont ils sont les missionnaires et les soldats, toujours vaincus, jamais découragés. C'est le parti des dupes admirables, jouets perpétuels, victimes infatigables

de la méchanceté, de l'hypocrisie, de la lâcheté et de l'adresse des hommes.

Dans les cages de fer de la *Danaé*, un jeune bourgeois et un ouvrier, Amilcare Cipriani et le forgeron Malzieux, représentaient cette catégorie.

Grand, mince, les cheveux d'un noir de jais, le visage aux traits sévères et réguliers, terminé en une abondante barbe brune, Cipriani joignait à sa mâle beauté, empreinte d'énergie indomptable, une rare distinction de manières, avec la grâce et la séduction latines. Homme d'action sans cesse au premier rang, partout où depuis douze ans un peuple se soulevait contre l'oppression et la tyrannie, en Sicile, en Italie, aux côtés de Garibaldi, puis en Crète, il s'était trouvé là pour le bon combat. Accouru auprès de son général au début de la guerre de France, il retrouva Gustave Flourens à Paris, après la signature de la paix, et devint son aide de camp. Ainsi, il l'accompagna à la marche du 3 avril sur Versailles et il tomba grièvement blessé aux côtés de son chef au moment même où celui-ci, surpris désarmé en une maison de Chatou, fut tué à coups de sabre par un courageux officier de gendarmerie.

En prison, Cipriani était l'objet de vexations et de rigueurs spéciales qu'il souffrait avec une fierté, une hauteur de mépris indicibles. Directeurs et geôliers haïssaient « l'Italien » plus qu'aucun autre détenu, et il y eut des codéportés assez bêtes pour lui reprocher sa nationalité. Aux iniquités, à l'outrage, il opposait un dédain superbe... Que n'a-t-il pas enduré depuis vingt ans! Il a la vocation du martyre; il éprouve une volupté à lasser la cruauté des geôliers, comme si sa foi se retrempait dans la gehenne. De prime abord, il me commanda la vénération et le respect. Rien ne m'importa autant pour mes paroles, mon attitude, mes actes, qu'obtenir l'approbation de ce vaillant; j'eusse été honteux d'encourir son blâme.

Tout différent d'aspect était le père Malzieux, vieillard de soixante-cinq ans, au visage un peu dur encadré dans une longue barbe blanche, la longue barbe des hommes de 1848. Sa parole brève prononcée d'une voix rude était toujours marquée de franchise et de loyauté. Au bout d'une existence de travail et de lutte, il gardait dans sa verte vieillesse la force, l'énergie, la bonne humeur, la fraîcheur d'enthousiasme d'un jeune homme. Nos rêves de société transformée s'accordaient

toujours : il était encore plus idéologue que moi. Et pourtant, depuis quarante-deux ans, il ne s'était pas produit un mouvement populaire auquel il n'eût participé. Décoré aux journées de juillet 1830, il coopérait aux barricades de 1832, de 1834, à toutes les échauffourées ultérieures, enfin au 24 février 1848. Naturellement, après l'insurrection de Juin, il se trouvait sur les pontons ; il échappait par miracle à la transportation lors du coup d'État de Décembre. Chef de bataillon de la garde nationale durant la guerre et la Commune, il batailla dans les rues de Paris jusqu'à la dernière cartouche. L'insurgé n'avait pas nui en lui à l'ouvrier. Sitôt rendue vaine l'arme de révolte, il reprenait le marteau de meilleur cœur, habile et vigoureux forgeron, et il n'aimait rien tant, après la Révolution, que modeler à grands coups, en formes légères, puissantes et gracieuses, le métal en feu.

Le père Malzieux supporta allègrement les dix années de prison lointaine, mais lorsqu'il revint en France en 1881, à soixante-seize ans, son corps raidi s'était déshabitué de l'effort. Il ne put trouver sa subsistance dans le travail, et trop fier pour avouer sa détresse, pour implorer un secours, — il se pendit.

J'ai gardé le culte et l'admiration de mes nobles compagnons. Combien ils dominent, dans ma pensée rassérénée, les homuncules malins et équivoques, les pharisiens habiles et puissants. Ils étaient désintéressés, élevés à un monde plus beau de rêve sublime : ils avaient la foi, la passion et le courage.

La garde des *encagés* est remise aux « surveillants militaires ». Ce corps de geôliers n'est pas formé pour la déportation ; ce sont les gardes-chiourmes ordinaires dont le nom odieux a été dissimulé sous une appellation nouvelle. Ils sont recrutés parmi les anciens sous-officiers ; mais comme nul vétéran de quelque avenir ne consentirait à entrer dans la chiourme méprisée, faute de mieux, on y accepte les pires éléments de l'armée, les sous-offs mal notés, incapables d'être admis ailleurs. Ainsi les surveillants sont ordinairement vicieux, ivrognes, paresseux, et ils n'imposent pas aux condamnés.

Leur grossièreté, leur brutalité, leur taquinerie ne tardèrent pas à s'exercer sur moi. Lors de l'embarquement, entre les papiers personnels qu'on m'avait ôtés, était un diplôme de bachelier; ils se le passèrent de main en main au milieu de rires et de plaisan-

teries. Un bachelier, n'est-ce pas que c'était excessivement bouffon? Je ne soupçonnais point la drôlerie du titre ni sa désignation à la rancune de la chiourme. Mais dès lors « le bachelier » fut serré de près, étroitement surveillé et sans cesse gourmandé à travers les barreaux.

Encore si cet espionnage obsédant n'avait sévi que contre moi, mais un autre s'y exposa. Parmi les officiers du bord un enseigne de vaisseau dont j'ai déjà parlé, n'était resté ni indifférent ni impitoyable à notre triste sort. Il eut à deux ou trois reprises le courage de s'approcher de la cage, de me parler, de me témoigner de la sympathie, de me tendre la main. Il mit ses livres à ma disposition et m'apporta quelques volumes. Puis brusquement je ne le vis plus; dénoncé au commandant par un des surveillants, il avait été frappé de quinze jours d'arrêts de rigueur.

Ah! le brave cœur et quel souvenir je garde de sa bonté! Comme je ressens encore de colère, à la pensée du coquin qui le dénonça!

CHAPITRE IV

TRAVERSÉE *(Suite.)*

.... Durant cinq mois, dans chaque cage de fer, soixante-quinze hommes sont jour et nuit serrés, jetés les uns contre les autres au roulis et au tangage du navire. Ah! dans le hamac trop court pour contenir mon long corps, ces nuits d'insomnie aux balancements brutaux, aux bruits de la manœuvre, aux craquements des bois disloqués de la vielle frégate! Ah! ces journées interminables, les yeux errants sur la crête des flots, les regards buvant l'immensité, où un oiseau qui passe, une voile à l'horizon deviennent incident d'importance, motif de conversation pendant des heures! Parfois, sous la violence du vent, la mer bondit à travers toutes les ouvertures de

la *Danaé* et nous inonde. Alors, privés d'air et de lumière, nous ne pouvons même plus lire. Cette incommodité n'est pas fréquente aux deux cages de la batterie haute, mais nos camarades de la batterie basse ont passé au moins cent jours, à sabords clos, dans l'obscurité.

Chaque matin, branle-bas du lever à cinq heures. Quand les hamacs sont pliés et remis aux filets, le nettoyage commence à grands seaux d'eau lancés, à coups de *faubert*, sorte de lavette en corde. Alors nous nous agenouillons et, qui avec un racloir, qui avec une brique, grattons et astiquons la planche. Les deux heures de barbotage sont pénibles, mais combien nécessaires ! Je n'ai aucun ennui d'une corvée commune à tous les matelots.

J'ai fait aussi un autre apprentissage non moins indispensable, celui de blanchisseur. De vieux soldats m'ont enseigné comme on frottait le pantalon, la chemise imbibée de savon et comme on les pétrissait sous ses pieds nus à la manière arabe. Mon Dieu ! la tâche n'est pas très malaisée et quelle satisfaction la première fois qu'on porte du linge bien net qu'on a soi-même blanchi !

Deux jours chaque semaine sont désignés

pour la visite de propreté. Les déportés s'alignent dans les cages sur deux rangs où circule un chef de chiourme galonné, assimilé au grade d'officier et comme tel compagnon de table des fiers officiers de marine ; il examine le linge, les mains, le visage de ses prisonniers. L'humiliant examen est rendu nécessaire par la paresse et la saleté de quelques-uns qui infesteraient tout le monde de vermine, mais l'examinateur prend plaisir à prolonger et à aggraver la visite. Au cours de l'une d'elles, la face enflammée, exhalant l'alcool, il me prit à partie, m'ordonna de m'approcher de lui, et, comme j'hésitais, il me saisit au collet. A cette injure préméditée, devant cette violence, je regardai l'homme fixement et sans doute mes yeux furent expressifs, car il recula :

— « Brute ignoble, je vous défends de porter la main sur moi ! »

Il se hâta de sortir de la cage et son tort était si évident qu'il n'osa me punir.

Pour le moindre manquement, un linge mal plié, une conversation bruyante, les encagés étaient mis aux fers. Ce n'était pas que tous les surveillants fussent foncièrement

méchants; plusieurs semblaient disposés à la douceur, mais ils recevaient une consigne de rigueur et s'assujettissaient au point d'honneur de la chiourme : dureté aux condamnés. Nos gardiens s'excitaient les uns les autres et les braves gens s'exacerbaient aux railleries de méchantes brutes. Est-ce qu'à tous les grades et dans toutes les conditions, la lâcheté humaine ne s'exerce pas voluptueusement sur des vaincus sans défense? est-ce que les hommes ne pensent pas se grandir et faire acte d'énergie par l'abus de la force ?

Ainsi le capitaine de frégate Riou de Kerprigent, commandant de la *Danaé*, est un des hommes les plus durs qui soient. Au sentiment d'aversion que doivent provoquer chez un vieil officier les insurgés parisiens s'ajoutent ses préjugés de Breton et de catholique. Il croit tout le convoi qu'il mène aux antipodes composé d'incendiaires, de fusilleurs d'otages et il s'est promis d'aggraver leur peine par les sévérités de sa façon. Parvenu à l'ancienneté, à la fin d'une carrière obscure, au commandement d'un transport, il brûle de se signaler à l'attention de ses chefs, de faire preuve d'énergie et d'autorité en affligeant sa cargaison humaine. La médiocrité d'intelligence de l'homme s'ac-

18

cuse sur son front bas et étroit, dans ses regards sombres et farouches. Comment ne pas lui pardonner sa discipline de galère en me rappelant par quelles terreurs le vieux niais était tourmenté? A cette époque, le spectre de « l'Association internationale des travailleurs » hantait les cervelles des hommes d'Etat ou plutôt il était évoqué par les politiques madrés afin de décider tous les gouvernements d'Europe à légiférer contre les groupements socialistes. L'Association internationale, incapable de la moindre action, n'existait que par les écrits et la parole d'une vingtaine d'hommes, lesquels, réunis en congrès annuels, débattaient leurs théories de rénovation sociale et exposaient leurs désirs tout platoniques de révolution.

Je ne sais quel facétieux enseigne de vaisseau souffla à Riou de Kerprigent la peur d'une agression maritime, d'une tentative de délivrance essayée par les socialistes d'Angleterre et d'Amérique; mais, de ce jour, le commandant n'eut plus de repos et s'attendit à être attaqué par la flotte de l'Internationale. Dès qu'une voile était signalée, le jour ou la nuit, il montait sur le pont et manifestait son inquiétude par des précautions ridicules. Et vraiment

il y avait à rire entre tels de mes pauvres compagnons de cage qui, pour chaque navire entrevu, saluaient un messager d'amnistie envoyé de France et ce marin naïf, avaleur de bourdes, qui se préparait au combat naval.

Chaque jour que la manœuvre le permettait, vers deux heures de l'après-midi, la porte de la cage était ouverte et nous accédions sur le pont où pendant une demi-heure, nous restions parqués entre quatre murs de filets, cage nouvelle. Si nous respirions un peu d'air pur, ce n'était pas souci du commandant pour la santé de son bétail, mais règlement du ministère de la marine. Du reste, la sortie hygiénique était accompagnée d'une obsession de surveillance. Nous défilions entre les soldats jusqu'au carré de filet. Il était défendu d'approcher à plus d'un mètre de la muraille de corde et nous demeurions au milieu, sans mouvements, exposés à la curiosité des passagers et des passagères : des femmes de fonctionnaires, des officiers d'infanterie de marine ou des commis qui se récréaient du spectacle des fauves encagés et leur lançaient des regards dénués de toute sympathie. La bienveillance, la compassion intimes qui se communiquent par la douceur et la caresse du

coup d'œil, nous ne les sentîmes que chez deux des femmes de nos surveillants. Celles-là venaient je ne sais d'où, accueillies et épousées au hasard de quelque aventure de port. Mal fagotées et vulgaires, c'étaient de bonnes filles à la sensibilité éveillée, au cœur prompt, pour qui des malheureux comme nous étaient encore des hommes.

Hormis cette station extérieure, une consigne affichée en pancarte aux barreaux portait que les condamnés ne devaient sortir des cages sous nul prétexte. Mais un misérable, comme il s'en rencontre dans toutes les agglomérations d'hommes, pour s'attirer les bonnes grâces du garde-chiourme et les notes favorables du commandant, s'offrit à pomper sur le pont l'eau nécessaire aux poulaines du bord. Il fut agréé pour la besogne avec quatre autres volontaires et le commandant rendit bientôt la corvée obligatoire à tous les encagés. Chaque matin successivement, une escouade nouvelle y fut désignée. Ceci nous révolta, Cipriani, Malzieux et moi; nous n'admettions pas que la servilité d'un pied plat pût modifier le règlement affiché dans les cages; nous n'acceptions pas de remplir des tâches arbitraires, de nous

domestiquer à nos gardiens; nous étions des condamnés politiques et non point des forçats. Puisque nous étions mis en cage durant toute la traversée, on ne saurait nous contraindre d'en sortir pour des corvées imprévues. Il fut convenu qu'à notre tour d'appel nous refuserions d'aller aux pompes.

Au matin où nous fûmes désignés nous refusâmes, Cipriani, Malzieux et moi, de sortir de la cage. Aussitôt le garde-chiourme de service alla quérir un surveillant-chef qui, d'un ton comminatoire, nous ordonna d'obéir. Nous lui répondîmes que nous n'étions pas astreints à pomper de l'eau sur le pont pour le service du bord, que le règlement affiché dans la cage interdisait toute sortie autre que la promenade, et qu'enfin nous n'avions aucune raison d'assumer une tâche arbitrairement établie. En fait, nous avions le droit pour nous, mais le droit et les règlements ne tiennent sur un navire contre la volonté du commandant. Il est maître souverain, indiscuté, et ni matelot ni officier n'oserait le contrecarrer. On conçoit sans peine les motifs d'une autorité aussi absolue.

Que trois déportés résistassent aux ordres du commandant, c'était un cas scandaleux, une audace sans précédent. Riou de Kerprigent fut immédiatement prévenu de notre mutinerie et il ordonna de descendre Cipriani et Malzieux au cachot, à fond de cale, et de me mettre aux fers dans la cage. Alors on me coucha le dos sur le plancher, on me tira les jambes en dehors des barreaux et on cercla chacun de mes pieds au-dessus de la cheville d'un maillon de fer, attenant à une barre dite de justice. Ainsi, les pieds retenus sur la planche de la batterie, les cuisses au soubassement de la cage, entre les barreaux, — le buste renversé à l'intérieur, le corps tantôt en arc de cercle, tantôt péniblement assis, — je n'étais point dans une situation commode. Mais pourquoi récriminerais-je contre ces punitions corporelles ? Elles s'appliquent couramment aux matelots pour les plus légers manquements à la discipline. Du reste, je ne me plaignais pas de la gêne d'une situation où j'avais vu avant moi plusieurs de mes camarades. Mon dépit, mon irritation provenaient de ce qu'on m'épargnât et qu'ayant mis au cachot mes deux compagnons de désobéissance, on m'eût appliqué une peine plus

douce. La différence de traitement m'indignait : je n'admettais point une indulgence offensante et je me promis de faire en sorte d'être réuni à mes amis.

Ce même jour, à la revue quotidienne des cages, le commandant, suivi de son état-major, du second, du surveillant-chef, s'arrêta devant moi et dit :

— « Déporté Jacques, vous avez commis un acte très grave de rébellion. Si vous recommencez, je vous *ferai pourrir au cachot.*

— « Je recommencerai la prochaine fois, répondis-je sur son ton ; je ne veux pas me soumettre à vos corvées arbitraires.

— « Capitaine d'armes, dressez procès-verbal du refus de ce... » Je crois qu'il ajouta une épithète injurieuse ; je ne me rappelle plus laquelle ; il a passé tant d'années là-dessus et c'est de si peu d'importance ! Cependant je répliquai violemment :

— « Je me fiche de vos procès-verbaux ! »

J'eus tort, cent fois tort. Que gagne-t-on à lutter contre la force brute, à faire assaut d'insolence, à provoquer un soudard ? Celui-ci, la voix entrecoupée par la colère, cria :

— « Descendez-le, descendez-le au cachot tout de suite ! Ah ! c'est ainsi ! Eh bien ! je

vous dompterai, mon gaillard ! Je vous *userai la santé !* »

Trois étages d'échelles à descendre, plus bas que les machines, plus bas que les soutes, dans un trou noir au fond d'une sorte de caisse. Dans la nuit complète, deux cachots sont vis-à-vis : le capitaine d'armes ouvre la porte de l'un d'eux, me met les fers aux pieds et tire le verrou sur moi.

— « C'est vous, Jacques ! » me dit le père Malzieux dont je sens le corps tout près de moi. Et de l'autre cachot sort la voix de Cipriani :

— « Ah ! le brave Jacques, il n'a pas voulu abandonner ses amis ! »

Je leur conte ma dispute et la commente ; au bout d'une heure, mes yeux s'accoutument à l'obscurité et je puis déterminer la forme de notre *in-pace*, une sorte de niche carrée d'environ 1^{m},10 de large, 1^{m},20 de profondeur, 1^{m},40 de haut. On ne saurait ni s'y tenir debout, ni s'y étendre et, attachés à la même barre de justice, nous sommes réduits, Malzieux et moi, soit à demeurer assis, soit à nous coucher « en chien de fusil ». Notre couche n'est pas douillette : une plaque de tôle ajustée par d'énormes rivets dont les

têtes nous labourent les côtes. Les parois du cachot sont recouvertes de tôle et la porte de fer est découpée par la moitié en losanges de fer très serrés. C'est par ces interstices que nous respirons mais nous sommes également privés d'air et de lumière. Logés à fond de cale, nous percevons le frôlement de l'eau contre la quille et non loin, au-dessus de nous, les bruits de la machine. Nous n'avons pas tardé à nous familiariser avec le voisinage, car les moindres rumeurs deviennent une distraction à notre gehenne.

Nous sommes restés au cachot durant cinquante-sept jours, cependant que la frégate roulait de la côte d'Afrique à la côte d'Amérique et de l'Amérique à l'extrémité de l'Afrique ; nous avons vogué au fond de l'*in-pace* du Sénégal au Brésil, de Sainte-Catherine au Cap ; nous subîmes l'écrasante chaleur de la Ligne torréfiée par la machine en marche qui nous obligeait de nous coucher nus sur la tôle brûlante, et un peu plus loin, aux approches du Cap, les pieds et les mains glacés, nous grelottions, nos dents claquaient, et nous nous serrions l'un contre l'autre pour avoir moins froid.

Pendant les premiers huit jours, nous fû-

mes au régime du pain et de l'eau, la semaine suivante, on y ajouta une soupe, le dimanche. Au bout de cette quinzaine d'épreuves, le capitaine d'armes nous cria du bord de l'écoutille :

— « Messieurs, le commandant me charge de vous demander si vous voulez faire acte de soumission et vous rendre à la corvée de pompe. »

Sans nous être consultés tous trois, notre réponse en chœur emprunta un mot expressif.

Et pourtant j'avais faim, j'avais très faim. Un petit morceau de pain d'un tiers ou d'une moitié de livre, un litre d'eau, ne suffisent pas à la nourriture d'un jeune homme de vingt ans, à un grand garçon aux dents longues. Il m'était malheureusement impossible de digérer le biscuit du soir. Naguère, en de belles phrases, j'avais parfois agité le mot de *meurt-de-faim*; j'en éprouvais les affres sur moi. Les journées étaient tolérables mais je me réveillais presque chaque nuit, l'estomac tenaillé par les crampes, — une angoisse à pleurer. Mes camarades supportaient mieux que moi les privations. Cipriani, prémuni par sa sobriété d'Italien, n'en paraissait pas affecté et Malzieux y opposait la robus-

tesse d'une nature de fer. La fière endurance de mes compagnons me prêtait des forces, m'encourageait. Comment eussé-je osé me plaindre devant cet ami si ferme et si résolu, devant l'admirable vieillard d'une bonne humeur inaltérable? Il chantait tout le jour les chants de geste du prolétariat, où un barde inspiré a fixé les révoltes et les espoirs des plébéiens; il m'apprit ainsi la plupart des chansons de Pierre Dupont. Du fond des cachots de la *Danaé*, de l'*in-pace* de gehenne et de faim, montait un chœur de trois voix sonores :

Mal nourris, logés dans les trous,
Sous les combles, dans les décombres;
Nous vivons avec les hibous
Et les larrons, amis des ombres.
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes!

Aimons-nous et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons (*ter*)
A l'indépendance du monde!

Cependant je disais à mes amis tout ce que j'avais retenu de vers d'Hugo, de Musset, de Baudelaire; Cipriani, à son tour, nous récitait

des couplets de l'Arioste, quelques stances de Dante, un sonnet de Pétrarque. L'étoile de l'art et de la poésie brillait sur notre nuit et attirait nos esprits au-dessus des misères corporelles. Il est un coin secret de l'être que ne peuvent atteindre ni les persécutions ni les méchancetés des brutes armées, où frissonne le sentiment du beau, où veillent la liberté et la dignité des âmes.

CHAPITRE V

AU CACHOT

Depuis quarante-cinq jours, nous sommes au cachot, à fond de cale... La *Danaé* a touché la côte d'Amérique à Sainte-Catherine, et favorisée par les vents alizés elle approche du Cap. Depuis un mois et demi, nous sommes couchés en pleine nuit, dans l'*in-pace*, sur une plaque de tôle dont les boulons s'impriment à nos flancs et à nos reins, tantôt suffoquant de chaleur, tantôt grelottant de froid, toujours affamés. Deux soupes par semaine, chaque jour un petit morceau de pain et un litre d'eau, c'est juste de quoi ne pas mourir. La privation a lassé nos corps. Nous ne chantons plus, — nous ne parlons pas ; à peine si nos lèvres se desserrent : nous n'avons plus rien à nous dire, et la parole fatigue. Une

sorte de prostration et de torpeur nous a gagnés.

Cependant Cipriani et Malzieux tiennent encore bon où je faiblis. Je suis complètement affaissé. D'abord ç'a été la sensation d'un bec de proie qui me fouillerait l'estomac ; puis cette morsure apaisée, ma tête a brûlé; des lames de feu passaient sans cesse devant mes yeux, et j'éprouvais la soif intolérable et le vertige continu. Je frisonnai de fièvre, et la courbature de tous mes membres rendit la respiration excessivement douloureuse. Il m'en coûtait de m'avouer vaincu : je refoulais mes plaintes et tâchais de ne pas laisser paraître mon angoisse. Mais, à la fin, elle fut trop forte et Malzieu m'entendit geindre et trembler.

— « Vous êtes malade, mon petit, je vous l'ai déjà dit; vous êtes malade, vous ne pouvez rester en cet état au cachot; il faut appeler le médecin...

— « Non, non! je ne veux pas! Je vous en prie, laissez-moi ici avec vous. Il ne faut pas que les coquins s'aperçoivent de ma faiblesse. Ce n'est rien... Je vais me remettre. »

Deux heures plus tard, la fièvre augmentant avec le délire, mes amis demandaient le mé-

decin du bord. Il ne venait que vers le milieu du jour, avec l'autorisation du commandant, et ordonnait d'urgence mon transport à l'infirmerie. On me hissait tant bien que mal, par les échelles, jusqu'à la batterie haute où l'on me couchait dans un lit de l'infirmerie, à l'avant du navire.

Mon état n'était point grave : le mal provenait d'épuisement, de privation de nourriture, du manque d'air et de lumière, de la posture incommode, de l'immobilité forcée du cachot. Cinq jours de repos sur le matelas, entre les draps, soulagèrent mes membres endoloris. J'avais connu le médecin du bord au quartier Latin ; bien qu'il redoutât fort de se compromettre, il me rappela brièvement nos relations communes, et tâcha de me réconforter par les bouillons, les viandes de conserve et les rations de vin.

Le cinquième jour, le commandant Riou de Kerprigent entra à l'infirmerie. Venait-il s'assurer si, comme il l'avait promis, son régime avait *usé ma santé ?* s'attendait-il à quelque parole de soumission? Il s'arrêta un moment au pied de mon lit et me regarda. Je n'ouvris pas la bouche et détournai la tête. Dix minutes plus tard, le docteur revint :

— « Jacques, me dit-il, vous avez eu tort de n'adresser point un mot d'excuse, de regret poli au commandant. Il ordonne de vous renvoyer de l'infirmerie et de vous remettre au cachot! — Libre à vous, monsieur, » répliquai-je froidement.

Et je fus redescendu au cachot, à fond de cale, dans les ténèbres.

Ceci me parut trop fort. Encore que m'estimant dans mon droit, je m'expliquais le traitement cruel qui nous était infligé. Nous nous étions rebellés contre les ordres du commandant; je lui avais parlé sans aucun respect, il nous châtiait avec une rigueur qui est de tradition maritime, comme on dompte les bêtes fauves par la faim, le froid et l'obscurité. Ne pensait-il pas ainsi grandir son personnage, faire preuve de courage, d'énergie et d'autorité? Mais remettre à l'*in-pace* un homme que les privations avaient exténué, au sortir de l'infirmerie, à peine capable de se tenir debout, c'était d'une basse méchanceté. Tous les officiers du bord s'en émurent, et le généreux enseigne de vaisseau dont j'ai plusieurs fois parlé intercéda en notre faveur. Riou de Kerprigent prit très mal la démarche et repoussa brutalement la prière de l'offi-

cier. « Vous intervenez, monsieur, lui dit-il, dans une question qui ne vous regarde en rien. Ces gens-là resteront au cachot jusqu'à la fin de la traversée. »

Et seul dans le trou noir, — on avait réuni Malzieux à Cipriani, — je recommençai à me morfondre sur la plaque de tôle, à me tourner et retourner, supputant les heures, bénissant chaque journée écoulée. Ah! *Danaé* maudite! quand arriverait-elle au terme de sa route? Quand sortirions-nous de cet enfer?

Voici que la Nouvelle-Calédonie était devenue une terre promise!

Une circonstance imprévue abrégea notre épreuve. La frégate avait mouillé au Cap pour renouveler ses provisions et son charbon. Le matin, au moment de l'appareillage, nous comptions le cinquantième jour, le quarante-septième pour moi, de notre présence à fond de cale, lorsque nous entendîmes la détonation de plusieurs coups de feu. Peu après, un bruit de voix approcha de notre trou, des ombres descendirent l'échelle, la porte de mon cachot fut ouverte, et un homme tout dégouttant d'eau ayant été attaché à la barre de justice, auprès de moi, on tira les verrous.

Le nouveau compagnon était tellement

suffoqué qu'il ne pouvait dire une parole ; mais au bout de quelques minutes je distinguai ses traits. C'était Assi, membre de la Commune; un peu plus loin, il recouvrait la voix et me racontait son audacieuse tentative d'évasion.

Assi était un ouvrier mécanicien à qui, vers la fin de l'Empire, la grève du Creusot avait valu une popularité extraordinaire. Homme d'action plutôt que de réflexion et de théorie, créature des événements, il passait, avec son esprit simpliste, pour inconsistant et léger; mais sa bravoure, sa bonté, sa douceur lui conciliaient toutes les sympathies.

Encagé dans la batterie haute, à tribord, il résolut de profiter du mouillage de la *Danaé* au Cap pour s'évader. Les navires de l'escadre anglaise étaient à l'ancre, sur la rade, à une encâblure de la frégate. S'il réussissait à sortir de la cage, à se jeter à la mer, à gagner, en nageant, le plus proche des vaisseaux anglais, il conquérait la liberté sous le pavillon britannique. Un mécanicien du bord, avec qui il correspondait secrètement, put lui remettre deux limes; mais Assi constata qu'une nuit ne suffirait pas pour scier les énormes barreaux de la cage. Or, chaque matin, ils étaient éprouvés au marteau. Force lui fut donc de

recourir à un autre moyen, et il s'arrêta à ce projet tout à fait hardi : le matin, au moment où l'on commençait à lever l'ancre, il se dit malade et demande qu'on le conduise à la visite du médecin. Un surveillant lui ouvre la porte de la cage et le mène vers l'infirmerie de la batterie haute, le long des sabords ouverts. Assi est en pantalon, en gilet, les épaules recouvertes d'un manteau de peau de mouton. Brusquement il se dégage du manteau, en coiffe le garde-chiourme, et d'un bond saute à la mer à travers le sabord. Il s'est rudement heurté le front à la paroi, mais quoique étourdi il plonge et nage vigoureusement vers les bateaux anglais. Cependant le surveillant, remis de sa surprise, a déchargé les six coups de son revolver dans la direction du fugitif; la vigie crie : « Un homme à la mer ! » et le lieutenant de vaisseau qui se trouvait sur le pont, y appelle une compagnie d'infanterie de marine. Assi va subir un feu de peloton : à cette courte distance il sera certainement atteint. Mais déjà le canot à vapeur de la *Danaé*, qui n'était pas encore remonté, lui barre la route; les soldats cessent de tirer, craignant de blesser les hommes de l'embarcation. Assi est capturé, ramené à bord où le

commandant exaspéré de ce qu'un prisonnier de marque ait failli lui échapper, menace l'évadé de le faire fusiller et finit par l'envoyer au cachot, tout trempé.

Tels sont les détails de l'épisode qu'Assi, à peine remis, me conte avec bonne humeur en secouant l'eau de ses vêtements, de sa barbe et de ses cheveux. On ne nous laisse pas longtemps ensemble: le capitaine d'armes ouvre la porte des cachots et signifie à Cipriani, à Malzieux et à moi qu'il est chargé de nous réintégrer dans notre cage. Assi me glisse dans la poche deux limes qu'il a gardées sur soi en me priant de les jeter à la mer. « Courage! mon vieux! » lui dis-je en l'embrassant, et je regagne la cage de fer, qui, auprès de ce que je quitte, est une délivrance.

Est-ce bien moi qui ai vu tout cela? Il me semble que je rentre dans un cauchemar, que je relis les feuillets de l'existence d'un autre homme, tellement ces souvenirs lointains sont détachés de moi. Ai-je bien pu vivre durant cent cinquante-trois jours dans un enfer roulant entre les barreaux d'une cage ou au fond d'un *in-pace* de fer? ai-je eu faim, ai-je eu

froid, ai-je eu chaud, ai-je pleuré silencieusement de détresse, moi qui n'en garde nulle rancune, nulle haine et considère ces maux anciens comme l'histoire d'un étranger?

CHAPITRE VI

EN CAGE

Remis en cage, je suis accueilli avec une sympathie très cordiale par tous mes camarades. Ma pâleur et ma maigreur les émeuvent. Plusieurs m'ont dit depuis qu'ils doutaient que la santé me revînt jamais et qu'ils firent sur mon cas les plus fâcheuses conjectures. Mon état est mauvais; je me tiens difficilement debout, et mon estomac resserré rejette souvent les aliments.

Cependant mes neuf camarades de *plat* me donnent une preuve touchante de dévouement: à tour de rôle, ils se privent de leur quart de vin quotidien afin que j'en puisse boire deux. Parmi ces neuf hommes se trouve Gentelard à qui je dus, au début de la traversée, disputer à coups de poing une portion de viande. Or, c'est lui qui, spontanément, le

premier, m'a offert sa ration de vin. J'ai d'abord refusé :

— « Citoyen Jacques, vous me gardez rancune. Ça me fait de la peine. Je vous supplie d'accepter... Vous êtes très changé et avez besoin de vous soutenir. »

Il n'est pas d'hommes absolument méchants; seules, les circonstances déterminent les poussées de mauvais instincts: tel qui paraît brutal et cruel à certain moment, montrera un peu plus loin de la douceur et de la générosité. Combien profondément j'ai été touché du sacrifice de Gentelard et de mes huit compagnons. Je sais de quel plaisir est toujours pour les ouvriers un verre de vin ! A bord, c'est la partie la plus précieuse de l'alimentation ; aussi apprécié-je toute l'étendue de la privation que les braves gens s'imposent en ma faveur.

Mais voici qui est plus extraordinaire: le commandant de Kerprigent, soit qu'il ait été pris de remords ou étonné de ma mauvaise mine, m'a envoyé par son maître d'hôtel un plat de sa table. Après m'avoir affamé, épuisé, il prétend me faire des gentillesses. Je n'acceptai point l'envoi, alléguant que je n'avais pas faim, que la nourriture du bord me suffi-

sait..... Enfin je tâchai de tourner poliment mon refus et de ménager un butor capable de me remettre au cachot.

Chaque journée, de l'aube au soir, pesait d'une durée interminable et la nuit dans le demi-sommeil, entre les ressauts du hamac, je rêvais que j'étais embarqué sur un vaisseau fantastique pour une traversée éternelle et sans but, sénile prisonnier au milieu d'un équipage de vieillards, toujours encagé sous la surveillance de gardes-chiourme à cheveux blancs... Mais me tirait, m'éveillait du songe la clameur prolongée des matelots descendant de quart qui appelaient leurs camarades à la manœuvre. « Allons! les bâbordais, les tribordais, tas de rossards, tas de flambards, debout au quart, debout, debout, debout! »

Suivre du regard la blanche crête d'écume d'une vague qui se brise et s'éparpille en un instant, contempler l'albatros aux larges ailes, les palmes posées sur les flots qui le balancent comme une escarpolette, s'émerveiller aux colonnes d'eau que lance à l'horizon un souffleur lointain : tel était l'emploi des heures. Parfois avec un ouvrier relieur, théoricien collectiviste, je commençais une causerie vite changée en discussion de socialisme. Mais les opinions

de mon contradicteur, toutes destructives de la propriété, de la famille, me choquaient et m'irritaient. Je n'avais pas quitté mon âme de bourgeois créée par les traditions, le milieu et l'éducation. Les idées de propriété individuelle, de mariage, y étaient enracinées, et je n'admettais une nouvelle distribution des richesses que d'après les anciennes formules. Mon collectiviste était dénué de tout respect des formes diverses du capital. Ni lui, ni ses parents, ni ses amis n'ayant jamais rien possédé, il se trouvait libre de préjugés. Certes très scandalisé, je me sentais mal à l'aise quand il parlait du retour à la collectivité, de la mise en commun des instruments, des outils et des produits du travail; mais je n'osais avouer toutes mes répugnances, de peur d'être raillé de mon bourgeoisisme. Je me targuais de mutuellisme, c'est-à-dire d'un compromis entre la propriété et la réformation sociale.

Au delà du Cap, le froid devint très rigoureux et nous en souffrîmes beaucoup. Les vêtements distribués aux déportés à la veille de l'embarquement étaient de toile, de drap léger, destinés aux pays chauds. Aussi nuit et jour grelottions-nous dans l'humidité, conséquence immédiate du froid. Le scorbut,

mal inconnu maintenant, grâce aux courtes traversées des navires à vapeur, se déclara dans les cages de la *Danaé*. Nombre de déportés en furent atteints : le commandant dut recourir aux mesures préservatrices et ajouter à notre régime des rations supplémentaires de tafia, de vin chaud et de thé. Quoique affaibli par les privations, j'eus la chance d'échapper au mal. Ce sont les hommes au moral débile que la maladie élit et frappe le plus aisément : j'étais armé de jeunesse et du courage que donne l'insouciance.

J'ai parlé précédemment d'un brave cordonnier nommé Lubis qui se berçait d'illusion et d'espérance, attendant chaque jour l'amnistie, s'imaginant subir une épreuve qui se terminerait par le retour de la *Danaé* en France après un mois de promenade. Au départ du Cap, il comprit enfin que la frégate ne rétrograderait pas et que la déportation en Nouvelle-Calédonie n'était point une feinte. Alors il s'attrista, ne dit plus rien et passa ses journées à la même place. Bientôt au froid ses gencives gonflèrent, ses dents branlèrent, sa bouche se tuméfia ; tout son corps enfla et on le porta à l'infirmerie. Il y mourut quatre jours plus tard.

Une messe des morts fut célébrée dans la batterie haute, à l'avant de laquelle, en face des cages, un petit autel avait été dressé. Les déportés s'indignèrent qu'on consacrât une cérémonie religieuse au camarade mort en dehors de la religion. Ils affectèrent de tourner le dos à l'autel et je fis comme eux. Bien que foncièrement incrédule, je ne pouvais pourtant m'empêcher de sentir la poésie funèbre et la simplicité émouvante de cette issue. Les prières dites sur le mort dont chacun sait le nom, le corps qui glisse sur la planche à travers le sabord et s'enfonce dans l'infini, au salut d'un coup de canon, tous ces rites suprêmes ont un caractère de grandeur. Mourir sur le champ de bataille, parmi la foule, anonyme, en pleine jeunesse d'illusion et de foi, — être enseveli dans les plis mouvants du linceul Océan, voilà le « beau trépas », voilà aussi une fin supérieure aux comédies funéraires et à l'appareil des cimetières urbains…

CHAPITRE VII

ARRIVÉE

Des jours, des mois ont encore pesé sur les encagés. Le voyage douloureux ne s'achève point : la *Danaé* n'est pas arrivée au terme, à la terre de délivrance, à la prison aux antipodes.

« La traversée s'avance, les caractères s'aigrissent », dit le vieux proverbe des matelots. Nous en sentons l'effet.

Entassés durant cinq mois dans l'étroit parallélogramme de fer, à bout de patience et de force, irrités au frottement des uns contre les autres, — les déportés ne recourent même plus au passe-temps de la conversation : ils connaissent à fond toutes leurs histoires pour se les être répétées cent fois, ils n'ont plus rien à dire. Incapables de pensées nouvelles,

l'esprit captif avec le corps, ils se fatiguent de leurs mutuels propos et de leurs redites, ils s'observent hargneusement. Au cours d'une telle épreuve, les sentiments ne se contiennent plus; il est impossible de dissimuler sa nature et son caractère. Tout ce qu'il y a de mauvais au fond, de vilain et d'égoïste remonte à la surface. Nul ne trouve d'indulgence pour son voisin, les torts réciproques s'aggravent, les paroles s'enveniment; il règne maintenant l'intolérance, la taquinerie, les disputes passant aux coups entre ces trois cents malheureux collés les uns contre les autres. Le plus souvent, bétail accablé, ils regardent la mer sans voir ni penser, machinalement, pareils aux bœufs entravés sur le pont qu'on embarqua à la dernière relâche pour la subsistance de la frégate.

Cependant je me défendais contre l'accablement de l'ennui par la puissance d'illusion et d'espoir hasardeux qui est le plus grand bonheur de la jeunesse. Auprès des deux mois d'abominable cachot à fond de cale où le pauvre Assi était encore (et demeura jusqu'à la fin de la traversée) la cage de fer de l'entrepont me semblait presque douce. Ainsi, des pires situations il peut résulter quelque avan-

tage. Si j'étais redevenu insouciant, je n'en sentais pas moins les privations matérielles, et j'étais obsédé du désir de certains mets. Que de fois j'ai ardemment souhaité une omelette et appelé de tous mes vœux le repas où je reverrais une douzaine d'œufs! Je ne pus m'empêcher de conter ma gourmandise et d'avouer mon souhait à mes camarades de *plat* qui s'en amusèrent. Parfois, lorsque l'un d'eux rapportait du guichet le seau de bois avec notre maigre pitance, il m'interpellait à travers la cage :

— « Jacques, voilà l'omelette ! »

Ou bien au repas du soir, quand accroupis autour de l'écuelle nous croquions la fâcheuse soupe de fèves grinçant sous la dent, quelqu'un de s'écrier avec un regard narquois :

— « Ah! les bons œufs! »

Pourtant nous approchions du dénouement. Vers la mi-septembre, nous traversâmes le détroit de Bath entre l'Australie et la Tasmanie. De chaque côté du navire, nous apercevions au loin la terre, et cette vue ajouta à mon ennui en ravivant mes regrets. N'eût-il pas été humain, plus intelligent, au lieu de la déportation inclémente, de permettre de nous

refaire une existence en ces pays neufs, sur de magnifiques territoires réclamant les bras actifs, les efforts laborieux de colons énergiques ? Mais la vindicte politique, la bêtise et la méchanceté des Parlements se complaisaient à maintenir les haines anciennes entre concitoyens, à créer une dépense lourde à l'État et aussi à affliger quelques milliers de pauvres gens.

Enfin, le 3 octobre 1872, au bout de cent cinquante-trois jours de traversée, nous fûmes en vue de la Nouvelle-Calédonie. Quel soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines! quelle joie nous éprouvâmes devant la terre de déportation! — il faut pour le comprendre avoir souffert les cinq mois de cycle infernal. Je ne sais même pas si huit ans plus tard, lorsque l'amnistie me rendit la liberté, je jouis d'un sentiment de délivrance pareil au jour où je quittai la *Danaé* pour être prisonnier dans l'enceinte fortifiée de la presqu'île Ducos.

La Nouvelle-Calédonie est entourée d'une ceinture de madrépores et de coraux qui, sur toute sa périphérie, forment entre elle et la haute mer une dangereuse muraille de récifs.

L'eau écumante tantôt l'escalade, tantôt s'y brise avec fracas. Une passe naturelle, ouverte dans la ceinture madréporique, aboutit à la rade de Nouméa où la *Danaé* jeta l'ancre.

A quinze cents mètres en proue, au fond de la baie, apparaissait un carré de baraques, de constructions basses dominées par deux ou trois édifices à un étage : c'était Nouméa. A deux kilomètres à droite, dans une vallée au bord de la baie, l'île Nou alignait ses baraquements, ses hangars, ses geôles, ses casernes, tout le matériel d'un dépôt de dix mille forçats avec lesquels avaient été confondus nombre de condamnés de la Commune, entre autres deux journalistes, mes amis Alphonse Humbert et Gustave Maroteau.

A gauche de la frégate, la terre creusée d'une demi-douzaine de petites baies, s'allongeait au loin en pointe dans la mer, et sur la partie du rivage la plus rapprochée s'élevaient deux maisons de bois et les apparences d'un camp. C'était la presqu'île Ducos, lieu de déportation dans une enceinte fortifiée, qu'aussitôt après le vote à la Chambre de la loi de proscription, on se hâta d'approprier à sa nouvelle destination.

On nous avait, pour le débarquement, rangés

sur le pont de la *Danaé* entre les fameux filets d'abordage, et je voulais, vanité puérile, faire partie du premier canot pour être le premier déporté qui posât le pied sur la terre calédonienne. Mais comme je m'avançais vers l'échelle de descente, un garde-chiourme me barra le passage et me remit au second tour.

Une heure plus tard, nous étions tous au rivage et, quittant le camp militaire, nous nous acheminions, par un petit sentier le long de la mer, au pied d'une montagne, vers la vallée de Numbo.

Coupée à sa partie la plus étroite, par une assez haute montagne où règnait un chemin stratégique, la presqu'île Ducos se divisait en deux vallées latérales, Numbo et Tindu, destinées à devenir camps de déportation. Sur une hauteur de Numbo avait été édifié au plus vite le baraquement de la chiourme; en face, un hôpital; de l'autre côté une prison; enfin, un peu plus loin, au fond, sur une éminence, douze cases de bois offraient leur abri aux déportés. Au bas de ces plates-formes, le sol marécageux était recouvert par la brousse, herbe épaisse aux tiges acérées et tranchantes, de deux à trois mètres de haut.

La vallée de Numbo n'avait aucun charme.

Mais l'air, la lumière, le soleil, la verdure, la faculté de se tenir debout, de marcher, de courir, — auprès des cages de fer de la *Danaé*, n'était-ce pas la terre promise? Aussi, le même soir, réunis une demi-douzaine d'amis autour de l'omelette tant souhaitée, nous chantâmes. Assurément les mécomptes préliminaires ne manquèrent point en ce jour. Le mercanti nous vendit les œufs un franc la pièce et, ayant oublié le bon chemin, je m'enlisai et faillis rester avec toute la provision en un marais proche de la cantine. Mais on vint à mon aide, je fus vite sec; un coup de vin mit la gaieté, l'espérance, autour de la table en tas de pierres, et, d'un même cœur, je chantai avec nos convives :

> Aimons-nous! et quand nous pouvons
> Nous unir pour boire à la ronde.
> Que le canon se taise ou gronde,
> Buvons (*ter*)
> A l'indépendance du monde! »

CHAPITRE VIII

LA PRESQU'ILE DUCOS

Nous logeons par groupes de dix dans des huttes triangulaires. La direction de la déportation nous a distribué un petit matériel de campement : ustensiles de cuisine, bidons, gamelles, haches, marteaux, clous et planches. Tous ces objets sont indivis : ils appartiennent au groupe, nul n'a le droit de s'en servir pour son usage particulier. Chacun remplit à tour de rôle les fonctions de cuisinier, de bûcheron, et se présente le matin à la cambuse pour recevoir la ration de vivres de ses compagnons, celle du soldat aux colonies : une livre et demie de pain, deux cent cinquante grammes de viande fraîche, cent vingt-cinq grammes de légumes secs, vingt grammes de café, un peu d'huile, de sel et de cassonade. Ce n'est pas succulent; le

vin manque; pourtant combien le régime nous paraît préférable aux prisons de France et surtout à celui de l'odieuse *Danaé*. Le goût de la nouveauté est si vif en moi que j'ai ressenti du plaisir à chaque changement de prison.

Notre hutte s'est meublée; le plus adroit des dix a fabriqué des bancs et la table autour de laquelle nous pouvons nous asseoir et manger en posture humaine, presque commodément.

Pourtant j'ai hâte de quitter la communauté, de posséder un logis à moi, où je vive à ma guise, où je sois seul quand il me plaît. Les cent cinquante-trois jours de traversée, les contacts forcés, les voisinages inévitables, m'enseignèrent le prix de la solitude. Aussi, usant d'une faculté légale, je demande au gouverneur une concession de terrain qui m'est accordée peu de jours après.

Le lot que j'ai choisi est d'une cinquantaine de mètres sur vingt de large, au centre du camp, au bord de la baie de Numbo, le long de la route qui mène, en contournant la montagne, au camp militaire. Tout de suite, j'entoure ma concession d'un treillage, affirmant ainsi ma propriété. Puis j'ai recours au

bras d'un menuisier pour édifier l'habitation. Mon constructeur se nomme Carbonnel et ce n'est point au hasard que j'ai réclamé l'aide de son métier. Nous avons souvent causé ensemble, et nous redressons par même théorie les iniquités sociales. Peut-être eût-il été plus sage, en cette circonstance, de m'adjoindre, sans nul souci d'opinion, un ouvrier paisible, car le camarade est grand parleur, entêté dans ses idées, véhément et agressif dans leur exposition. Il n'empêche que Carbonnel ne soit un brave et honnête garçon, laborieux et habile, et que, s'il exige de moi un salaire assez élevé pour notre situation, il ne remplisse sa journée d'excellent travail.

En quinze jours, ma case fut construite. La forêt qui recouvrait la pointe de la presqu'île Ducos nous fournit son bois. J'appris comment on attaque un arbre à coups de cognée, comme on y creuse à un mètre du pied une double entaille jusqu'à ce qu'il tombe, sous son propre poids. Quoique inhabile encore au maniement de la hache, je m'y passionnai vite comme à un combat avec la nature. Si l'écorce résistait aux premiers chocs du fer, je redoublais d'efforts ardents, j'éprouvais la joie d'élargir aux flancs de mon adversaire la

blessure d'où ruisselait le sang; je l'écoutais et gémir, et se plaindre, et grincer — et quand, précipité d'un craquement énorme, il gisait à terre, silencieusement, je contemplais avec fierté ce long cadavre d'arbre tué. J'en massacrais à plaisir, férocement, dix fois plus que le nécessaire. Ils glissaient, par notre poussée énergique, sur la déclivité de la forêt, jusqu'à la mer où nous les unissions avec des lianes; puis de baie en baie, l'un de nous conduisait à l'aide d'une longue perche le train de bois au bord de Numbo.

Fichés au sol, reliés par des branches, ces arbres formèrent la carcasse de la case dont les murs furent de torchis, mélange de boue et d'herbe. Nous couvrîmes la charpente équarrie du toit d'un lit épais de brousses ficelées en bottelettes.

L'habitation rustique ne différait pas sensiblement de celle des paysans dans les pauvres communes de France. Elle comprenait un carré de cinq mètres sur cinq, deux fenêtres avec une porte sur la façade et une autre sur le derrière. Le sol était de terre battue; les murs séchèrent vite et ne manquèrent pas de solidité, mais ils s'effritaient à la chaleur et suintaient à la pluie. Tel fut aussi l'incon-

vénient du toit de chaume qui se resserra au grand soleil et permit plus d'un passage aux averses diluviennes de la saison des pluies.

Un petit drapeau a été planté au sommet; le constructeur et ses aides m'ont incité à « arroser » la première case de déporté terminée à la presqu'île Ducos. Très volontiers j'offre le repas baptismal, mais, à la fin, nous sommes très excités et Carbonnel entame le chapitre de la question sociale. Véhément et provocant, il me prend à partie et j'ai le tort de discuter avec lui, de contester ses affirmations, de riposter à ses propos. Il s'en irrite, il s'échauffe davantage; il me reproche, lui qui a bâti ma case contre bons deniers comptants, d'être un propriétaire, d'avoir maison à moi.

— « Oui, citoyen Jacques, vous êtes un bourgeois..., un bourgeois..., rien que bourgeois! »

Nul mot ne me blesse, ne m'agace comme cette appellation de « bourgeois » qu'il reproduit sans cesse.

— « Vous ne savez pas ce que vous dites, Carbonnel; je suis révolutionnaire, socialiste et proudhonien comme vous; j'ai combattu pour la Révolution aussi bien et peut-être

mieux que vous. Si ma case vous offense, il ne fallait pas la construire !

— « Je vous répète, citoyen Jacques, que vous êtes un fils de bourgeois, d'exploiteurs du peuple, de voleurs...

— « Allons ! reprends-je niaisement, déjà furieux, vous n'attaquez pas mes parents personnellement ?

— « Vous êtes un fils de voleurs et vous vous payez des maisons avec les vols de vos...

— « Je vous défends de continuer.. .

— « Des maisons avec les vols de vos pères. »

Exaspéré, je frappe Carbonnel au visage. Il se jette sur moi, je le repousse ; on nous sépare. Bientôt mes convives se retirent et vont raconter au dehors le triste incident.

Voilà comment j'inaugurai ma maison, en frappant, en altercation stupide, un des meilleurs d'entre mes codéportés, un brave homme, un camarade avec lequel s'accordaient d'ordinaire mes sentiments.

S'il incline aux querelles, Carbonnel a du cœur et, sensible à l'opinion de ses camarades, ne saurait garder une injure. Il me le prouve en me députant, le lendemain, deux de

nos amis communs : MM. Jules Renard et Mair, chargés de me demander réparation ; Renard est un professeur de l'Université, ancien officier d'état-major ; Mair est un Hollandais, d'apparence distinguée, mêlé au mouvement de la Commune, il n'a jamais su lui-même pourquoi. Je choisis immédiatement mes témoins, Amilcar Cipriani et l'un de mes amis de jeunesse, Caulet de Tayac. Les quatre personnes se réunissent immédiatement.

— « Messieurs, dit brièvement Cipriani, il y a eu coups ; donc il y aura duel. Mais comme nul de vous ne souhaite une rencontre ridicule et que nous n'avons pas d'armes à notre disposition, je propose la hache. »

Après un moment de silence et d'hésitation, les trois autres témoins se récrient contre l'expédient un peu farouche. Caulet offre de demander conseil à Assi qui vient d'ouvrir un atelier de forgeron. Finalement, tous conviennent qu'on emmanchera à deux baguettes d'un mètre, en bois flexible, des pointes de fer de dix centimètres.

Pour éviter toute indiscrétion, les témoins se sont engagés d'honneur à ne révéler à personne l'heure et le lieu de la rencontre ; ils les ont même laissé ignorer aux deux adversaires

qu'ils conduisent, ce même jour, au bout de la vallée Tindu, à côté du cimetière des déportés. L'aventure, l'avouerai-je? au lieu de m'inquiéter, me plaît par son originalité. Cette dérogation à l'existence normale du déporté dans une enceinte fortifiée me rapproche de Paris; quant à Carbonnel, il témoigne d'un rare courage, car ni son éducation ni ses habitudes ne le prédisposent au duel qui certainement conserve à ses yeux un prestige mystérieux et un peu effrayant.

Nos vestes et nos chemises ôtées, nous voici bustes nus, les épieux croisés. « Allez, messieurs? » crie Caulet; et je fonce sur Carbonnel qui recule... Surpris par la vivacité de l'attaque, il perd la tête, empoigne de la main gauche le bois de mon arme et me l'arrache, cependant qu'il pointe en avant. Je saute en arrière et tombe assis par terre, pendant que les témoins entourent mon adversaire et lui reprochent son geste :

— « C'est une incorrection, une félonie, un manquement aux lois de l'honneur !

— Je ne sais pas, reprend le pauvre ; ce n'est pas de ma faute ; je ne connais pas les usages du duel.

— C'est sans importance, dis-je à mon tour

puisque je ne suis pas blessé, Continuons ! »

On me rend ma lance ; on nous remet en face. mais le pauvre Carbonnel est démoralisé ; il ne se défend pas, il ne bouge plus, il redoute de céder à quelque mouvement prohibé par le code de l'honneur. Je tâche de le piquer au poignet, et comme ma pointe égratigne la jointure des doigts de sa main droite, il la lève instinctivement, de sorte que le fer fait au cou un séton d'où le sang coule abondamment.

Carbonnel est ramené au camp où sa blessure légère se cicatrise en moins d'une semaine. On me rapporte qu'il aurait dit à ses témoins, lors du premier pansement : « Cela devait être ; le bourgeois ne pouvait manquer de blesser l'ouvrier ! »

N'a-t-il pas raison ? n'ai-je pas commis une méchante action ? N'en ai-je pas usé en petit bourgeois turbulent et bravache ? N'eussè-je pas mieux fait de présenter mes excuses à cet homme de quarante ans que j'avais frappé ? Ne l'avais-je pas forcé, par mon attitude, par les propos de mes amis, d'aller sur le terrain ? La belle prouesse de molester, de blesser un de mes compagnons d'infortune ! Il est tels préjugés d'état dont on ne se dé-

crasse jamais. Voyez ce duel de deux prisonniers au bout du monde, et le combat singulier d'armes ridicules?

Tardives réflexions nées à la lecture de l'épisode sur un procès-verbal jauni, seul document écrit qui me reste de cette vie lointaine. Mais où sont les témoins? Deux d'entre eux sont morts : l'un a rempli une fosse du petit cimetière de Tindu ; l'autre, celui de mes amis que j'aimais le plus, Caulet de Tayac, si intelligent, si vaillant, a rendu l'âme au bout de cinq ans d'agonie, un mois après sa rentrée à Paris.

CHAPITRE IX

LA PRESQU'ILE DUCOS

(SUITE)

Je revois les camps de déportation à la presqu'île Ducos. Ici, la vallée de Numbo et ses constructions étagées; à droite, l'hôpital de pierre et ses dépendances; contiguë à la case de l'aumônier une petite chapelle sans visiteurs; — de l'autre côté, à gauche, la cantine du mercanti et, sur un monticule, les baraquements des gardes-chiourme; — enfin, à l'extrémité de nos terres, au bord d'un petit chemin, entre la montagne et la mer, la prison disciplinaire que j'ai plus d'une fois habitée, et dont le gardien, Thomas, était un brave homme.

La vallée forme une cuvette d'un kilomètre d'étendue où peu à peu sortent de terre les paillottes, les cases de torchis et de chaume. Presque toutes sont étroites et basses, car si

le sol fournit les matériaux de construction, il a fallu que les architectes comptassent avec leur pauvreté qui ne permettait grands achats de clous ni de ficelle. Cependant après quelques trimestres de séjour, nombre d'ouvriers laborieux sont parvenus à se procurer les outils de leur métier : ils travaillent, et, par un agent intermédiaire, ils envoient vendre leurs produits à Nouméa. Ainsi, divers états sont exercés : il y a des menuisiers, des forgerons, des tourneurs, des ferblantiers, des tailleurs, des coiffeurs, des horlogers; toute la journée, j'entends marteler son cuir un *bouif*, dont la paillotte touche au treillage de ma concession, et je conserve encore un coffret en bois de rose, achevé par l'atelier modèle de Collot et Rémy. Trois ans plus loin, il se trouvera même des artistes : un peintre, un sculpteur... un photographe !

La brousse a été arrachée, il ne subsiste plus de végétation; mais les palétuviers aux sucs vénéneux, à l'haleine fiévreuse, rampent, enchevêtrés sur le fond de roche du rivage et le percent de leurs racines déjetées. Sur les flancs de la route abrupte qui monte au col de Tindu se penchent les longs niaoulis, variété du bienfaisant eucalyptus, dont l'épaisse

écorce filamenteuse fournit le vêtement aux Kanaques.

De l'autre côté du col, descend en pente assez rapide la vallée de Tindu, longue, étroite et profonde, jusqu'à un bras de mer, dominé par les hautes montagnes de la rive opposée. Tindu est la colonie agraire et industrielle, où une demi-douzaine de jardiniers ont fondé sur leurs concessions la culture maraîchère, où d'autres ont ouvert une carrière de terre réfractaire, construit un four et cuisent la brique.

Numbo demeure le centre, comme le chef-lieu des deux villages improvisés où les huit cents déportés gardent leurs habitudes, leurs mœurs, leurs préoccupations, leurs préjugés de Parisiens. Dans cette société nouvelle de révolutionnaires se reproduisent servilement les vices, les ridicules et les abus de la vieille société. A côté des ouvriers, des producteurs, voici qu'apparaissent tout de suite les parasites, les trafiquants. Un déporté a acheté au mercanti une douzaine de litres de vin qu'il revend en détail par chopine, par demi-setier, additionné d'eau, à ses camarades. Ce fut le premier cabaretier. Son exemple n'a pas manqué d'imitateurs, qui,

bientôt, font crédit, et débitent la vinasse sur la table de leur bouchon. On entre au cabaret, on s'y assied, on bavarde en buvant. Bientôt, quelque autre, plus avisé, aménagera une paillotte spéciale avec des tables, des bancs et joindra le verre de café et de thé au débit de vin. Voilà un café fondé ; il est primitif, enfumé, mal éclairé, mais pourtant attire société plus choisie que le cabaret.

Tout l'amusement, toute la joie et l'illusion de ces prisonniers aux antipodes sont contenus dans un verre de vin. La plupart, sitôt qu'ils ont tiré quelque argent d'un labeur fatigant, s'attablent en buvant au refrain de chansons populaires. Certains s'enivrent et je n'ai pas eu honte d'essayer de me divertir comme eux ; mais un estomac rebelle aux lampées de vin bleu me garda contre l'ivrognerie. Pourtant, j'ai parfois envié l'insouciance et les faciles satisfactions des buveurs. Non loin de moi, habitent et travaillent en commun sept infatigables gaillards, brutes magnifiques, forts comme des taureaux. Ils entreprennent à prix débattus les plus durs travaux de terrassement, les plus pénibles corvées de propreté du camp et peinent sans relâche, furieusement, jusqu'à ce qu'ils aient

terminé. On les a surnommés l'*escouade à cracher le sang*. La tâche achevée, l'argent reçu, ils boivent jour et nuit, tant qu'il leur reste un franc, chez quelque sous-mercanti, puis ils se remettent à la besogne. Jamais ils ne changèrent leur train de vie et certainement la déportation ne pesa pas sur eux.

Deux ou trois acteurs se trouvaient parmi nous, qui, avec la passion de leur état, la ténacité, la patience, l'industrie, parvinrent à édifier de terre et d'herbe une assez grande salle de théâtre, une scène et des coulisses. Ils recrutèrent et exercèrent une troupe qui, chaque dimanche, joua des comédies, des vaudevilles où tous les emplois étaient tenus par des hommes. Le prix d'entrée à la représentation fut de dix sous. J'écrivis pour le théâtre de Numbo mon unique pièce, un proverbe intitulé : *La Revanche de Gaétan*. Elle reçut un accueil honorable.

Les représentations dominicales ont duré pendant trois ou quatre ans, puis elles ont été interrompues, soit que la troupe fût divisée par les jalousies, les vanités de ses membres ou bien diminuée par les départs et les morts, soit que les déportés cessassent de s'intéresser au spectacle. Il me souvient aussi que le

théâtre fut renversé, pulvérisé par un formidable cyclone en 1876; je ne sais plus si on le releva. Les acteurs n'y étaient pas sensiblement inférieurs à ceux des petites villes de province : tous récitaient imperturbablement leurs rôles.

Il avait été mêlé, je l'ai dit, aux déportés politiques un fâcheux contingent de repris de justice et de rôdeurs de barrière qui se dénommaient eux-même « la tierce ». A l'arrivée en Nouvelle-Calédonie des frégates *Guerrière* et *Loire* la « tierce », renforcée de nouveaux garçons, voulut s'affirmer. Elle se porta en bande sur la route qui menait à la cantine, arrêtant au passage les déportés, leur enlevant les provisions ou l'argent qu'ils avaient. Mais les révolutionnaires ont le sentiment de leur propriété et ne permettent pas qu'on y touche. Ceux de nos camarades qui avaient été battus et volés dans la journée s'organisèrent le soir même en garde armée de haches, pénétrèrent dans les cases des malfaiteurs, les attachèrent à des arbres et tinrent conseil s'ils ne les hisseraient pas promptement aux branches. Les gardes-chiourme intervinrent à temps pour sauver les mauvais garnements en les conduisant à la prison. Le

piquant, c'est que les fortes têtes de la « tierce », déférées à la cour d'assises, furent innocentées par le jury de Nouméa qui pensait faire acte de sympathie envers la déportation.

CHAPITRE X

UNE ÉVASION

En 1872, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie est le capitaine de vaisseau Gauthier de la Richerie, le même qui vingt ans plus tôt eut à la Guyane la garde des déportés de Décembre. A son nom est restée attachée une légende de cruautés et de persécutions acharnées sur les prisonniers républicains. Aussi, au moment de notre embarquement, toute la presse indépendante s'indigna que le gardien de Cayenne fût encore celui de la nouvelle déportation.

Mais le temps, les événements et le grade ont changé l'homme : il n'est plus un petit lieutenant de vaisseau qui tâche de se signaler à ses chefs par des rigueurs contre les

ennemis de l'Empire; sa position est faite: gouverneur, officier supérieur, il est arrivé au calme. Il a vu la chute de Napoléon III et le retour de la République; il ne veut plus s'attirer de haines, il est devenu conciliant et doux, disposé à la mansuétude envers les déportés et surtout résolu à éviter tout conflit. Tel est l'esprit des instructions données à ses subalternes qui ne s'y conformeront pas toujours; telles seront plus tard les causes de la perte de son emploi, de sa révocation après l'évasion d'Henri Rochefort. S'être acquis une renommée sinistre de geôlier et finir, situation brisée, destitué pour excès de complaisance aux prisonniers, — voilà l'exemple des contrastes singuliers d'une carrrière.

Cependant, de trimestre en trimestre, notre contingent s'augmentait de nouveaux déportés. Lors d'une des arrivées, au mois de décembre 1874, je me trouvais enfermé à la prison disciplinaire, pour je ne sais quelle offense au règlement. Le guichetier tire les verrous pour « un puni » et Rochefort entre. Il était débarqué le matin et avait omis de répondre à l'appel réglementaire; aussitôt le commandant de la presqu'île lui infligeait quarante-huit heures de prison. Deux cama-

rades se retrouvent avec plaisir en pays lointain, mais c'est une surprise joyeuse de se revoir dans la prison d'une prison, aux antipodes. A peine commençons-nous de conter nos caravanes depuis le fort Boyard, que la porte est de nouveau ouverte et voici Paschal Grousset avec nous. Il a reproché au gardechiourme qui venait appréhender Rochefort une attitude grossière et provocante. Huit jours de prison ont été le prix de la leçon de politesse. Entre mes compagnons, la peine disdisciplinaire se termine allègrement.

Paschal Grousset habite avec Olivier Pain une case un peu en dehors du camp. J'ai d'abord raillé l'incommodité de son éloignement; j'en compris plus tard l'avantage et la raison. Grousset, jeune homme d'une rare culture intellectuelle, m'a charmé par l'agrément de sa conversation, la finesse de son intelligence, par la bonne grâce et la distinction de ses manières. Il n'est mon aîné que de peu d'années mais comme je le sens supérieur à moi d'esprit de conduite et de tact! Toujours il excuse mes puérilités, mon manque de mesure, mon humeur batailleuse, mes emportements, mes incartades; il tâche de m'assagir par d'amicaux conseils que j'écoute

sans les suivre. De tous mes camarades d'alors, c'est celui auquel je vouai la plus vive affection.

Rochefort m'a témoigné pareille sympathie et je suis fier de fréquenter avec le destructeur de l'empire, avec l'écrivain de cette *Lanterne* dont j'ai bu toutes les pages. La démarche juvénile et leste, la taille svelte, l'œil pétillant et aigu, enfoncé sous l'arcade d'un front bombé, surmonté du noir toupet frisé, tel il est à quarante ans, doué d'un esprit extraordinaire, d'une verve diabolique avec une humeur railleuse, une insouciance narquoise de Parisien que n'atteignent ni les changements de fortune ni les revers de la politique. Quelle trêve à l'ennui de l'exil ; quelles bonnes heures passées avec ce camarade aux mots impétueux d'amusement, au fonds inépuisable d'anecdotes qu'il conte d'une voix gamine, tantôt flûtée, tantôt sombrée, qu'il mime du visage et du geste, pour notre joie ! Combien de fois, noctambules calédoniens, n'avons-nous pas gagné à travers rocs et forêts la pointe extrême de la presqu'île Ducos ! Là Olivier Pain, le plus industrieux, allumait un grand feu ; nous avancions au bord du rocher et jetions nos lignes où le poisson ne refu-

sait pas toujours de mordre; nous contemplions l'étendue de la mer, du côté de la liberté, du côté de l'Australie. Bientôt, las de la pêche, nous nous couchions roulés dans notre couverture, sur le roc, autour de la flamme, et le jour paraissait souvent avant que notre causerie n'eût cédé au sommeil.

La renommée acquise, le prestige individuel, dominent les événements et les changements de fortune. L'arrêt d'un conseil de guerre n'a pas fait de Rochefort un déporté oublié dans la foule des condamnés politiques. Il est l'objet de la curiosité, de la sympathie des colons. Les notables négociants de Nouméa, les officiers indépendants viennent le voir et lui rendre hommage. La case qu'il habite avec Paschal Grousset et Olivier Pain est devenue un lieu d'excursion où les visiteurs s'empressent auprès du célèbre exilé. Le directeur de la déportation qui est, à ce moment-là, un fonctionnaire bienveillant, accorde facilement aux habitants de la ville l'autorisation de pénétrer sur le territoire de la presqu'île Ducos. Henri Rochefort et ses amis font bon accueil aux arrivants et les invitent à leur table. Cependant les convives ne récréent pas toujours leurs hôtes mais il

importe à ceux-ci de conserver des communications avec le dehors, de recevoir les visites d'amis et d'alliés. Grâce à ces visiteurs obligeants ils pourront bientôt se procurer l'argent nécessaire à reconquérir la liberté. Presque chaque jour, mes compagnons et moi nous nous baignons dans la baie de Numbo, nous nous exerçons à la natation. Je suis un nageur solide. Rochefort, moins habitué à la nage, ne tarde pas à y exceller; Grousset, qui savait à peine les mouvements, arrive vite à tenir la mer et il nous suit au milieu de la baie; il reste avec nous dans l'eau une heure et plus. Bien que les requins fréquentent ces parages, nous ne faisons pas de rencontres désagréables. Une seule fois, j'en ai aperçu deux. Je me baignais à la baie Tindu en compagnie de Bergès, l'un de mes meilleurs camarades. Il n'avait pas quitté le bord et je nageais au large. Au moment où je revenais, je l'entends qui m'interpelle violemment et me désigne à cinquante mètres du rivage, sur l'eau tranquille, deux masses immobiles que je prenais pour des arbres morts. C'étaient deux grands squales qui dormaient au soleil. Je me hâtai de les contourner à distance respectueuse par une vigoureuse coupe. Ils ne

bougèrent pas. Mais, quand je fus en sûreté, nos cris, nos battements des pieds et des mains les tirèrent de leur torpeur et les mirent en fuite.

Rochefort ne demeura guère plus de trois mois à la presqu'île Ducos. A la fin d'une après-midi que nous avions usée en longues parties de piquet, il me quitta disant qu'il allait à la pêche avec Pain et Grousset.

Le lendemain matin, vers neuf heures, curieux du résultat de la pêche et voulant emprunter un dictionnaire anglais à Grousset, je m'achemine vers leur case. Je frappe à la porte, je pénètre à l'intérieur. Personne! mes trois amis sont absents; où sont-ils donc, comment ne se trouvent-ils pas rentrés à cette heure : il faut qu'il soit survenu quelque accident. Je songe à les rechercher, à m'enquérir, quand soudain me frappe l'aspect du logis, les vêtements, les papiers épars sur le sol : tous les indices de l'abandon et d'un brusque départ. En même temps, certaines allées et venues, telles visites, telles allures mystérieuses de la veille et des jours précédents, s'assemblent en mon esprit, et je comprends que Rochefort, Pain et Grousset se

sont évadés cette nuit même. Ma première émotion est toute de joie pour eux, d'une nature au-dessus de l'envie et de la méchanceté. Nul ne m'a vu entrer; je m'éloigne rapidement, gardant en moi le précieux secret; je gravis une montagne derrière le camp d'où l'on domine la baie de Nouméa. Aucun bateau n'a pu en sortir; il règne sur la mer un calme plat et j'aperçois toutes voiles déployées, avançant à peine, un navire, le *P.-C.-E.*, où sont certainement cachés mes amis. Je le suis des yeux, je le vois passer lentement, très lentement, devant la presqu'île Ducos, à mes pieds, avec l'angoisse, la peur qu'on ne découvre la fuite des évadés et qu'on ne les poursuive. Enfin, il est arrivé à la passe, il s'y engage, il disparaît à mes regards... Je respire plus librement, j'éprouve une sincère allégresse de la délivrance de mes compagnons, cependant qu'il pleure dans mon cœur de la tristesse et de l'isolement.

J'ai appris peu de jours après tous les détails de l'évasion. Un déporté *simple* (c'est-à-dire autorisé à résider sur la grande terre), Jourde, ancien membre de la Commune, a fait pratiquer le capitaine du *P.-C.-E.* et a débattu avec lui le prix du

transport de six condamnés en Australie. Le capitaine ignorait l'importance et jusqu'aux noms des évadés. Un autre déporté simple, Bastien Grantil, employé au transbordement des marchandises de cantine entre Nouméa et la presqu'île Ducos, revenu la nuit avec son canot au large de la baie de Numbo, a recueilli Rochefort, Grousset et Pain, nageant à sa rencontre, et les a conduits à bord du navire mouillé devant Nouméa. A part le danger de manquer la barque dans la nuit obscure et d'être trahis par leurs forces de nageurs, l'aventure n'entraînait pas de grands risques ; la surveillance à cette époque était illusoire; il n'existait point encore de dispositions légales qui punissent les tentatives d'évasion des déportés. Il est singulier qu'elles ne se soient pas produites en plus grand nombre ; mais soit insouciance, soit défaut de moyens matériels, les déportés ne songeaient pas à fuir. Plus tard, l'exemple de Rochefort, de Grousset et de leurs compagnons trouva des imitateurs, mais l'alarme était donnée et prises les précautions : nul ne réussit.

A la presqu'île Ducos, la triple évasion fut découverte le surlendemain alors que le *P.-C.-E* avait une quinzaine d'heures de mer.

Eût-on voulu lui donner la chasse qu'on ne l'aurait pu. Les deux bateaux de guerre affectés à la station de Nouméa accompagnaient le gouverneur en tournée d'inspection sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie. Quand M. Gauthier de la Richerie revint trois jours après à sa résidence, on lui annonça simultanément sa nomination au grade de commandeur de la Légion d'honneur et l'évasion de Rochefort. Agréablement disposé par la première nouvelle, il dit à la seconde :

— « Je regrette que M. Rochefort soit parti avant que je n'aie eu le plaisir de faire sa connaissance ».

Du reste, nombre d'officiers et fonctionnaires riaient du bon tour joué aux gens de Versailles et au gouvernement du maréchal Mac-Mahon. Les deux plus gros commerçants de Nouméa se vantèrent au cercle d'avoir escompté les traites qui servirent de première mise de fonds aux évadés. Tous, du gouverneur aux particuliers, portèrent plus tard la peine de leur attitude en cette circonstance ; ils subirent de rigoureuses conséquences pour leurs actes, leurs paroles, leur indépendance ou leur bonne volonté.

Autre fut, je regrette de le dire, le sentiment de certains déportés ; ils eurent de la colère, de l'envie contre le bonheur des évadés et je pâtis de leur vilain état moral. Sachant mes relations d'étroite amitié avec les absents et devinant mes regrets, que de fois des imbéciles ou des méchants, ne m'ont-ils pas répété :

— « Vraiment, citoyen Jacques, ils n'ont pas bien agi vos amis, de vous lâcher comme ça ! »

J'avais beau répondre que mes camarades n'avaient réglé ni le nombre des partants ni les préparatifs de l'affaire, qu'il ne dépendait pas d'eux de m'emmener, que ma case, sise au centre du camp, sur le passage, attirait l'attention des gardes-chiourme, que mon absence, remarquée, constatée aurait tout fait découvrir, que je n'eusse pas voulu séparer mon sort de celui d'un ami très cher, Caulet de Tayac, avec lequel j'habitais... Toutes ces questions, ces explications réitérées m'humiliaient et m'irritaient. Mes amis partis eurent certes raison de ne pas risquer leur liberté commune sur ma personne. Pourquoi avais-je usé d'aussi peu de prévoyance en plaçant ma paillotte à l'endroit le plus passager?

Il n'en est pas moins vrai que la commisération des autres m'offensait et m'humiliait péniblement. Ah! la méchanceté humaine est universellement inventive, puisque les plus naïfs savent trouver l'endroit où ça fait mal et y appuyer.

CHAPITRE XI

AGGRAVATION DE PEINE

Quoi de plus beau qu'une évasion audacieusement tentée et réussie? L'effort d'un prisonnier vers la liberté est si naturel que tout le monde y applaudit. Mais lorsque l'évadé est personnage de marque, qu'il a fait du bruit dans l'univers, provoqué des ressentiments profonds, la haine et l'enthousiasme, sa conquête de la liberté exalte les imaginations et devient légendaire. Ainsi advint-il pour le cas de Rochefort : la nouvelle de son évasion eut en France un long retentissement.

Mais les bonapartistes, très influents autour du maréchal, enragèrent. Ils ne pardonnaient pas au redoutable pamphlétaire sa part effective à la chute du régime impérial ; ils avaient triomphé quand la justice des conseils de

guerre frappa l'archer terrible du tir à *la Lanterne*, sous le prétexte menteur de complicité avec la Commune à laquelle il était étranger ou même hostile. Et voici que, relégué aux antipodes, il s'échappait par un coup d'éclat, il revenait aux portes de France, hisser le pavillon de guerre sur son fortin chargé de munitions nouvelles : la déportation était-elle donc une plaisanterie, un vain simulacre? Aussi le maréchal-président envoya-t-il en Nouvelle-Calédonie un commissaire extraordinaire chargé de rechercher les responsabilités de l'évasion et de punir les coupables. Une mission de ce genre exige un enquêteur de sang-froid, de modération et de raison : l'envoyé fut le contre-amiral Ribourt, homme passionné, violent et dur, de l'esprit le plus médiocre. Préoccupé de frapper fort, il exerça à Nouméa une enquête de police et l'on vit, à son instigation, le spectacle assez rare de fonctionnaires, d'officiers accusant et dénonçant leurs collègues, leurs camarades. Il fallait des coupables; il ne manqua pas d'en trouver. Il ôta leur emploi à plus de trente officiers ou fonctionnaires de tous grades, entre autres, au directeur de la déportation, au commandant territorial de la presqu'île Ducos,

et il ordonna leur renvoi en France par le plus prochain bateau. Sous le règne de la délation et de l'arbitraire, tous ceux qui, de près ou de loin, avaient témoigné quelque compassion aux déportés furent désignés à la vindicte du commissaire. Ainsi il prononça l'expulsion immédiate de la colonie des deux commerçants les plus importants du pays, tous deux Français. L'un maire de Nouméa, avait escompté une traite de déporté ; l'autre avait déjeuné avec Rochefort, Grousset et Pain à la presqu'île Ducos. Il ne leur fut pas permis d'arranger des affaires considérables et ils durent s'embarquer sur le courrier en partance.

Cependant le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie ne consentit point à être l'instrument de pareilles décisions ; il lui répugnait de priver de leurs fonctions ou de leur emploi des hommes, ses collaborateurs, ses amis, qui n'avaient fait qu'obéir aux instructions ministérielles. Donc, il n'exécuta pas les ordres du commissaire extraordinaire, se réservant d'en référer au ministre de la marine. Aussitôt l'amiral Ribourt révoque M. Gauthier de la Richerie, l'embarque sur un bâtiment de guerre et nomme à sa place au gouvernement

de la colonie un officier d'infanterie de marine, le colonel Alleyron.

Dès lors, les fonctionnaires tremblèrent pour leur emploi, les officiers pour leur grade; la police et le bas espionnage furent souverains à Nouméa. Jusqu'alors, la déportation, conformément à l'esprit des députés qui la votèrent, avait été une sorte de colonisation surveillée; elle devint la peine de l'emprisonnement à six mille cinq cents lieues de France. Les déportés simples autorisés à résider sur la grande terre furent tous remis à l'île des Pins. Nul colon n'osa plus leur témoigner de la sympathie ou garder la moindre relation avec eux, de crainte d'être expulsé.

A la presqu'île Ducos, nous éprouvâmes tout de suite les effets du changement de mœurs. N'importait-il pas au nouveau gouverneur de prouver son zèle en molestant ses prisonniers? Ce soldat avait le goût naturel des manifestations de son autorité militaire. Il fit creuser dans le flanc de la montagne, au-dessus de Numbo, un chemin de circonvallation, y plaça jour et nuit un cordon de sentinelles et y amena des pièces de canon. En même temps, il portait à l'ordre du jour, il nous faisait connaître par affiches les

mesures que prendraient les troupes en cas de mutinerie et de rébellion. Nous étions menacés d'être mitraillés et fusillés à toute tentative de rassemblement; nous étions soumis à deux appels journaliers au matin et à la tombée de la nuit; il était interdit de sortir des cases après six heures du soir; enfin la correspondance était examinée et nous n'avions plus la libre disposition de notre argent.

Ces provocations semblèrent puériles : qui de nous eût été assez fou pour songer à une révolte? Les vexations innovées ne différaient pas sensiblement du régime ordinaire des prisons. Nous les aurions souffertes avec résignation si les gardes-chiourme ne les eussent pas aggravées. A l'exemple de leurs chefs, ils se revanchèrent sur nous de l'évasion des autres. Soudards grossiers et brutaux, ils croyaient valoir par la persécution et la violence. Ils s'acharnèrent pendant plusieurs années à nous rendre l'existence insupportable.

Malgré la passivité d'hommes vaincus, isolés, emprisonnés depuis longtemps, plus d'une fois la méchanceté de la chiourme faillit déterminer la rébellion. Je me rappelle une brute malfaisante nommée Lehmann qui, sous

l'influence de l'absinthe, parcourut un jour le camp, tuant à coups de revolver, par plaisir, trois ou quatre chiens. Les maîtres qui les avaient élevés et les aimaient n'osèrent se fâcher, bien que le chaouch fût formellement dans son tort et que rien ne l'autorisât à abattre des animaux domestiques... Pourtant d'autres déportés virent le tueur de chiens, s'ameutèrent en l'injuriant : il n'eut que le temps de s'esquiver.

Une autre fois se produisit un incident plus grave. Un déporté, chargé de bois, revenait de la forêt, dont l'accès était interdit depuis peu, lorsqu'un garde-chiourme, du nom de Barrière, l'apostrophe :

— « Vous êtes allé couper du bois sans permission; jetez votre charge à terre!

— « Pour ça, non! J'ai eu trop de peine à la couper, à la porter jusqu'ici.

— « Vous refusez d'obéir? »

L'homme ne répond pas et continue son chemin.

Alors, sans nulle autre provocation, Barrière prend son revolver, l'arme, fait feu sur le déporté et lui casse le bras.

Ce fut une action si méchante, si lâche, qu'elle excita par tout le camp un mouvement

d'indignation. A l'appel du soir, Séguin, un de nos camarades, reprocha publiquement à Barrière, en termes convenables et mesurés, la cruauté de sa conduite. Mais le chaouch n'était pas d'humeur à recevoir une leçon d'humanité : il lève sa canne sur le parleur. Aussitôt dix mains la saisissent. Lehmann accourt au secours de son collègue, revolver au poing. Dufour, déporté d'une force herculéenne, lui arrache l'arme des mains, le bouscule et le met en fuite à coups de pied. Barrière et ses collègues s'enfuient au pas de course sous les huées. On commence même à leur lancer des pierres.

Pendant toute la soirée, je réfléchis à l'événement. Les têtes des déportés sont montées ; il règne une grande exaspération et demain matin, si l'on essaie d'arrêter, de mettre en prison Seguin et Dufour, les autres ne le souffriront pas. Il y aura collision. Je sens bien l'absurdité de la résistance, la certitude de notre écrasement mais une âme de révolte, le point d'honneur font que je serai avec mes codéportés, que je courrai leurs risques. Tant pis si désarmé, impuissant, je suis voué à la fusillade. Ma condamnation perpétuelle en sera abrégée d'autant.

Pourtant le lendemain matin, tout s'est arrangé au mieux. Ni Lehmann ni Barrière ne paraissent à l'appel : le commandant territorial informé de leurs faits et gestes les a sévèrement punis.

Personnellement, je subis plus qu'aucun autre les rigueurs de la seconde période de déportation. Les gardes-chiourme me haïssaient ; je dissimulais mal le mépris irraisonné qu'ils m'inspiraient. Hélas ! entre leur âme de gardien et celle de nombre de prisonniers, il n'est guère de dissemblance. Peut-être détestaient-ils aussi mon allure de jeune bourgeois, la supériorité apparente que prêtent l'éducation et la vie clémente. Puis j'étais le meilleur ami des évadés ; ils me surveillèrent rageusement. On craignait que je ne m'échappasse à mon tour, et si je le rêvais, je n'en eus pas les moyens matériels.

Durant quatre ans, je fus obsédé par la plus irritante des surveillances. Trois fois chaque nuit, un surveillant heurtait à ma porte et criait : « Jacques, êtes-vous là ? » Il ne s'éloignait qu'à ma réponse. Ainsi, ce n'était point assez de la déportation, de la prison aux extrémités du monde, on m'ôtait jusqu'à la liberté du sommeil.

CHAPITRE XII

LES FEMMES

Une dizaine de femmes ont été déportées dans l'enccinte fortifiée de la presqu'île Ducos; elles habitent un baraquement assez éloigné du camp, à l'extrémité du territoire, sur la lisière de la forêt, en face la haute mer.

Ce ne sont pas, comme on pourrait le supposer, des mégères ou seulement des aventurières et des filles. Elles ne sortent pas d'une catégorie inférieure à la moyenne des déportés. Il y a une chemisière et une blanchisseuse, mais deux personnalités intéressantes dominent le groupe. L'une, déjà fatiguée par la vie, Mme Lemesle, d'intelligence remarquable, d'esprit clair et sagace; compte parmi les têtes du parti socialiste. Elle fut libraire en province avant de devenir ou-

vrière brocheuse, avec la fierté de son état manuel. Assurément, elle me semble supérieure à toutes les bourgeoises que j'ai connues et même à la plupart de ses codéportées. Elle a présidé pendant la Commune je ne sais quel comité; ses opinions, ses discours l'ont désignée au conseil de guerre.

L'autre est une institutrice, Louise Michel, âgée d'environ trente ans. Elle a la bonté angélique, l'inaltérable douceur, la patience inépuisable le dévouement, l'abnégation d'une sainte. D'indulgence sans bornes, favorable à tous, elle soigne et et console les malades; elle offre aux hommes l'exemple du courage et du calme. Sa charité est absolue; sitôt qu'elle reçoit un peu d'argent des siens, elle le distribue, jusqu'au dernier sou, à des camarades. Elle ne sait rien se garder : ses livres, ses vêtements, son linge, elle donne tout à la première demande. Je l'ai vue, pendant des mois, confinée à sa case, en jupon, en camisole, en savate, parce qu'elle avait fait don de ses robes et de ses chaussures. Sa haute vertu bienfaisante et compatissante pardonne à toutes les fautes et faiblesses. Jamais sa bouche ne prononça sur personne un mot avec amertume, et reproche : de son cœur s'épand

une source infinie de bonté et de charité. Ah! comme auprès d'elle s'évapore la légende grotesque des *pétroleuses*, l'invention malfaisante qui représentait les amazones communardes versant leur boîte au lait rempli de pétrole par le soupirail des maisons incendiées! Fille de paysanne, élevée par un curé de village, Louise a sans doute commencé dans la piété ardente, agenouillée sur la pierre des chapelles, attendant l'âge de se consacrer tout à Dieu. Mais quand l'incrédulité la dénua, elle plaça sur la Révolution son idéal évangélique, elle s'y dévoua corps et âme, elle en fut la sœur de charité. Elle aimait la gloire : elle souhaita participer à toute occasion de bataille, de sacrifice et de martyre.

Sa bonté souveraine, qui embrassait toutes les créatures humaines s'épanchait aussi sur les animaux. Un chien boiteux, un chat abandonné devenaient les clients et les hôtes de Louise. Elle les recueillait, les hospitalisait, les gardait à côté d'elle jour et nuit. Elle vivait dans son baraquement entourée d'une demi-douzaine d'animaux, chiens, chats, chevreaux, qui la suivaient au loin lorsqu'elle sortait. Ses compagnes des compartiments voisins se plaignaient de l'odeur de la ménagerie domes-

tique et s'en irritaient parfois. Mais Louise Michel désarmait les réclamations et les railleries par sa douceur. Les plus intraitables cédaient finalement au respect de sa personnalité morale.

Ces dix ou douze femmes captives avec huit cents hommes, exposées à tous les désirs et à tant d'entreprises, ne furent jamais cause de scandale, ni de rixes, ni de disputes. Plusieurs se marièrent et celles qui, à Paris, avaient accoutumé des mœurs faciles, se gardèrent du désordre et de la vénalité. C'est que, dans notre agglomération, les sentiments les plus forts, les plus impérieux, étaient le respect humain, le souci de l'opinion du voisin, la peur du qu'en dira-t-on et qu'aussi régnait une conscience générale de l'attitude nécessaire à des condamnés politiques. Je dois ajouter que la femme comptait pour peu dans l'existence de la plupart des ouvriers déportés; ils ne souffraient pas de son absence; la chasteté ne leur pesait point. Le plébéien de la ville ou des champs échappe habituellement à l'influence de l'éternel féminin. Éreinté par le travail, il recourt en ses loisirs à la joie d'une lampée de vin, au réconfort d'un repas solide. Il satisfait auprès de la femme un appétit physique; il

n'en éprouve jamais le besoin moral. Au contraire, l'homme des carrières dites libérales, l'oisif, le rêveur ou l'artiste subissent absolument le joug de la féminité. Ils y sont asservis par l'éducation, l'imagination et la nervosité. Tout leur effort, espoir, vanité, ambition, tendent à la femme. Ils ne peuvent se détacher de son contact et, s'ils en sont privés, ils ressentent une angoisse lancinante, un vide affreux, comme s'il leur manquait une partie d'eux-mêmes. Telle est la signification du symbole de la côte enlevée à l'homme et dont le Créateur a fait la femme.

A vingt-deux ans, habitué aux liaisons du quartier Latin, j'ai pâti du célibat, mais encore plus de l'isolement, du regret de la société de la femme, du manque de rapprochement moral et physique. Puis l'amour s'est donné à moi, dans une prison, au bout du monde, par une codéportée de vingt-trois ans, gentille, douce et affectueuse, une lingère... une grisette. Dans la désorganisation, le désarroi des ménages et des familles au moment du siège de Paris, elle a marché avec un bataillon en pimpant costume de cantinière, elle a continué sous la Commune et la voici déportée en Nouvelle-Calédonie. Qu'elle est

douce et gentille, ma cantinière! que son air discret et modeste s'accorde peu avec son aventure d'état militaire! Elle m'a aimé, la chère amie des tristes jours; elle a bravé l'opinion publique, le reproche d'élire un petit bourgeois au milieu de tant de plébéiens, et, ingrat, égoïste, je n'ai senti d'amour pour elle qu'après son abandon.

Elle est venue à ma case, en tâchant de n'être pas vue..... Je me rappelle encore la date et les circonstances de la première visite, le 14 avril 1874. Le soir, de mauvais gars fort dangereux avaient bu nombreux litres de vin chez un débitant voisin et je les entendais dans la nuit noire discuter et se quereller devant le treillage de ma concession. Le bruit des voix, une rumeur d'altercation s'élevaient, mais je n'y prenais pas garde, je serrais l'amie entre mes bras, quand soudain, à vingt-cinq mètres de nous, au dehors, en long cri de détresse retentissent ces mots : *Ah! je suis lingué!* En même temps chute d'un corps, bouillonnement d'un ruisseau de sang qui coule à terre, course de gens qui s'enfuient. D'autre part, on appelle à l'aide; des surveillants, des déportés accourent avec des lumières et relèvent un jeune homme traversé

de l'omoplate au-dessous du sein droit par un coup de tranchet.

Le gars ne succomba point à la terrible blessure. Il guérit, se releva, retourna avec ses camarades et ne voulut jamais dire le nom du meurtrier. Il prétendit n'avoir pas distingué dans la nuit qui le frappait. Ainsi le crime resta impuni. On avait eu d'assez sérieuses présomptions pour arrêter un des compagnons nocturnes de la victime, un cordonnier auquel appartenait le tranchet meurtrier ; mais, en prison, il confectionna des souliers pour la chiourme, des bottes pour les officiers et il devint difficile de supposer capable d'un assassinat le fabricant d'aussi belles chaussures.

CHAPITRE XIII

CAULET DE TAYAC

J'eus des amis et leur société allégea mes années de prison. Ils me pardonnèrent l'exubérance, les échappées, les emportements, les défauts incommodes de la jeunesse fougueuse en faveur d'une nature affectueuse et sensible.

Pendant cinq ans, mon compagnon de tous les jours est Caulet de Tayac : nous prenons nos repas ensemble, nous avons mêmes lectures, mêmes préoccupations, mêmes sentiments, et si la communauté d'existence, les causeries continuelles déterminent parfois un mouvement d'ennui, de mauvaise humeur, le lendemain c'est à qui s'accusera d'irritabilité. Outre une affection éprouvée et comme fraternelle, nous ne saurions nous

priver de mutuelle société. Avec qui nous entendrions-nous, au milieu de sept cents plébéiens si différents de notre éducation et de nos habitudes intellectuelles?

Caulet est mon aîné d'une dizaine d'années. Il connaît le monde, que, passé du lycée à la prison, j'ignore entièrement. Sous l'angle de son esprit pénétrant, il sut observer et retenir. Il acquit la science de la vie et il m'apprend, par les anecdotes, les souvenirs personnels, ces vérités humaines que les livres ne contiennent pas. Sa mémoire est munie de faits : je ne me lasse point d'écouter sa parole brillante, incisive et un peu amère. Il a souffert les débuts pénibles, les labeurs ingrats, la gêne et les privations de l'homme de lettres qui n'arrive pas à la notoriété. Lors de la déclaration de guerre en 1870, il s'est engagé et a fait toute la campagne de l'Est où les rigueurs de l'hiver, le froid, les marches forcées l'exténuèrent. Le régime de la prison l'acheva, ses poumons sont irrémédiablement atteints.

D'abord, à l'arrivée en Nouvelle-Calédonie, il toussait un peu et ne se plaignait point. La toux sèche et brève monta bientôt par saccades fréquentes : les quintes succédèrent, secouant son maigre corps de phtisique, l'in-

nondant toute la nuit d'une sueur glacée. Il avait la pudeur, il éprouvait l'humiliation de son mal et redoutait qu'on lui en parlât. Quand, au matin d'une nuit où ses voisins avaient ouï les suffocations et les râles de sa toux, je lui demandais s'il se sentait mal, — la figure hâve, le nez pincé, les pommettes saignantes, les yeux agrandis, il répondait d'une voix enrouée :

— « Mais... je vais très bien ! »

Entre une lettre de France et la réponse, il ne s'écoulait pas moins de cinq mois. Le courrier nous apportait les lettres de famille, d'amis et Caulet attendait impatiemment celles de sa mère. Une fois il ne reçut pas de nouvelles et comme, dans une lettre précédente, sa mère s'était plainte de son état de santé, il eut de l'inquiétude. Je tâchai de le distraire et de le rassurer.

Quinze jours plus loin, nous étions dans ma case et lisions : mon ami se lève et sort pour un besoin naturel. Soudain il rentre le visage décomposé, et me tendant un fragment de journal, il s'affaisse, la tête dans ses mains, sur le bord de la table, suffoqué de sanglots :

— « Oh ! maman ! ma pauvre maman ! »

Et je lis sur le morceau de papier, à la troisième ligne, aux déclarations de décès : « Mme Caulet de Tayac. »

Lors sa maladie s'aggrava de jour en jour : fréquemment il rendait des caillots de sang, était saisi de tremblements et mouillé de sueur. Je ne pouvais me faire d'illusions sur le dénouement prochain et le médecin de marine affecté à la presqu'île Ducos, un excellent et généreux jeune homme, le D[r] Corlieu, me confia que notre ami ne durerait pas au delà de six mois.

Précisément, peu après, il échut à Caulet la grosse part de l'héritage d'une parente éloignée. La fortune inopinée survenue au prisonnier, au malade, semblait une moquerie du sort. Il n'en devait point jouir... il n'aurait connu de l'existence que les moments difficiles. Ces sentiments, il ne les exprima pas, mais j'en compris l'amertume au changement de son caractère, à l'assombrissement de son humeur auparavant si égale.

Pourtant il goûta la joie suprême de revoir la France avant de mourir. Le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie avait informé le ministère que les jours de Caulet de Tayac étaient comptés. On le grâcia. Toute la délicatesse de

son cœur, toute son affection d'ami parurent dans l'air dont il m'annonça l'heureuse nouvelle de sa délivrance et de son départ immédiat :

— « Mon cher Jacques, je viens de recevoir ma grâce et je te jure que le bonheur de ma liberté est gâté par le regret de te laisser ici. »

J'allai l'aider dans ses préparatifs. L'émotion, la fatigue de visites nombreuses lui causèrent plusieurs quintes de toux suivies d'un vomissement violent de sang.

— « Tiens ! me dit-il avec un sourire désespéré, en me désignant de la tête la flaque sanguinolente, *voilà la liberté !* »

Le lendemain, je l'accompagnai jusqu'à la limite de l'enceinte fortifiée : je le vis pendant un quart d'heure contourner la montagne, au bord de la mer, sur le petit chemin conduisant au camp militaire, puis je rentrai dans ma case, tout seul désormais.

Je ne l'ai point revu. De Sydney, il m'écrivit une lettre d'espoir et de réconfort. Ce fut tout. Il mourut un mois après son arrivée à Paris, au milieu des siens, et je l'appris par un journal. Mais, pendant des années et des années, l'esprit de mon ami vécut en moi

par ses locutions, ses mots, par certaines intonations même que j'avais accoutumées. Aujourd'hui encore, prenant à ma bibliothèque un volume jauni par les ans, l'*Antéchrist*, de Renan, qu'il me donna à l'heure du départ, je retrouve écrits sur la première page ses prédictions d'avenir, ses souhaits à peu près exaucés... je revis avec mon frère d'exil, avec le très cher ami disparu, environné de son âme admirable et charmante.

CHAPITRE XIV

LE CIMETIÈRE DES DÉPORTÉS

A l'extrémité de la vallée Tindu, au flanc de la montagne, sur un terre-plein, au-dessus de la mer, se trouve le cimetière des déportés, un carré de cinquante pieds de côté, clôturé de fils de fer. Je me suis promené dans l'enclos aux premiers moments de mon séjour; j'ai frappé du pied le sol encore vierge, supposant qu'il ne serait jamais retourné, tellement la pensée de la mort est loin des jeunes hommes. Mais cette terre inocupée durant quelques semaines a été bientôt creusée et remplie. Une soixantaine de tombes s'y alignent au bout de huit années : les déportés dans une enceinte fortifiée ont été à peu près décimés.

Le premier de qui l'on creusa la fosse est

un membre de la Commune nommé Verdure. A cinquante ans, il n'a pu supporter l'épreuve de la prison, du long voyage, de l'éloignement de sa femme et de sa fille. Le bonhomme silencieux cachait son tourment ; il en mourut trois mois après notre arrivée sans s'être confié à personne.

Cinq ou six autres déportés le suivent de près : on dirait qu'ils attendaient son exemple pour céder au changement de climat, à l'usure corporelle, aux maladies anciennes. Les plus éprouvés sont les hommes parvenus au milieu de la vie, les quadragénaires ; les jeunes gens et les vieillards résistent mieux.

Mes camarades ont donné au cimetière le nom du déporté qui en est le fossoyeur. Presque chaque mois, nous nous y retrouvons tous autour d'une tombe. Il est de mes codéportés qu'en la bande de terre où nous sommes captifs, jamais je ne rencontrai ni ne connus, dont j'apprends le nom au bord de leur fosse. N'est-ce point assez de la fin naturelle des existences : voici les morts volontaires ! Un brave et honnête garçon de vingt-deux ans s'est pendu par désespoir d'amour à une poutre de sa case ; le surlendemain, deux autres se suicident ensemble de la même façon.

Au bout du champ de délivrance est, tombe écartée des autres, la tombe d'un supplicié. Là gît un gars de « la tierce », surnommé Sansonnet, qui attira dans un guet-apens certain de ses amis et lui ouvrit le ventre à coups de couteau. Il fut pour ce meurtre condamné à mort.

Je vis passer Sansonnet, entre les soldats, le matin qu'on le mena à la fusillade au bord de la mer. Il était livide et ses yeux vitreux trahissaient son angoisse ; les entraves aux pieds et aux mains ralentissaient ses pas ; pourtant, durant la route d'une demi-heure, il marcha bien. Il franchit sans faiblesse la pente abrupte qui accédait au col Tindu ; il descendit par les hauteurs de la vallée le chemin rapide aboutissant au rivage. Là, il s'adossa au poteau et, sans mot dire, attendit le feu de peloton. Il subit le châtiment courageusement, sous les regards de ses plus chers compagnons qu'il sentait fixés sur lui.

Entre les tombes, deux ou trois croix de bois noir gardent les noms des défunts qui, au moment suprême, ne repoussèrent pas l'aumônier ; tous les autres sont morts « dans l'impénitence finale », fidèles à leur drapeau de libre-pensée et d'anticléricalisme. Quel-

ques pierres aussi, taillées et gravées, posées à certaines places, témoignent de la piété d'amis sincères. Une jeune fille est enterrée là — l'enfant de l'un de nous, qui était venue rejoindre son père. Sa mort touchante, à seize ans, inspira à Lucien Henry, un artiste déporté, la pensée de symboliser, dans le monument funéraire élevé à cette enfant, la déportation elle-même. Pendant plusieurs mois, il travaille à la statue, il y met tout le talent de son cœur, il réussit à la cuire, à la transporter sur son socle et un jour, au milieu du cimetière, se dresse l'émouvante effigie... Et la nuit même, un misérable, jaloux du succès du sculpteur, escalade la clôture, se glisse auprès de l'œuvre, en casse les bras et en mutile le visage.

L'odieux méfait provoqua dans les camps un mouvement d'indignation furieux. On se réunit et l'on se promit de rechercher le malfaiteur. Mais, si nous le soupçonnâmes, nous ne pûmes acquérir de preuves contre lui.

Le culte des morts dure en nous à travers les désillusions et les amertumes des années de prison. Nul n'aurait garde de manquer à l'enterrement d'un camarade : une telle abs-

tention susciterait l'animadversion générale. A l'heure dite, les déportés s'assemblent dans la cour de l'hôpital; six d'entre les plus valides portent le cercueil sur leurs épaules et nous nous acheminons derrière eux. Le cortège gravit les pentes au-dessus de la vallée de Numbo, s'allonge vers Tindu sur les flancs rocailleux de la montagne d'où se découvre le fond de la baie de Nouméa et la haute mer à l'horizon. Au cimetière, devant la fosse, quelqu'un prononce les paroles d'hommage funèbre, et c'est fini. Le spectacle des sept cents hommes silencieux, échelonnés derrière une bière, tantôt apparaissant aux crêtes, tantôt disparus aux déclivités des sentiers parmi les arbres et les paquets de brousse, est imposant. Je n'ai jamais pu me défendre d'émotion profonde à ce simple appareil où pourtant la mort pouvait être considérée comme une délivrance.

Cependant à certains enterrements le cortège faisait défaut; il n'y avait pas de déporté derrière le cercueil. Six forçats commandés de corvée portaient le corps de celui qui avait reçu les derniers sacrements et que, seul, le prêtre accompagnait.

Assurément le souvenir de ces morts que leurs camarades se refusaient à porter, l'im-

pression navrante de mépris et d'abandon dut prémunir plus d'un agonisant contre tout retour à la religion. Certains se trouvèrent-ils ainsi privés d'une consolation suprême et finirent-ils en libres-penseurs malgré eux? Je ne saurais le dire. Lors, la religion signifiait pour nous un principe hostile contre lequel nous avions combattu. N'était-ce pas renier notre foi et passer à l'ennemi au moment du danger que recevoir le prêtre? Du reste, l'aumônier de la presqu'île Ducos ne nous fatiguait pas d'un prosélytisme dont il avait tout de suite compris l'importunité. C'était un Père mariste d'une soixantaine d'années, très instruit et très estimé. A notre arrivée, il se présenta à quelques déportés qui ne l'accueillirent pas bien. Lorsqu'il vint chez moi, volontiers j'eusse causé avec lui du pays et des Canaques sur qui il avait écrit un volume curieux ; mais qu'auraient pensé les camarades de l'accointance? Je le mis poliment à la porte.

Aussi bien, le Père renonça-t-il aux conversions et vécut, sans presque jamais se montrer, dans sa petite maison, près de l'hôpital, adonné à ses chers travaux ethnographiques. S'il reçut la visite d'une demi-douzaine de déportés, ils n'appartenaient pas à la caté-

gorie qu'il aurait souhaité voir. Les tristes hôtes tâchaient de lui soutirer de l'argent et des cadeaux. A la fin, il en eut un pour domestique : vous supposez de quelle sorte pouvait être ce déporté.

L'un des derniers que j'ai accompagnés au cimetière est Passedouet. Je l'avais connu dans les réunions publiques, à la fin de l'Empire ; à la prison de Versailles se forma entre nous une vive amitié.

A quarante ans, il était d'intelligence claire et précise, de caractère ferme et droit. Le bon sens, la raison souriante et pratique qui n'excluent pas l'action le placèrent au-dessus des têtes du parti révolutionnaire. Son instruction étendue, il l'a acquise par la volonté et la patience, pauvre être abandonné, élevé à l'école des enfants de troupe du régiment. A la proclamation de la République, au 4 septembre, il fut nommé maire du XIIIe arrondissement et garda ses fonctions difficiles pendant tout le siège de Paris. Lors de la Commune, il hésitait à s'y rallier, mais son tempérament de révolté, ses relations antérieures, ses convictions plus fortes que la prudence ou l'ambition le mirent aux pre-

miers rangs de l'armée révolutionnaire. Chef de bataillon fédéré, fait prisonnier le 28 mai 1871 les armes à la main, par une chance extraordinaire il échappa à l'exécution sommaire. Le conseil de guerre le condamna trois mois plus tard à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Cet homme énergique n'a pas résisté à la ruine de sa vie, à la défaite de ses ambitions, à l'anéantissement de ses espérances.

Je l'ai précédé de deux ans en Nouvelle-Calédonie et comme je m'enquiers de lui à l'arrivée d'un transport :

— « Votre ami Passedouet débarquera tout à l'heure. *Il est bien fatigué, le pauvre homme!* »

Les ravages de la détention s'accusent par les traits tirés et assombris du visage, au rictus nerveux des lèvres, dans la maigreur du buste infléchi et des épaules courbées, dans le mouvement des mains frémissantes qui ne peuvent plus retenir aucun objet. Mais quelques jours plus loin j'ai perçu le mal terrible qui a frappé le cerveau de mon ami. Lui naguère à la parole si nette et si facile, il ne trouve plus ses mots : il hésite, il les cherche les embrouille sous sa langue pesante

ou se trompe sur leur signification; il appelle la table une chaise et le mouchoir une chemise. Il est devenu d'une maladresse affligeante, brisant tout ce qu'il touche, s'asseyant à côté des sièges, se pinçant les doigts aux portes; il ne sort point sans revenir déchiré par quelque chute. Il faut veiller sur lui comme sur un enfant.

Je l'ai fraternellement accueilli, j'ai partagé ma case avec lui et l'hospitalité ne tarde pas à m'être pénible. Il reste de longues heures assis à la même place, incapable d'aucune volition, puis soudain, au plus futile prétexte, même sans nul motif, il entre en fureur, criant, gesticulant jusqu'à la crise de pleurs et de sanglots. Souvent, la nuit, il m'éveille par des plaintes sourdes, des mots inarticulés, comme gémis, et j'éprouve un sentiment d'effroi.

Passedouet attendait sa femme qui peu de temps après son départ s'était embarquée pour le rejoindre en Nouvelle-Calédonie. Enfin elle arrive à la presqu'île Ducos. Mme Passedouet, mi-ouvrière, mi-petite bourgeoise, possède les qualités de sa classe intermédiaire, honnête, résolue, active et laborieuse. Epouse dévouée, femme de tête, elle a l'orgueil de son mari au point que d'abord elle

se refuse à voir le mal de l'infortuné et qu'ensuite elle dissimule son profond désespoir.

Cependant l'état du dément ne fait que s'aggraver; il se livre à des actes délirants que sa femme essaie en vain de cacher. Doucement je lui conseille de conduire Passedouet à l'hôpital, en lui représentant le danger de le garder auprès d'elle, et j'ai encore dans l'oreille la fierté de ton, la tristesse d'accent dont elle me répond, le visage enflammé de douleur :

— « Mais mon mari n'est pas fou! »

Hélas! peu après, un matin, à l'issue d'une nuit terrible, la malheureuse femme a dû, malgré tout son courage, réclamer du secours pour mener l'aliéné à l'hôpital.

Je suis allé l'y voir un de ses derniers jours de lucidité. Nous nous sommes promenés bras dessus bras dessous en causerie affectueuse, formant des projets d'avenir et je le croyais guéri. Soudain il passe son bras sur mon épaule comme d'un mouvement cordial, il m'enserre le cou en ricanant, il m'ôte la respiration, me renverse, et si je n'eusse été de vigueur peu commune il m'aurait étranglé.

On le surveilla de près, car il était dangereux d'approcher de lui. L'affreuse agonie de

son âme se prolongea durant quelques semaines. A l'heure de la mort, il sembla sortir de son état comateux et se dressant sur son lit la face rassérénée, avec un long regard autour de lui, il murmura : « Quelle existence ! quelle existence ! » Et il retomba inerte.

Il était délivré.

CHAPITRE XV

ANNÉES PESANTES

Chaque mois, le courrier d'Australie apporte à Nouméa les correspondances de France arrivées par voie anglaise. Il n'existe pas de service postal direct. Pour qu'une lettre d'Europe parvienne en Nouvelle-Calédonie, il faut deux ou trois mois, et il s'en écoule cinq ou six entre les demandes et les réponses.

Les lettres sont attendues anxieusement. Ce pli que m'a remis régulièrement le vaguemestre contient toute mon espérance, ma seule joie; il répand sur moi un parfum d'amour et de dévouement. Dans le coin du monde où isolé, humilié, en proie aux gardes-chiourmes, je végète tristement, — comme elles me rendent le courage et me refont l'âme, les lettres de ma mère chérie! Pauvre maman privée de son

unique enfant, persécutée à cause de moi, — quelles peines, quels déboires ne lui ai-je pas causés! Que d'affection elle me prouve, que d'admirable énergie pour adoucir mon sort et hâter ma délivrance!

Les enveloppes si précieuses ne me parviennent pas intactes. Un surveillant chef les déchire et les scrute, il macule de ses doigts, il pollue de ses regards d'espion la trace des larmes maternelles. Il communique à la chiourme les pages de recommandations puériles, de confidences douloureuses : il en ricane avec elle. Une fois j'ai été mis à la prison quinze jours pour avoir protesté avec véhémence contre pareille divulgation.

Pendant les premières années de déportation, les lettres arrivent assez nombreuses; il en est, par courrier, distribué une centaine qui apportent aux exilés les nouvelles, les marques d'affection de parents, de femmes, d'enfants, avec quelque argent destiné à améliorer leur condition matérielle. Mais peu à peu la correspondance se fait plus rare et diminue. Au jour du courrier, de tristes oubliés s'assemblent autour du vaguemestre et espèrent vainement l'appel de leur nom. Lorsque la distribution est achevée, ils se font encore

répéter qu'il n'y a rien pour eux ; ils s'en vont mornes, silencieux, jetant un coup d'œil sombre sur les favorisés absorbés dans la lecture des feuillets bienfaisants, au milieu de la route.

Privés de toute communication avec le dehors, des moindres témoignages affectueux, les « sans-lettres » regagnent leurs cases et y claquemurent leur chagrin. Après trois ou quatre déceptions pareilles, ils ne doutent plus, celui-ci de la trahison de sa femme, cet autre de la chute de sa fille, un troisième de l'ingratitude de ses enfants. Ils n'ont pas su contenir leur douleur, ils se sont confiés à un codéporté et bientôt le bruit de telles disgrâces familiales s'est répandu dans le camp, grossi de commentaires malveillants.

Car les résolutions de solidarité, de fraternité, d'union et de tenue sous l'œil des vainqueurs, tous les bons sentiments affirmés au commencement de la déportation s'atténuèrent à l'épreuve des années, de la misère physique et de la détresse morale. Dans le troupeau d'hommes relégués à six mille cinq cents lieues de leur pays, accolés les uns aux autres, régna un esprit de suspicion, de jalousie, de médisance, de dénigrement, de calomnie,

semblable aux pires villes de province. Les compagnons d'infortune devinrent des loups les uns pour les autres, des loups furieux d'oisiveté et d'ennui. Les ouvriers, les manœuvres, remplissent leur journée par le travail et n'ont pas le loisir de s'occuper du voisin. Mais il y a une cinquantaine de camarades qui ne savent aucun métier ou estiment tout labeur indigne de leur situation politique; il est tels déclassés, des aventuriers ou des coquins, qui essaient de se rendre populaires en excitant les niais et les hargneux contre les bourgeois de ma sorte. A cent pas de ma case, sous l'ombre d'un gros arbre, s'étend chaque après-midi une couche de bavards qu'on a surnommés « le comité de salut public ». Ces gens-là concentrent toutes les médisances des vallées de Numbo et de Tindu, se communiquent leurs inventions mutuelles. Puis rétrogradant dans l'histoire, ils pérorent contre les fautes de la Commune, reprochent à ses chefs les conséquences de la défaite et forment des projets au lendemain de la revanche prochaine. Ils se désignent aux places, aux emplois, aux hautes fonctions, aux grands commandements, et, ayant institué un tribunal révolutionnaire, ils condamnent à mort un

menuisier qui travaille pour l'administration ou tel autre camarade soupçonné d'opinions antisocialistes. L'appariteur du comité s'est même cru un jour autorisé à m'interpeller sur le ton de la menace : il s'ensuivit une scène pénible où mes poings ont malmené sa magistrature.

Cependant je souffre profondément par l'hostilité et la haine de plusieurs. Je ne sais pas me faire aimer... Mon caractère excessif, ma manière d'être, mon allure attirent nécessairement l'impopularité. Ainsi j'ai le tort de ne pas mesurer mes paroles et de ne tenir compte ni du peu d'éducation ni des préjugés des gens avec qui je parle. J'use en toute occasion d'une extrême franchise et ne me préoccupe pas de ménager mon interlocuteur. Je ne me possède point dans la discussion ; j'y mets une ardeur passionnée souverainement déplaisante. Mes défauts de caractère sont encore plus choquants. Au lieu de me tenir sur la réserve, de ne pas fréquenter avec des camarades grossiers, j'en tolère la familiarité, puis, subitement offensé de leur langage et de leurs façons, je les écarte par un ton glacial. Avec d'autres, marchands, trafiquants, ouvriers, j'use de complaisance

déraisonnable, je permets vingt petites friponneries pour me fâcher et m'emporter bruyamment à la fin. En toute agglomération d'hommes il se trouve de mauvais drôles dont il faut éviter l'approche et mépriser les propos. Mon tempérament ne me laisse pas insensible à l'injure ou dédaigneux. J'y riposte, je me fâche, j'en viens aux mains : voilà des mœurs intéressantes et aimables. Enfin je dispose de quelque argent par où j'évite les corvées ennuyeuses ; je porte des vêtements taillés en France quand la plupart se contentent des costumes de toile administratifs. Comment mes malheureux compagnons n'éprouveraient-ils pas de l'animosité à mon égard ? Je m'étonne qu'auprès de haineux et d'envieux j'aie rencontré autant de braves garçons incapables d'un mauvais sentiment.

J'ai vingt-cinq ans ; depuis six ans je suis en prison, depuis cinq ans à la presqu'île Ducos. Je connais chaque pierre, chaque arbre de son territoire ; j'ai franchi des centaines et des centaines de fois la montagne qui sépare en deux bandes de rivage étroit notre petite péninsule. Je sais l'heure exacte du lever du soleil et de son coucher pour faire

place à la soudaine obscurité. J'ai, après les journées lourdes, respiré la fraîcheur des nuits constellées, sous un ciel radieux, peuplé de myriades d'étoiles inconnues ; j'ai écouté le silence de la nuit sans lune ni clarté, et couché sur les rochers, auprès du feu de branches, j'ai rêvé dans la voix des flots au mystère des eaux profondes. J'ignorais la nature : elle m'a pénétré de sa beauté et de son harmonie ; elle m'a livré le secret de ses métamorphoses, les raisons de ses variations, l'ordre de ses changements. Pendant les premières années de mon séjour, j'observai, puis j'attendis curieusement les torrents d'eau durant les quarante jours de la saison des pluies qui s'opposaient à la monotonie du soleil de feu. Je prenais plaisir au spectacle de magnifiques orages qui incendiaient le ciel d'éclairs, roulant le tonnerre en décharge de cent batteries de canon et broyant les arbres énormes comme fétu de paille. Mais le retour régulier de la pluie et de la tempête me devint aussi fastidieux que la série des belles et brûlantes journées. Indifférent à la nature au milieu de laquelle j'étais confiné : la salubrité du climat, la pureté de l'air, la qualité de la végétation plus douce que celle des pays tropicaux ajou-

taient encore à l'uniformité de l'existence. Il fallait, pour distraire mon ennui, les bouleversement inattendus : tremblements de terre, cyclones, invasion pullulante d'insectes dévorateurs. Une nuit je fus tiré du sommeil par trois secousses successives qui durèrent près d'une minute ; il me semblait que mon lit oscillât sous l'action d'une main invisible et qu'il allait s'engloutir dans la terre entr'ouverte. En même temps, un gros rat qui grignotait le pain suspendu par une ficelle au faite de la case était projeté sur le sol et y demeurait assommé.

Le tremblement de terre fut un mince incident auprès du cyclone de 1877. La tourmente furieuse se déchaîna de quatre à neuf heures du soir, poussant à travers le camp ses tourbillons de vent, ses paquets d'eau plus forts qu'une décharge de mine, déracinant les arbres, arrachant les toitures, enfonçant les murs. Les toits de zinc de l'hôpital furent enlevés, les baraquements, la plupart des cases abattus. Les branches, les plaques de tôle, les pierres volaient de toutes parts en projectiles meurtriers. J'essayai de sortir mais au bout de quelques pas le vent m'enleva de terre, me renversa, et tout contus je regagnai ma case à

plat ventre. Elle ne résista pas au choc de l'ouragan, ma bicoque de boue et de terre : l'un des murs s'écroula entraînant la toiture dans sa chute.

Je ne la regrettai point et le changement de logis m'intéressa pendant quelques semaines. Je m'employai à faire construire une case neuve plus grande et plus confortable, divisée en deux compartiments. Cette seconde habitation aux murs de boue blanchis à la terre calcaire, était divisée en chambre à coucher et salle à manger, agrémentée de deux fenêtres vitrées. Je commençai un jardin mais peu après, les sauterelles dévastèrent la Nouvelle-Calédonie. Les bandes innombrables et obscures s'abattirent pendant plusieurs jours sur la presqu'île Ducos et ne laissèrent sur le sol pelé ni une plante ni un brin d'herbe. Ainsi le travail de mes camarades jardiniers fut anéanti à Numbo comme à Tindu et toute l'île fut privée longtemps de légumes verts et de fruits.

CHAPITRE XVI

AMNISTIÉ

L'amnistie a été proposée au Parlement. Députés et sénateurs ont débattu notre sort et voté contre la clémence. Cependant, si jamais révolution comportait tout au moins des excuses, c'était celle du 18 mars qui résultait de l'excitation causée par le siège de Paris, — de ce qu'on a appelé « la maladie obsidionale ». Aussi bien la Commune n'était-elle pas plus illégale que le gouvernement de la Défense nationale et pouvait-elle se réclamer comme lui du suffrage des Parisiens.

On ne saurait demander aux hommes un équitable jugement des événements auxquels ils participèrent. Les députés de Versailles n'étaient pas enclins à pardonner aux vaincus dont ils avaient eu peur. La haine étant un

sentiment naturel qui s'exerce le plus souvent contre les adversaires désarmés et malheureux, il ne m'étonnait pas que l'amnistie fût repoussée, mais je m'indignais de l'hypocrisie des politiciens. Nul n'avouait ses vrais motifs et n'avait le courage de ses rancunes Pour décider le rejet de la proposition, afin d'entraîner la majorité, les uns invoquaient des raisons d'Etat qui n'existaient pas, les autres, opposés à toute mesure gracieuse, promettaient de nombreuses grâces individuelles.

Le rejet de l'amnistie n'affecta pas de même manière tous les déportés de la presqu'île Ducos. Combien d'entre eux acceptent cette prison lointaine, en ont l'accoutumance, y vivent insoucieusement, incapables de s'émouvoir de rien ! D'autres, braves gens naïfs, bercés d'illusion, attendant leur délivrance de mois en mois, croyant l'amnistie décrétée chaque fois que le mot est imprimé dans un journal, sont consternés par la ruine de leurs espérances. Certains dénient l'authenticité du fait et répètent que les journaux sont remplis de menteries. Il en est qui, peu habitués à la lecture des feuilles, y voient seulement les paroles des orateurs favorables à leur cause et en tirent une conclusion selon leurs vœux. Ils

disputent, ils s'irritent contre quiconque essaie de les désabuser. Leur erreur ne se dissipe qu'à la longue.

L'événement n'est pas pour me surprendre. Dès le début de notre captivité, je supposai qu'elle durerait cinq ans au moins et dix ans au plus : je le dis à mes camarades qui enragèrent contre ce pessimisme. Lors du dépôt du projet d'amnistie, je n'ai pas cru du tout à à une solution heureuse. Je sens bien que, même après six ans, l'apaisement et l'oubli ne sont pas encore venus ; je comprends que, par le refus de la clémence, le gouvernement se concilie toutes les passions réactionnaires ; mais la clairvoyance n'abolit pas tout espoir. La réflexion et la raison me font pressentir le vote de la Chambre et cependant je me flatte qu'en ce débat où mon sort est en jeu il interviendra une cause inconnue de salut. Cette vague espérance s'oppose au sentiment de la vérité : un jeune homme n'est jamais las d'espérer.

Pourtant, à la nouvelle officielle du rejet de la loi, le désespoir m'envahit et m'abat. La liberté me semble maintenant perdue pour toujours. Je n'ai même plus d'espoir de sortir jamais de la presqu'île Ducos. Dans cette en-

ceinte s'est écoulée ma jeunesse, j'y porterai le fardeau des années, j'y vieillirai inutile. Ah! combien vaines les promesses de la vie à mon imagination! Sans cesse je pense à tout ce qui remplit ailleurs l'existence des jeunes hommes de mon âge : je songe aux joies et au roman de l'amour, au plaisir de l'action, à l'emploi des forces intellectuelles et morales, de l'énergie et de la volonté. Quelle destinée de dépendre du caprice d'un garde-chiourme, d'être épié et commandé, de traîner d'interminables heures d'affreux ennui!

Bientôt par l'obsession des mêmes pensées pendant les jours et les nuits, l'angoisse m'oppresse. J'ai perdu sommeil et appétit. Mon estomac serré ne peut plus recevoir d'aliments : il est des semaines où j'ai vécu de quelques tasses de thé. Avec quelle ardeur j'ai souhaité la mort qui délivre! Déjà mon énergie est morte, comme ensevelie sous le linceul de cheveux blancs qui parsèment ma tête.

La crise s'est achevée en une déchéance. Au plus vif de ma détresse s'est présentée l'idée de demander ma grâce, de solliciter le pardon promis par le gouvernement. Demander grâce... moi qui jugeais avec une telle

hauteur de mépris, si impitoyablement, les camarades coupables de semblable capitulation! J'en ai écarté de moi la pensée honteuse, mais elle est revenue et m'a hanté; elle m'a imposé l'espoir de respirer, de revivre, d'être un homme enfin — et j'ai succombé à la tentation! J'ai fait, par mon recours en grâce, acte de soumission au gouvernement de la République et prié le maréchal-président de commuer ma peine en bannissement.

Les deux jours qui suivirent l'envoi du recours ont été les plus douloureux de ma vie. J'ai pleuré de honte désespérément sur la défaite de mon orgueil et de ma fierté, sur cet abandon de courage et de dignité. L'acte en soi se peut discuter mais la signification que j'y ai attachée me condamne. Du moment que je considère comme une déchéance le recours en grâce et que je m'y résigne contre ma conscience, j'ai déchu. Le blâme que j'infligeais aux autres en pareille occurrence retombe lourdement sur moi et m'humilie. J'ai été faible et, le mot me coûte à écrire, d'un lâche cœur. A mes côtés, des plébéiens, des ouvriers honnêtes et dignes qui n'ont ni l'aide morale de l'instruction, de la lecture, ni aucun adoucissement matériel m'offrent

l'exemple de la fermeté et de l'intransigeance. Comme les qualités robustes de ces hommes du peuple résistent à l'épreuve! Comme leur conviction énergique est supérieure aux enthousiasmes passagers, à la fougue désordonnée d'un jeune bourgeois trop vite amolli!

Cependant, après une période d'affaissement et de peine, la capitulation m'a soulagé; j'ai retrouvé le calme et le repos. Je pouvais dissimuler mon acte de faiblesse : j'en ai fait l'aveu à mes camarades qui, contrairement à mes suppositions, ne me l'ont point reproché. C'est que les années de captivité distendirent les caractères et produisirent une sorte d'indulgence pour tout ce qui n'était ni des relations immédiates ni de l'existence journalière. Là régnaient, de plus en plus, la méfiance, l'aigreur, le dénigrement et l'hostilité.

La crise avait été trop violente pour qu'une déception nouvelle m'accablât davantage. Je me laissais désormais aller machinalement au cours de la vie, et quand dix mois plus loin le refus de ma grâce me fut officiellement annoncé, je ne souffris point : je souris amèrement en recevant le prix mérité de ma soumission. Ainsi la commission des grâces avait estimé les crimes politiques d'un enfant de

dix-neuf ans indignes de pardon ; elle refusait après sept années d'emprisonnement aux antipodes de commuer ma peine en celle du bannissement; elle m'interdisait d'aller vivre et travailler parmi les hommes, sur une terre étrangère; elle me condamnait à languir, à mourir dans l'enceinte fortifiée de la presqu'île Ducos.

J'y suis resté deux ans encore, n'espérant plus rien, atteint d'une misanthropie qui m'incline à la solitude. Je fuis les relations, j'évite les conversations, je ne sors plus jamais de ma case, je végète, replié sur moi-même. Je relis une centaine de volumes, mes meilleurs compagnons; je les ai annotés, je les possède à fond ; le livre choisi pour ma lecture quotidienne s'ouvre tout de suite au passage que j'aime. Mais pendant des heures interminables je vais et je viens entre ces murs de terre où je me sens plus libre qu'au dehors. En cet étroit espace, je me suis habitué à réfléchir et je lutte contre l'ennui. J'ai examiné, et compris la raison des choses qui était obscure pour moi et, très las, je suis arrivé à l'apaisement, à la résignation. L'isolement, qui trempe les caractères, m'a corrigé de défauts, de puérilités, et m'a fait homme. Je suis

devenu un être méditatif, morne, silencieux, avec des échappées de passion et de violence. L'habitude du silence et de la solitude m'a ôté le goût de la parole : ce m'est devenu effort pénible de parler et lorsque j'entre dans une réunion d'hommes je suis pris d'une timidité farouche; je ressens un malaise comme si je me trouvais au milieu d'ennemis. L'inquiétude, le mutisme, le doute de soi-même et des autres ont duré bien au delà de ma prison.

Enfin l'épreuve s'est achevée au moment où je n'espérais plus qu'elle finît jamais. La démission du maréchal de Mac-Mahon, l'avènement du président Grévy, la réélection d'une majorité républicaine, la consolidation de la République ont provoqué un mouvement d'opinion vers la clémence. Le Parlement vote en 1879 une loi d'amnistie partielle dont bénéficieront seulement ceux qui dans un délai de deux mois seront inscrits sur les listes de grâce dressées au ministère de la justice. Le nouveau gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, l'amiral Olry, homme d'un généreux esprit et d'une grande bonté, m'avait autorisé à résider à Nouméa lorsque les listes y parvinrent. Hélas! mon nom n'était pas sur les tables

de liberté; on m'avait sans doute noté personnage dangereux à maintenir relégué. Je vis s'embarquer la plupart des déportés de la presqu'île Ducos, de l'île des Pins, d'autres encore qui, comme Alphonse Humbert, avaient enduré les travaux forcés du bagne. Ma tristesse accrut, mais je m'accoutumai à l'idée de traîner mon existence dans la colonie pénale, employé d'épicerie, comptable ou stockmann.

Au commencement de juillet, le lendemain du jour qu'avait été affichée la dernière liste de grâces, le facteur me remet un pli arrivé par le courrier d'Australie. C'était un télégramme de ma mère, contenant ces mots :

« *Amnistié. Envoie argent consul pour retour.* »

D'un dévouement infatigable, ma chère maman avait vaincu les résistances des bureaux et forcé mon inscription sur une liste supplémentaire de délivrance.

Je suis libre, et la nouvelle qui devrait me transporter de joie, me faire le plus heureux des hommes, me laisse presque indifférent. Tous les ressorts de mon être sont brisés, ma sensibilité est abolie, je n'ai plus de force pour le bonheur. La liberté que j'ai tant souhaitée m'est-elle rendue trop tard? Suis-je

un être fini, abruti par l'ennui, la tristesse et la douleur? Ai-je perdu toute personnalité et toute conscience? Telle est l'angoisse d'impressions que je ne manque pas d'analyser.

Je suis allé au bureau du service pénitentiaire demander confirmation de la dépêche. Le directeur de la déportation, un commissaire de la marine, enrage contre l'amnistie qui abrège sa fonction lucrative. Il lui semble que chaque déporté gracié emporte un écu de sa solde. Donc il me reçoit fort mal et répond sèchement à mes questions : — « Vous n'êtes pas amnistié, vous ne le serez pas : la liste est close ».

— « Cependant une dépêche de ma mère m'annonce...

— « Votre mère ne sait pas ce qu'elle dit!

— « Nous verrons bien, Monsieur. »

Malgré cet accueil, je ne doute point de ma délivrance; ou cet homme m'a trompé pour me chagriner une dernière fois, ou bien, par négligence de bon fonctionnaire, il n'a pas encore lu tous les plis officiels du dernier courrier.

Quarante-huit heures plus tard, un planton vient m'inviter à me rendre au bureau de la déportation où je me trouve en présence de

mon chef. Il me dit d'un air grincheux, en contemplant ses ongles soigneusement polis :

— « J'ai à vous communiquer une décision officielle adjoignant votre nom à la liste des grâces comportant amnistie; je vous remets également une lettre adressée par votre mère au consul de France à Sydney et contenant un mandat de deux mille francs. Vous prendrez le courrier prochain, puisque maintenant les *condamnés* se rapatrient par voie rapide, comme des officiers.

— « Suis-je encore *condamné* — ou amnistié?

— « Vous êtes libre et pas grâce à moi.

— « Eh bien! vous êtes bête et méchant. »

Et je lui tourne le dos.

Le 19 juillet, je m'embarquai pour l'Australie; depuis huit ans et un mois, j'étais prisonnier et ma déportation en Nouvelle-Calédonie avait duré sept années. De la traversée à bord du steamer la *Lusitania*, du séjour en Australie, des escales à Aden et à Port-Saïd, il ne me reste que sensations confuses. La hâte d'arriver au terme m'ôtait la faculté de regarder et de voir.

Par une brumeuse matinée d'octobre, je

descendis du train à la gare du Nord. C'était toujours les mêmes formalités de douane, mêmes facteurs, mêmes fiacres, même aspect mélancolique de Paris qui s'éveille ; il n'y avait que moi de changé. Je rentrais vieilli, désillusionné, dans la ville où je ne connaissais plus personne, où mes amis m'avaient oublié, où j'étais un étranger marqué de l'épithète hostile de « communard ».

Ne tarderais-je pas à apprendre que, s'il est cruel de perdre huit années à six mille cinq cents lieues du monde, il en coûte de recommencer sa route parmi les hommes !

JACQUES RENOUX.

FIN

Pour copie conforme,

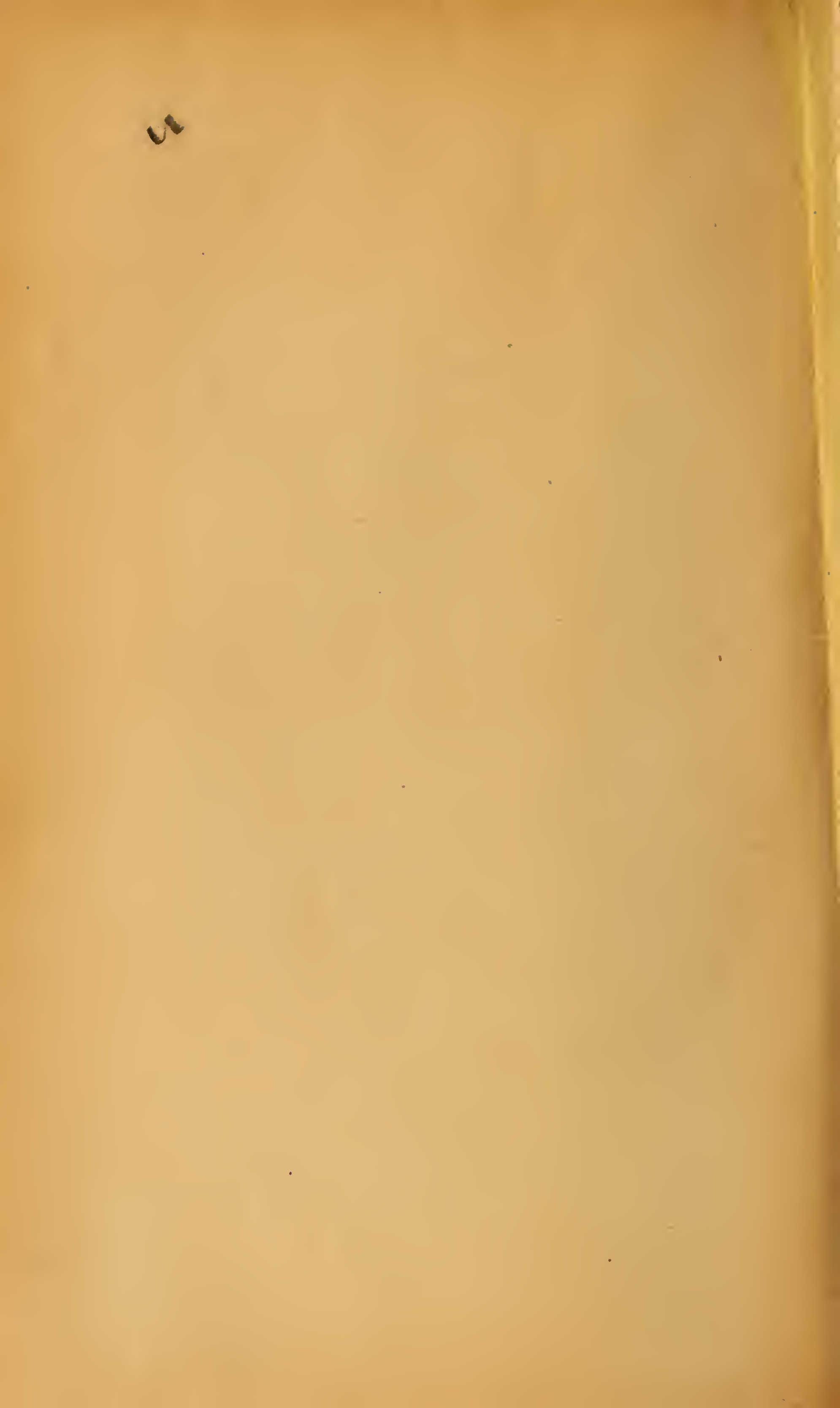
HENRY BAUER

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Imprimerie L. Maretheux. 1, rue Cassette. — 4827.







346. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.



